



*Élie le*  
**THISHBITE**

CHARLES H.  
MACKINTOSH

Éditions Bible et Foi  
Collection "Les Anciens Sentiers"

# Élie le Thishbite

Par Charles H. Mackintosh (1820-1896)

Évangéliste Irlandais

*Écrivain, rédacteur en chef de magazine*



*« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi ! »*

*Dwight L. Moody*



Éditions Bible et Foi  
www.bible-foi.com  
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, **mais surtout priez-les**. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

*« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de Ta croix et de la vie victorieuse en Toi. Je Te demande que Ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de Ta personne ! »*

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2026**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers [www.bible-foi.com](http://www.bible-foi.com) serait très apprécié.

**Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.**

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

# TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
Introduction .....	6
1. Premier message du prophète.....	9
2. Le prophète dans sa retraite.....	18
3. La maison d'Achab.....	37
4. Le prophète sur le mont Carmel. ....	44
5. Le prophète sur le mont Horeb. ....	59
6. L'enlèvement du prophète. ....	73
Conclusion.....	85

## INTRODUCTION

L'exercice du ministère prophétique en Israël a toujours été le signe que le peuple était en déclin. Tant que les grandes institutions nationales fonctionnaient correctement et que le système établi par Moïse suivait son cours selon l'intention qui avait présidé à sa mise en place, il n'y avait aucun besoin de quelque chose d'extraordinaire. C'est pourquoi on n'entendait pas alors la voix d'un prophète.

Mais quand la chute survenait, quand les lois et les institutions données par Dieu lui-même cessaient d'être comprises et observées dans leur esprit d'origine, dans leur puissance première, alors le besoin se faisait sentir de quelque chose de plus que ce qui existait déjà. Et ce quelque chose était communiqué par l'énergie de l'Esprit à travers les prophètes.

Dans tout le détail du culte et des cérémonies lévitiques, il n'y avait pas un seul mot concernant le moyen de former ou de maintenir un ministère tel que celui d'Élie le Thishbite. L'élément charnel y était bien trop dominant pour cela. **Le message d'un prophète ne pouvait être proclamé que dans la puissance du Saint-Esprit.** Par conséquent, aussi longtemps que les ordonnances lévitiques atteignaient leur but, l'Esprit n'avait pas besoin de susciter une autre forme d'énergie.

Un ministère comme celui d'Élie n'était pas nécessaire aux jours de gloire et de grandeur de Salomon. À cette époque, tout était en ordre. L'ensemble du système fonctionnait parfaitement, chaque rouage tournait à sa place : le roi, sur son trône, portait le sceptre pour protéger les intérêts civils d'Israël ; le sacrificateur, dans le temple, s'acquittait fidèlement de ses fonctions religieuses ; les lévites et les chantres étaient à leur poste. En un mot, tout marchait dans un ordre qui rendait superflue la voix d'un prophète.

Mais bientôt, la scène changea du tout au tout. Le flot du mal monta avec une force telle qu'il balaya les fondements mêmes du système politique et religieux d'Israël. Le royaume fut divisé. Avec le temps, des hommes impies montèrent sur le trône de David et surtout sur celui que l'apostat Jéroboam avait érigé. On vit des hommes qui sacrifièrent les intérêts du peuple de Dieu sur l'autel de leurs honteuses convoitises. Au lieu du trône depuis lequel Salomon avait rendu la justice de Dieu, on vit finalement, la méchanceté ayant atteint son comble, le méchant Achab, accompagné de sa femme Jézabel, occuper le trône de Samarie.

L'Éternel ne pouvait plus supporter un tel état de choses. Il ne pouvait pas laisser cette marée d'iniquité monter plus haut encore. C'est pourquoi il tira de son carquois une flèche polie pour en percer la conscience d'Israël et contribuer à ramener son peuple dans une position d'heureuse dépendance envers son Dieu. Cette flèche, c'était Élie le Thishbite ; l'intrépide et incorruptible témoin de Dieu qui se tint à la brèche à un moment où chacun semblait avoir quitté le champ de bataille, se sentant incapable de résister au torrent débordant.

Avant d'en venir à l'étude de la vie et du ministère de cet homme remarquable, il est utile de faire une observation sur les deux faces du ministère prophétique.

En examinant le service des prophètes, on constate que non seulement chacun d'eux avait un ministère spécifique qui lui était confié, mais qu'au sein d'un seul et même prophète, un double objectif devait être accompli. Le Seigneur avait en vue d'agir sur les consciences pour les rendre sensibles au mal qui régnait, tout en dirigeant les regards des fidèles vers la gloire à venir.

Le prophète, par le Saint-Esprit, présentait la lumière et la vérité de Dieu au cœur et à la conscience du peuple. Il dévoilait pleinement et fidèlement les replis cachés du péché intérieur. Il dénonçait ouvertement la chute déplorable d'Israël et son éloignement de Dieu. Il renversait les fondements de ce faux système religieux que les fils d'Abraham bâtissaient autour d'eux.

Mais la fonction du prophète ne s'arrêtait pas là. Il aurait été bien triste de la voir se limiter à l'humiliante histoire de la chute d'Israël et à la perte de son ancienne gloire. À cette déclaration grave et solennelle tirée d'Osée 13.9 : « *Ce qui cause ta ruine, Israël, c'est que tu as été contre moi* », le prophète pouvait, par grâce, ajouter cette consolante assurance de la part de Dieu : « *contre celui qui pouvait te secourir* ».

Cela nous montre les deux éléments qui constituaient le ministère des prophètes : d'un côté, la chute totale d'Israël ; de l'autre, la grâce triomphante de Dieu. D'une part, la perte de la gloire tant qu'elle était liée à l'obéissance d'Israël et fondée sur cette obéissance. D'autre part, le retour final et l'établissement permanent de cette gloire, en tant qu'ils sont liés à l'obéissance et à la mort du Fils de Dieu et fondés sur elles.

On peut bien dire que c'était là un ministère des plus élevés et des plus saints. Quelle commission glorieuse que d'être chargé de se tenir au milieu des décombres d'un système en ruine, et de là, de montrer du doigt le temps où Dieu se manifesterait lui-même dans les résultats immortels de sa grâce salutaire, pour la joie de ses rachetés au ciel et sur la terre !

Et après tout, qu'est-ce que cela, sinon l'Évangile ? En quoi le témoignage du prophète diffère-t-il de celui de l'évangéliste ? En rien. Car l'évangéliste n'a-t-il pas, lui aussi, pour mission de rendre témoignage à la conscience de ses semblables qu'ils se sont perdus eux-mêmes, tout en leur annonçant, en même temps, la valeur infinie de l'œuvre parfaite de Jésus ?

Tel est le témoignage de l'évangéliste. D'une main, il montre la chute totale de l'homme, la ruine et le néant de toute prétention humaine. De l'autre, il désigne la pleine manifestation des gloires divines dans le plan de la Rédemption.

Glorieux, béni, divin ministère ! Honorable commission ! Puissent beaucoup de cœurs apprendre à le considérer ainsi !

# 1. PREMIER MESSAGE DU PROPHÈTE.

## **Le règne d'Achab : un temps de ténèbres pour Israël.**

Le règne d'Achab, fils d'Omri, fut un temps bien aride et bien sombre pour la maison d'Israël. L'iniquité avait atteint une hauteur effrayante. Les péchés de Jéroboam n'étaient rien en comparaison de la liste terrifiante des transgressions d'Achab. Il avait choisi pour compagne et pour reine la méchante Jézabel, fille du roi incirconcis des Sidoniens. Cette seule circonstance suffisait à provoquer l'oppression des Israélites et le renversement complet de leur ancien culte. Le Saint-Esprit résume tout cela en des mots précis : « *Achab fit plus que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour irriter l'Éternel, le Dieu d'Israël* » (1 Rois 16.33).

C'est plus qu'il n'en faut pour dépeindre le personnage. Tous les rois qui s'étaient succédé depuis Jéroboam avaient fait ce qui déplait à l'Éternel, en suivant la voie de Jéroboam, et le péché par lequel il avait fait pécher Israël. Or, faire pire qu'eux tous, cela révèle un caractère aussi coupable et corrompu que possible. Voilà ce qu'était Achab, voilà l'homme qui régnait sur l'ancien peuple de Dieu lorsqu'Élie le Thishbite entra dans la carrière du témoignage prophétique.

Le spectacle que présente le règne d'Achab est profondément affligeant pour le cœur. Toute lumière était éteinte. Toute voix de témoignage était étouffée. Le firmament moral, où de temps en temps avaient resplendi de brillants luminaires, était maintenant entièrement couvert de sombres nuages. La mort semblait répandue sur toute la scène. Le diable semblait avoir la haute main en tout et partout.

C'est alors que Dieu, dans sa miséricorde envers son malheureux peuple opprimé et égaré, fit surgir un témoin éclatant et puissant dans la personne de notre prophète. Or, c'est précisément dans un temps pareil, qu'un vrai témoin de Dieu est à même de produire l'effet le plus fort et d'exercer l'influence la plus large. C'est après une longue sécheresse que la pluie fait surtout ressentir ses propriétés rafraîchissantes. La scène était, pour ainsi dire, toute préparée pour qu'un homme fort et vaillant puisse y faire son entrée et agir avec une énergie divine contre le torrent croissant de l'iniquité.

Il est bon cependant d'observer qu'Élie, comme tous ses compagnons d'œuvre, nous est présenté dans des circonstances de discipline secrète avant son apparition publique.

C'est un trait qu'on retrouve dans l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, y compris celui qui fut le « Serviteur » par excellence. **Tous ont été secrètement instruits de la part de Dieu avant d'agir en public parmi les hommes.** Et ceux qui ont été le plus profondément initiés à ces enseignements intimes, sont aussi ceux dont le service et le témoignage publics ont eu le plus d'efficacité et de durée.

Malheur à celui qui est parvenu à une position publique qui dépasse largement la mesure des exercices secrets de son âme devant Dieu : il ne peut qu'y faillir. Si la construction dépasse trop la mesure des fondations, l'édifice vacillera ou s'écroulera. Si un arbre pousse ses branches dans les airs bien au-delà de la profondeur de ses racines, il sera incapable de résister à la violence de la tempête et sera tôt ou tard renversé.

Il en va de même pour celui qui exerce un ministère public. Il faut qu'au préalable, il ait été seul avec Dieu. Il faut que son esprit ait été exercé en privé, que dans sa propre expérience il ait traversé les eaux profondes. Sans cela, il ne sera qu'un théoricien, et non un témoin. Il faut que son oreille ait été ouverte pour entendre, avant que sa langue puisse parler le langage de ceux qui sont bien instruits.

Que sont devenus tous ceux qui, en apparence, ont brillé un moment sur le chemin de l'Église de Dieu comme de brillants luminaires, pour disparaître tout aussi soudainement derrière les nuages ? D'où venaient-ils, et où sont-ils allés ? Et pourquoi ont-ils laissé si peu de traces ? Hélas, c'est qu'ils n'étaient que des étincelles à lueur humaine. Il n'y avait en eux ni profondeur, ni puissance durable, ni réalité. Aussi, s'ils ont brillé un temps, ils se sont vite évanouis, sans autre résultat que d'accroître les ténèbres environnantes, ou du moins la conscience de ces profondes ténèbres. Tout vrai serviteur de Dieu doit pouvoir, dans une certaine mesure, dire avec l'apôtre : *« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que, par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction ! »* (2 Corinthiens 1.3-4).

### **Élie en prière : avant la scène publique, le combat secret.**

Le dix-septième chapitre du premier livre des Rois nous rapporte la première apparition publique d'Élie. Mais l'Esprit, dans l'épître de Jacques, a bien voulu nous laisser entrevoir un stade plus ancien de l'histoire du prophète ; et cette révélation est riche d'enseignements pour nous, quelle que soit notre sphère de service.

L'historien sacré introduit notre prophète d'une manière qui peut paraître un peu brusque. Il nous le présente tout d'un coup, entrant hardiment sur la scène de ses travaux avec ces paroles sérieuses et solennelles : « *L'Éternel est vivant !* » Mais il ne nous dit rien ici des expériences antérieures du prophète. Il ne nous apprend pas comment Élie en était venu à connaître ce que le Seigneur voulait qu'il annonce de sa part. Tout cela, bien que très important, est ici complètement passé sous silence par le Saint-Esprit, qui se contente de nous présenter cet homme de Dieu, dans le saint exercice d'une puissance qu'il avait obtenue par une communion secrète avec Dieu.

L'historien nous montre Élie agissant en public, sans nous en apprendre davantage. Mais l'apôtre nous découvre, dans l'intimité, Élie en prière devant Dieu, avant d'entrer dans son service actif devant les hommes : « *Élie était un homme de la même nature que nous : il pria avec instance pour qu'il ne plût point, et il ne tomba point de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois* » (Jacques 5.17).

Si le Saint-Esprit ne nous avait pas révélé ce fait important par la plume de Jacques, nous aurions été privés de l'un des plus puissants encouragements à la prière. Mais l'Écriture est parfaite, divinement parfaite. Il n'y manque rien de ce qui devrait s'y trouver, et il ne s'y trouve rien de ce qui ne devrait pas y être.

C'est pourquoi Jacques nous dévoile les moments secrets de lutte et de prière d'Élie. Il nous le laisse entrevoir dans la retraite des montagnes de Galaad, où il avait sans doute gémi sur le lamentable état des choses en Israël, et où il s'était fortifié en esprit pour le rôle qu'il allait jouer.

Cette circonstance dans la vie de notre prophète nous offre un enseignement précieux. Nous vivons dans un temps de grande pauvreté morale et de disette spirituelle. L'état de l'Église ne ressemble que trop à la plaine couverte d'ossements desséchés de la vision d'Ézéchiël. Nous avons à nous défendre non seulement des misères qui ont marqué les siècles passés, mais aussi de cette corruption arrivée à maturité ; propre à une époque où les diverses souillures du monde se trouvent unies à la profession chrétienne, et recouvertes de son manteau.

Et si, du milieu de cette confusion, nous portons nos regards sur ceux dont la connaissance de la vérité et la haute profession qu'ils en font donneraient naturellement le droit d'attendre une activité chrétienne plus saine et plus vigoureuse, nous trouvons, hélas, chez beaucoup, que la connaissance n'est qu'une froide théorie sans influence sur la conduite, et que la profession est toute superficielle, sans action sur les sentiments et les affections de l'homme intérieur.

Parmi les personnes de cette catégorie, on constatera aussi que la vérité de Dieu n'a que peu d'intérêt et peu d'attrait pour elles, si tant est qu'elle en ait. Ces gens en savent assez pour qu'on ne puisse, en quelque sorte, leur présenter aucune vérité dont ils n'aient déjà connaissance. De là vient qu'ils prêtent une oreille tout à fait indifférente à l'exposé des doctrines chrétiennes : cet exposé ne leur offre plus l'attrait de la nouveauté, et ils n'y font guère attention.

**Dans un tel état de choses, quelle est la ressource du fidèle ? La prière.** La prière patiente, persévérante. Une communion secrète avec Dieu. Un exercice profond et réel de l'âme en sa présence, seul endroit où nous puissions parvenir à une vraie connaissance de nous-mêmes et de ce qui nous entoure. Et non seulement cela, mais c'est aussi le seul endroit où nous puissions obtenir une force spirituelle suffisante, pour agir pour Dieu parmi nos frères ou vis-à-vis du monde extérieur.

« *Élie était un homme de la même nature que nous* » (Jacques 5.17). Il se trouvait au milieu d'une sombre apostasie, d'un éloignement général des cœurs vis-à-vis de Dieu. Il voyait les fidèles disparaître du milieu des enfants des hommes. Le mal s'élevait comme une haute marée autour de lui, et la lumière de la vérité s'affaiblissait de plus en plus. L'autel de Baal avait remplacé l'autel de l'Éternel, et les cris des prêtres de cette abomination des Sidoniens, avaient étouffé les chants sacrés des lévites. En un mot, tout ce qu'il contemplait n'était à ses yeux qu'un amas de décombres et de ruines.

Il le sentait. Il pleurait sur ces ruines. Et il faisait davantage encore : « *il pria avec instance* ». Voilà quelle était la ressource, la ressource sûre et infaillible du prophète abattu. Il cherchait refuge dans la présence de Dieu. Là, il répandait son cœur et ses larmes en pensant à la chute terrible et aux malheurs de son bien-aimé peuple. Il était sincèrement préoccupé de la triste condition de tout ce qui l'entourait. C'est cela qui le poussait à prier, et à prier comme il le devait : non pas froidement, par habitude ou de temps en temps, mais « avec instance » et avec persévérance.

### **Un appel à la prière pour notre temps.**

Voilà un bel exemple pour nous. Il n'y a peut-être jamais eu un temps où de ferventes prières aient été plus nécessaires dans l'Église de Dieu que le temps où nous vivons. Le diable semble exercer toute sa puissance malfaisante pour accabler les esprits et entraver l'activité du peuple de Dieu : auprès des uns par le moyen de leurs responsabilités professionnelles ou de leurs occupations, auprès des autres par le moyen de leurs épreuves familiales ou de leurs combats personnels.

En un mot, « *les adversaires sont nombreux* » (1 Corinthiens 16.9), et rien, si ce n'est la force puissante de Dieu, ne peut nous rendre capables de lutter contre eux et d'en triompher.

Mais Élie n'était pas seulement appelé à traverser le mal sans dommage pour lui-même. Il devait aussi exercer une influence sur d'autres. Il était appelé à agir pour Dieu dans un temps de dégénérescence. Il devait s'efforcer de ramener sa nation au Dieu de leurs pères. Combien, sous ce rapport, n'avait-il donc pas besoin de chercher le Seigneur en privé ; de rassembler sa force morale en présence de Dieu, seul endroit où il pouvait non seulement échapper à lui-même, mais aussi devenir un instrument de bénédiction pour d'autres !

Élie sentait tout cela. C'est pourquoi « *il pria avec instance pour qu'il ne plût point* » (Jacques 5.17). C'est ainsi qu'il fait intervenir Dieu lui-même sur la scène, et il ne manque pas d'atteindre son but : « *il ne tomba point de pluie* ». Dieu ne refusera jamais d'agir quand la foi s'adresse à lui en se fondant sur sa propre gloire. Et nous savons que c'était bien et uniquement sur ce fondement que le prophète s'adressait à Dieu.

Quant à lui-même, il ne pouvait certainement éprouver aucun plaisir à voir le pays transformé en un désert aride et stérile, ou ses frères consumés par la famine et toutes les horreurs qui l'accompagnent. Non. C'était uniquement pour faire retourner les cœurs des pères vers les enfants, pour ramener le peuple à son ancienne foi, pour arracher les principes d'erreur qui s'étaient emparés de tous les esprits. C'était pour de tels buts que notre prophète pria avec instance pour qu'il ne pleuve pas. Et Dieu entendit et exauça cette requête, parce qu'elle était produite par son Esprit dans l'âme de son bien-aimé serviteur.

Nous pouvons bien dire qu'il est bon de s'attendre à Dieu. Non seulement cette attente conduit à d'heureux résultats que révèle la manière dont Dieu y répond, mais, indépendamment de cela, il y a beaucoup de douceur et de consolation dans cet exercice de l'âme en lui-même. Quel bonheur pour le croyant tenté et éprouvé, de se trouver seul avec Dieu ! Quelle bénédiction quand il peut laisser son cœur se répandre devant le Seigneur, et ses affections monter vers celui qui seul est capable de l'élever au-dessus de l'influence épuisante des choses de ce monde, dans le calme et la lumière de sa présence bénie !

Puissions-nous tous être trouvés nous attendant de plus en plus à Dieu, prenant même les difficultés de nos jours comme une occasion de nous approcher du trône de la grâce.

Ainsi, non seulement nous exercerons une influence bienfaisante dans nos situations respectives, mais nos propres cœurs seront consolés et encouragés par cette recherche confiante de notre Père. Car la promesse n'a jamais manqué de s'accomplir : « *Mais ceux qui se confient en l'Éternel renouvellent leur force* » (Ésaïe 40.31)

C'est ainsi qu'Élie le Thishbite entra dans la carrière de son service. Il sortit du sanctuaire de Dieu, bien armé de puissance divine pour agir avec efficacité sur ses semblables. Il y a beaucoup de force dans ces mots : « *L'Éternel, le Dieu d'Israël, dont je suis le serviteur, est vivant ! il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole* » (1 Rois 17.1).

Ces paroles mettent devant nous, de manière toute particulière, le fondement sur lequel reposait l'âme de cet éminent serviteur de Dieu, et le principe qui le soutenait dans son ministère. Il se tenait en la présence de l'Éternel, le Dieu d'Israël. Depuis cette position, il pouvait parler avec puissance et autorité.

Mais combien Achab était étranger à la connaissance de ces expériences intimes de l'âme d'Élie, avant que celui-ci sorte de sa retraite pour adresser un appel à la conscience de ce roi méchant ! Achab ne savait pas qu'Élie avait été longtemps à genoux en secret avant de se présenter ainsi en public. Il ignorait tout cela. Mais Élie, lui, en avait pleinement conscience. C'est pourquoi il put hardiment affronter le chef de tout le mal, parler au roi Achab lui-même et lui annoncer les jugements d'un Dieu justement offensé.

**En cette occasion, notre prophète peut être considéré comme un beau modèle pour tous ceux qui sont appelés à parler au nom du Seigneur. Tous devraient, de la même manière, en vertu de leur mission divine, se sentir entièrement élevés au-dessus de l'influence de l'opinion des hommes.**

Combien de fois n'arrive-t-il pas que des hommes capables de parler avec un certain degré de puissance et de liberté devant certains auditeurs, soient, devant d'autres, gênés et peut-être même complètement empêchés de parler ! Il n'en serait certainement pas ainsi s'ils étaient bien convaincus, non seulement qu'ils ont reçu d'en haut leur commission, mais encore que c'est en la présence du Dieu vivant qu'ils l'accomplissent.

Le messenger du Seigneur ne devrait jamais être affecté humainement par ceux auxquels il annonce son message. Il se tiendrait au-dessus d'eux, tout en prenant en même temps l'humble place de serviteur. Son langage serait celui de l'apôtre : « *Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ou par un tribunal humain* » (1 Corinthiens 4.3).

C'était là, dans la perfection, le cas de notre précieux Maître. Combien peu il se laissait affecter par les pensées ou les jugements de ceux auxquels il s'adressait ! Ils pouvaient contredire ses paroles, s'y opposer et les rejeter, mais jamais, à aucun moment, cette opposition ne l'amena à perdre de vue le fait qu'il était envoyé de Dieu. Pendant toute sa carrière terrestre, il ne cessa d'être animé de la sainte et fortifiante assurance qu'il exprima dans la synagogue de Nazareth : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres* » (Luc 4.18).

Voilà quel était le fondement de son ministère en tant que Fils de l'homme : il reposait essentiellement sur la puissance de l'Esprit. Aussi avait-il toujours la conscience d'être le serviteur de Dieu, ce qui l'élevait entièrement au-dessus de l'influence de ceux avec lesquels il avait affaire : « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* », disait-il (Jean 7.16).

C'est bien lui qui pouvait dire en toute vérité : « *L'Éternel, le Dieu d'Israël, dont je suis le serviteur* ». Il était sans cesse le messenger de l'Éternel, parlant au peuple d'après l'ordre de l'Éternel (cf. Aggée 1.13).

Or, tous ceux qui occupent la place de serviteurs ou de messagers du Seigneur ne devraient-ils pas chercher à connaître de plus en plus cette sainte élévation de l'esprit au-dessus des hommes et des circonstances ? Ne devraient-ils pas aspirer à s'affranchir davantage de l'influence des pensées et des jugements humains ? Nous n'avons nullement à nous inquiéter de ce que les hommes pensent de nous. Qu'ils nous écoutent ou qu'ils nous fuient, qu'ils acceptent notre message ou qu'ils le rejettent, que nous soyons estimés ou traités avec mépris à cause de notre œuvre, que notre but, notre but constant, soit toujours de nous rendre recommandables comme serviteurs de Dieu.

### **La puissance qui vient de la prière secrète.**

Remarquez ensuite avec quelle puissance et quelle autorité notre prophète parle : « *Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole* » (1 Rois 17.1). Le fait qu'il se tenait en la présence de l'Éternel, qu'il prononçait les paroles de l'Éternel, et qu'il était ainsi entièrement identifié avec l'Éternel, lui donnait cette parfaite assurance au point qu'il pouvait dire : « *sinon à ma parole !* » Tel était le privilège du messenger du Seigneur s'acquittant du message du Seigneur.

Tels sont les résultats merveilleux de la prière secrète : « *Élie était un homme de la même nature que nous : il pria avec instance pour qu'il ne plût point, et il ne tomba point de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois* » (Jacques 5.17).

Puisse cet exemple agir comme un puissant encouragement pour tous ceux qui, dans ces jours de faiblesse générale, désirent travailler pour Dieu ! Il nous faut nous tenir davantage en la présence de Dieu, dans un sentiment réel de nos besoins. Si nous sentions nos misères beaucoup plus que nous ne le faisons, nous manifesterions davantage l'esprit de prière.

**Et c'est précisément l'esprit de prière qui nous manque, cet esprit qui met Dieu à la place qui lui revient : celle de donateur, et qui nous met aussi à notre propre place : celle de ceux qui reçoivent.**

Mais combien souvent nous nous laissons aller à de pures et vaines formes de prières, à l'expression formaliste de mots qui n'ont aucun écho réel dans nos cœurs ! Certains, aussi, se font une sorte d'idole de la prière elle-même. Certains laissent leurs prières se placer entre leurs âmes et le Dieu de la prière. C'est un grand piège. Nous devrions toujours veiller à ce que nos prières soient l'expression naturelle de l'Esprit au-dedans de nous, et non pas une simple pratique superstitieuse d'un acte que nous pensons devoir accomplir.

Je voudrais ajouter quelques mots sur le sujet de la prière en commun parmi les chrétiens, un exercice qui semble si malheureusement négligé à une époque où il serait particulièrement nécessaire.

On constatera qu'en général, la vie et l'énergie, le service et le témoignage collectifs seront proportionnés à la mesure d'une recherche collective de Dieu. Là où il n'y a pas d'assemblées de prière, on peut être sûr de trouver bien des manquements dans le service et le témoignage. Les intérêts de l'Église de Dieu ne sont pas réellement appréciés, et par conséquent, les choses de la terre occupent une place injustifiée dans les esprits des chrétiens.

Si nous ressentions notre faiblesse collective, il y aurait une expression collective de cette faiblesse, et ensuite un renouvellement de notre force collective. On peut se convaincre, je crois, que tous les mouvements importants qui ont eu lieu parmi le peuple de Dieu ont été le résultat de prières venant du cœur et faites en commun.

Et on peut bien dire qu'il est tout naturel qu'il en soit ainsi. En effet, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que Dieu répande sa grâce vivifiante sur ceux qui se contentent de leur état de tiédeur et de mort. L'Écriture nous dit : « *Ouvre ta bouche, et je la remplirai* » (Psaume 81.11).

Si nous ne voulons pas ouvrir nos bouches, comment pourraient-elles être remplies ? Si nous sommes contents de ce que nous avons, comment pourrions-nous espérer recevoir davantage ?

Que tout lecteur chrétien ait donc à cœur d'encourager ses frères autour de lui à chercher le Seigneur dans des prières en commun, et il peut être assuré que d'heureux résultats ne tarderont pas à se manifester.

## 2. LE PROPHÈTE DANS SA RETRAITE.

Notre prophète avait à peine rendu son témoignage qu'il fut de nouveau appelé, loin des regards du peuple, dans la retraite et la solitude : « *La parole de l'Éternel fut adressée à Élie, en ces mots : Pars d'ici, dirige-toi vers l'orient, et cache-toi près du torrent de Kerith, qui est en face du Jourdain* » (1 Rois 17.2-3).

Il y a, dans ces paroles, des enseignements sérieux à recueillir. Élie venait de prendre une position très en vue en présence d'Israël. Et même s'il ne l'avait fait qu'après avoir traversé de précieux exercices d'âme en la présence de Dieu, ce Dieu fidèle pour lequel Élie avait agi, jugea nécessaire de le retirer de nouveau loin de la foule. Pourquoi ? Pour qu'il puisse non seulement occuper une place élevée devant ses frères, mais aussi une place bien humble devant le Seigneur.

**‘Tout cela, je le répète, est rempli d'enseignements pour nous. Il faut que nous soyons maintenus et gardés dans l'humilité. Il faut que la chair soit brisée. Pour cela, il faut que nous passions plus de temps à nous laisser enseigner en secret que nous n'en passons à agir en public.**

Élie ne s'était présenté en public comme témoin de l'Éternel, que pour un bref moment, et cela encore après avoir été longtemps seul avec Dieu. Aussitôt après, il doit disparaître de la scène et se cacher de nouveau pendant trois ans et demi. Comme l'homme mérite peu qu'on lui fasse confiance ! Comme il nous est difficile d'occuper sans dommage une place honorable ! Comme nous sommes vite disposés à nous oublier nous-mêmes et à oublier Dieu !

Nous verrons plus tard que le fidèle prophète lui-même avait grandement besoin d'être maintenu dans la retraite. Le Seigneur connaissait son caractère et ses tendances, et il agit envers lui en conséquence. Il est bien humiliant de constater combien peu on peut compter sur nous pour le témoignage public que nous avons à rendre à Christ. Nous sommes si remplis de nous-mêmes, si portés à nous imaginer follement que nous sommes quelque chose, et que Dieu veut faire de grandes choses par nous. C'est pourquoi nous avons grand besoin, comme notre prophète, d'écouter la voix qui nous dit de nous tenir cachés, de nous dérober aux regards du public, afin d'apprendre, dans le calme de la sainte présence de notre Père, à connaître notre propre néant.

C'est ainsi qu'agit notre divin Maître avec ses envoyés, quand ils revinrent à lui pleins d'eux-mêmes et de leur service, en disant : « *Seigneur, les démons même nous sont assujettis* ». Quelle fut la réponse du Seigneur Jésus ? « *Venez à l'écart dans un lieu désert* » (Marc 6.31).

Un chrétien spirituel comprendra aisément l'importance de ce qui précède. Il ne serait pas bon pour nous d'être constamment en présence des hommes. Aucun être humain ne pourrait le supporter. Le Fils de Dieu lui-même cherchait fréquemment la solitude où il pouvait, loin de l'agitation et du bruit, jouir d'un paisible isolement pour se livrer à la prière dans une intime communion avec son Père : « *Jésus se rendit à la montagne des oliviers* » (Jean 8.1 ; Luc 21.37).

« *Vers le matin, pendant qu'il faisait encore très sombre, il se leva, et sortit pour aller dans un lieu désert, où il pria* » (Marc 1.35).

Ce n'est pas qu'il eût besoin de se cacher, car sa vie entière sur la terre était une vie de complet renoncement à lui-même. L'esprit de son ministère est exprimé dans ces paroles : « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* » (Jean 7.16).

Si seulement tous les serviteurs du Seigneur étaient réellement animés de ce même esprit ! **Nous avons tous besoin de beaucoup de renoncement à notre « moi »**. Le diable agit sur nos pauvres cœurs, nos pensées sont préoccupées de nous-mêmes. Hélas, nous faisons souvent de notre misérable service, et même de la vérité de Dieu, une sorte de piédestal pour notre propre gloire. Il n'est donc pas étonnant que le Seigneur nous utilise rarement. Comment pourrait-il employer des instruments qui ne lui rapporteraient pas toute la gloire de ce qu'il leur serait donné d'accomplir ? Comment le Seigneur pouvait-il employer Israël à son service quand Israël était toujours enclin à se glorifier lui-même ?

Demandons à notre Dieu de nous rendre plus véritablement humbles, plus abaissés dans notre propre estime, plus disposés à être considérés comme rien du tout, pour l'amour de notre bon Maître.

### **Nourri par les corbeaux : la provision divine.**

Élie devait demeurer plusieurs jours dans sa retraite solitaire auprès du torrent de Kerith. Mais il y était accompagné d'une précieuse promesse de l'Éternel, le Dieu d'Israël, concernant la nourriture dont il avait besoin. Il s'y rendit avec cette assurance miséricordieuse : « *J'ai ordonné aux corbeaux de te nourrir là* » (1 Rois 17.4).

Le Seigneur voulait prendre soin de son bien-aimé serviteur pendant qu'il serait caché aux yeux du peuple, et subvenir à ses besoins ; fût-ce même par le moyen des corbeaux. Quelle étrange ressource ! Quel exercice continu de foi impliquait cette position : être appelé à attendre les visites quotidiennes d'oiseaux que leur instinct pousse à dévorer la nourriture plutôt qu'à la livrer ! Mais est-ce des corbeaux qu'Élie attendait le soutien de sa vie ? Certainement pas ! Son âme se reposait sur ces précieuses paroles : « *J'ai ordonné !* » C'était Dieu qui était pour lui, et non pas les corbeaux. Il avait le Dieu d'Israël avec lui dans sa retraite. Il vivait par la foi.

Quelle bénédiction inestimable pour le cœur que de s'attacher ainsi, avec une sincère simplicité, à la promesse de Dieu ! Qu'on est heureux d'être élevé au-dessus de l'influence des circonstances, dans le sentiment de la présence et des soins de Dieu !

Élie se cachait de l'homme, tandis que Dieu se manifestait à Élie. Il en est toujours de même. Sachons seulement mettre notre « moi » de côté, et nous pouvons être assurés que Dieu se révélera en puissance à nos âmes. Si Élie avait continué d'occuper une position publique en vue, il aurait été laissé sans ressource. Il devait se cacher, car le courant des rafraîchissements divins ne coulait pour lui que dans la place de la retraite et du renoncement.

« *J'ai ordonné aux corbeaux de te nourrir là !* » Si le prophète avait été ailleurs que là, il n'aurait rien obtenu de Dieu. Quel enseignement pour nous ! Pourquoi nos âmes sont-elles si chétives et si stériles ? Pourquoi nous abreuvons-nous si rarement au torrent des rafraîchissements préparés par le Seigneur ? C'est que nous ne nous cachons pas assez nous-mêmes. Nous n'avons nullement le droit d'espérer que Dieu nous fortifie et nous restaure uniquement pour nous élever ici-bas. Il veut nous fortifier pour lui-même. Si nous pouvions donc réaliser davantage que : « *Vous ne vous appartenez point à vous-mêmes* » (1 Corinthiens 6.19), nous jouirions d'une plus grande puissance spirituelle.

Mais il y a quelque chose de plus dans la portée de ce petit mot « là ». Élie devait être là, et nulle part ailleurs, pour se trouver sous la bénédiction des ressources de Dieu. **Il en est précisément ainsi du croyant de nos jours : il faut qu'il connaisse l'endroit où Dieu veut qu'il soit, et qu'il y demeure.**

Nous n'avons pas le droit de choisir notre place, car le Seigneur détermine les limites de notre habitation. C'est au bord du torrent de Kerith, et là seulement, que les corbeaux avaient reçu l'ordre d'apporter du pain et de la viande au prophète.

Élie pouvait désirer une autre résidence, mais s'il avait quitté le torrent pour aller se fixer ailleurs, il aurait dû pourvoir par lui-même à sa subsistance.

Combien il était plus heureux de laisser Dieu y pourvoir à sa place ! C'est ce qu'Élie sentait. Aussi n'hésita-t-il pas à se rendre près du Kerith, car l'Éternel avait « *ordonné aux corbeaux de le nourrir là* ». La provision divinement ordonnée ne peut être reçue que dans la place divinement déterminée.

Ainsi Élie dut passer d'une solitude à une autre solitude. Il était venu des montagnes de Galaad avec un message pour le roi d'Israël de la part de l'Éternel, le Dieu d'Israël. Et dès qu'il se fut acquitté de ce message, il fut conduit de nouveau, par la main de Dieu, dans un isolement complet pour que son esprit y soit exercé et sa force renouvelée en la présence de Dieu.

Et quel fidèle enfant de Dieu voudrait se passer de ces douces et saintes leçons enseignées dans le secret ? Qui voudrait être dispensé de cette discipline donnée par la main d'un Père ? Qui ne désirerait pas souvent être emmené loin des yeux des hommes et placé au-dessus de l'influence des choses terrestres, dans la pure lumière de la divine présence ; là où le « moi » et tout ce qui l'entoure sont évalués et appréciés selon la mesure du sanctuaire ?

En un mot, qui ne désirerait pas être seul avec Dieu, seul, non pas dans un sens purement sentimental, mais seul en réalité, en pratique, par expérience : seul comme Moïse sur la montagne de Dieu, seul comme Aaron dans le lieu très saint, seul comme notre prophète au torrent de Kerith, seul comme Jean dans l'île de Patmos, et surtout, seul comme Jésus sur la montagne ?

### **Que signifie être seul avec Dieu ?**

Il vaut la peine de chercher ici ce que c'est que d'être seul avec Dieu. C'est avoir notre « moi » et le monde mis de côté. C'est avoir notre esprit animé des pensées de Dieu, de ses excellences et de ses perfections. C'est laisser toute sa bonté passer devant nous. C'est le considérer comme celui qui agit en nous et pour nous. C'est nous sentir au-dessus de la chair et de ses raisonnements, du monde et de son train, de Satan et de ses accusations. Et par-dessus tout, c'est sentir que nous avons été introduits dans cette sainte solitude simplement et uniquement grâce au précieux sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

Voilà quelques-uns des résultats de la solitude avec Dieu. Mais en vérité, ce sont des choses que l'on peut à peine expliquer à d'autres, car tout chrétien vraiment spirituel, doit en avoir la conscience et le sentiment par lui-même, et il comprendra bien mieux ce que cela signifie dans sa propre expérience.

Nous pouvons, tout au moins, demander d'être de plus en plus introduits dans la secrète présence de notre Père ; d'en finir une bonne fois avec nos pénibles et misérables efforts pour maintenir notre réputation ou notre position ici-bas ; et de connaître la joie, la liberté, la paix, la parfaite simplicité du sanctuaire, où Dieu, dans la variété de ses attributs et de ses perfections, se présente à nos âmes et nous remplit d'inexprimables bénédictions.

### **Le torrent tarit : la foi mise à l'épreuve.**

Bien qu'Élie fût ainsi dans une heureuse solitude près du torrent de Kerith, il n'était pas dispensé des profonds exercices d'âme qui accompagnent une vie de foi. Les corbeaux, obéissant fidèlement à l'ordre reçu, lui faisaient chaque jour leur visite. Le torrent de Kerith continuait sans interruption son cours tranquille. Le pain du prophète lui était donné, et ses eaux ne lui manquaient pas. Ainsi, au moins en ce qui le concernait personnellement, il pouvait oublier que le bâton du jugement était étendu sur le pays.

Mais la foi doit être mise à l'épreuve. L'homme de foi ne peut pas être laissé à reposer sur sa lie. Il faut qu'il soit vidé « *d'un vase dans un autre* » (Jérémie 48.11). L'enfant de Dieu doit passer d'une classe à une autre dans l'école de Christ, et après avoir, par grâce, surmonté les difficultés de l'une, il est nécessairement appelé à lutter avec celles de l'autre. Il était donc indispensable que l'âme du prophète soit éprouvée, afin que l'on puisse voir si c'était au torrent qu'il se confiait ou à l'Éternel, le Dieu d'Israël. C'est pourquoi, « *au bout d'un certain temps, le torrent fut à sec* » (1 Rois 17.7).

La faiblesse de la chair nous expose au danger de voir notre foi s'appuyer sur les circonstances et en dépendre. Quand les circonstances sont favorables, nous croyons avoir une grande foi, et inversement. Mais la foi ne regarde jamais aux circonstances. Elle regarde directement à Dieu. Elle a exclusivement affaire avec lui et avec ses promesses.

Il en était ainsi d'Élie. Peu lui importait que le Kerith continue à couler ou non. Il pouvait dire avec un poète chrétien : « *Si les ruisseaux de la créature sont desséchés, il me reste toujours une fontaine !* » Dieu était pour lui une fontaine, une source qui ne pouvait ni manquer ni tarir. Le torrent pouvait se dessécher sous l'effet de la sécheresse générale, mais aucune sécheresse ne pouvait atteindre Dieu.

Le prophète le savait. Il savait que la parole de l'Éternel était aussi certaine, aussi assurée dans le dessèchement du Kerith, qu'elle l'avait été pendant son séjour sur ses bords.

Et il en fut bien ainsi : « *La parole de l'Éternel lui fut adressée en ces mots : Lève-toi, va à Sarepta, qui appartient à Sidon, et demeure là. Voici, j'y ai ordonné à une femme veuve de te nourrir* » (1 Rois 17.8-9).

La foi d'Élie devait toujours reposer sur la même base immuable : « J'ai ordonné ! » Quelle bénédiction ! Les circonstances changent, les choses humaines font défaut, les torrents de la créature se dessèchent, mais Dieu et sa Parole sont toujours les mêmes, hier, aujourd'hui et éternellement.

Le prophète ne paraît pas avoir été le moins du monde troublé par ce nouvel ordre venu d'en haut. Non, car, comme Israël autrefois, il avait appris à dresser sa tente conformément aux mouvements de la nuée de l'Éternel. Le camp d'autrefois était appelé à suivre attentivement ce guide céleste qui marchait en avant vers le pays de la promesse, et qui, ici et là, faisait halte dans le désert pour procurer au peuple des moments de repos.

Il en était précisément de même d'Élie : il resterait dans son poste solitaire sur les bords du Kerith, ou bien il se mettrait en chemin pour Sarepta de Sidon, sans jamais s'écarter de l'obéissance à la parole du Seigneur.

Il n'était pas permis aux anciens Israélites de tracer eux-mêmes leurs plans. L'Éternel ordonnait et arrangeait tout pour eux. Il leur faisait savoir quand et où ils devaient avancer, où et quand ils devaient s'arrêter ; de temps en temps il leur manifestait son bon plaisir souverain par les mouvements de la nuée au-dessus de leurs têtes :

*« Si la nuée s'arrêtait sur le tabernacle deux jours, ou un mois, ou une année, les enfants d'Israël restaient campés, et ne partaient point ; et quand elle s'élevait, ils partaient. Ils campaient sur l'ordre de l'Éternel, et ils partaient sur l'ordre de l'Éternel ; ils obéissaient au commandement de l'Éternel, sur l'ordre de l'Éternel par Moïse » (Nombres 9.22-23).*

Telle était l'heureuse condition des rachetés de l'Éternel dans leur voyage d'Égypte en Canaan. Quant à leurs déplacements, ils ne pouvaient jamais suivre leur propre voie. Si un Israélite avait refusé de partir quand la nuée se levait, ou de s'arrêter quand elle s'arrêtait, il aurait été laissé à lui-même pour périr dans le désert. Le rocher et la manne suivaient les enfants d'Israël tant qu'eux-mêmes suivaient l'Éternel. En d'autres termes, la nourriture et le rafraîchissement ne se trouvaient que dans le chemin de la simple obéissance. Il en était précisément de même pour Élie. Il ne lui était pas permis d'avoir une volonté propre. Il ne pouvait pas fixer lui-même la durée de son séjour près du Kerith ni le moment de son départ pour Sarepta. La Parole de l'Éternel réglait tout pour lui, et en lui obéissant, il trouvait la nourriture qui lui était nécessaire.

Quelle leçon pour le chrétien ! **Le sentier de l'obéissance est le seul sentier du bonheur.** Si nous savions mieux combattre et soumettre notre « vieille nature », notre état spirituel serait beaucoup plus vigoureux et plus sain. Rien ne contribue davantage à la santé et à la vigueur de l'âme qu'une obéissance constante. On gagne des forces par les efforts mêmes que l'on fait pour obéir.

Cela est vrai pour tous, mais spécialement pour ceux qui exercent un ministère au service du Seigneur. Il faut qu'ils marchent dans l'obéissance s'ils veulent être utilisés dans le ministère. Comment Élie aurait-il pu dire, comme il le fit plus tard sur le mont Carmel : « *Si l'Éternel est Dieu, suivez-le* » (1 Rois 18.21), si sa propre marche avait été marquée par un esprit volontaire et rebelle ? C'eût été impossible.

Un ministre est un serviteur. Or, le chemin d'un serviteur doit être le chemin de l'obéissance, sinon il cesse d'être un serviteur. Le mot « serviteur » est aussi inséparablement lié à l'obéissance que le mot « travailleur » au travail. Comme on l'a dit : « *Un serviteur doit bouger quand la cloche sonne !* » Puissions-nous être plus attentifs et plus alertes au son de la cloche de notre Maître, et plus prompts à courir dans la direction où il nous appelle ! « *Parle, car ton serviteur écoute* » (1 Samuel 3.10).

Que ce soit là notre langage. Que la Parole du Seigneur nous ordonne de sortir de notre retraite pour nous porter au milieu de nos frères, ou que de là elle nous appelle à retourner dans notre retraite, que notre langage soit toujours : « *Parle, car ton serviteur écoute !* » La Parole du Seigneur et l'oreille attentive d'un serviteur ; c'est là tout ce dont nous avons besoin pour marcher d'une manière sûre et heureuse.

Or, ce sentier de l'obéissance n'est nullement un chemin facile. Il implique un renoncement continu au « moi » et ne peut être poursuivi qu'autant que le regard est fixé sur Dieu et la conscience sous l'action de sa vérité. Chaque acte d'obéissance porte certes avec lui une riche récompense, mais la chair et le sang doivent être mis de côté, et ce n'est certainement pas facile. La preuve en est la marche de notre prophète. Il fut d'abord appelé à se rendre près du torrent de Kerith pour y être nourri par les corbeaux. Comment la chair et le sang pouvaient-ils comprendre une telle chose ? Puis, quand l'eau du torrent vient à manquer, Élie doit partir pour une ville éloignée dans la contrée de Sidon, afin d'être nourri là par une veuve dénuée de tout et qui semblait à la veille de mourir de faim.

Voici quel était l'ordre : « *Lève-toi, va à Sarepta, qui appartient à Sidon, et demeure là. Voici, j'y ai ordonné à une femme veuve de te nourrir* » (1 Rois 17.9).

En arrivant à cet endroit, les apparences qui s'offrirent aux yeux du prophète n'étaient guère propres à confirmer les paroles du Seigneur. Au contraire, elles n'auraient pu que le remplir de doutes et de craintes s'il avait regardé aux circonstances.

*« Il se leva, et il alla à Sarepta. Comme il arrivait à l'entrée de la ville, voici, il y avait là une femme veuve qui ramassait du bois. Il l'appela, et dit : Va me chercher, je te prie, un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et elle alla en chercher. Il l'appela de nouveau, et dit : Apporte-moi, je te prie, un morceau de pain dans ta main. Et elle répondit : L'Éternel, ton Dieu, est vivant ! je n'ai rien de cuit, je n'ai qu'une poignée de farine dans un pot et un peu d'huile dans une cruche. Et voici, je ramasse deux morceaux de bois, puis je rentrerai et je préparerai cela pour moi et pour mon fils ; nous mangerons, après quoi nous mourrons » (1 Rois 17.10-12).*

Voilà la scène qui se présenta aux yeux du prophète quand il arriva à la destination que Dieu lui avait fixée. C'était ce qu'il y avait de plus triste et de plus décourageant pour la chair et le sang. Mais Élie ne prenait pas conseil de la chair et du sang. Son courage était soutenu par l'infaillible parole de l'Éternel. Sa confiance était fondée sur l'infaillible fidélité de Dieu, et il n'avait nullement besoin pour cela du soutien des circonstances extérieures. L'horizon pouvait paraître sombre et menaçant aux yeux de la chair, mais le regard de la foi pouvait percer les nuages et voir, au-delà, le fondement ferme qui est posé pour la foi dans l'excellente Parole de Dieu. Comme elle est précieuse, la Parole de Dieu ! Nous pouvons bien dire avec le psalmiste : *« Tes préceptes sont pour toujours mon héritage, car ils sont la joie de mon cœur » (Psaume 119.111).*

Précieux héritage ! Pure, incorruptible, immortelle vérité ! Comme nous devrions bénir notre Dieu d'en avoir fait notre part inaltérable, une part qui, lorsque toutes les choses d'ici-bas se seront évanouies, lorsque le monde aura passé avec ses convoitises, lorsque toute chair aura été consumée comme du foin, sera pour le fidèle une réalité éternelle !

*« Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! » (2 Corinthiens 9.15).*

### **La foi face aux apparences : Dieu au-delà des circonstances.**

Voici donc les circonstances qui s'offrirent aux regards du prophète à son arrivée à Sarepta : une veuve et son fils sur le point de mourir de faim ; deux morceaux de bois, un peu d'huile et une poignée de farine ! Et cependant, la parole de Dieu était : *« J'y ai ordonné à une femme veuve de te nourrir ! »*

Quelle épreuve profondément mystérieuse pour la foi ! Néanmoins, Élie ne douta pas de la promesse de Dieu par incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, rendant gloire à Dieu. Il savait que c'était le Dieu Très-Haut et Tout-Puissant, le possesseur des cieux et de la terre, qui devait pourvoir à ses besoins. Aussi, même s'il n'y avait eu ni huile ni farine du tout, cela lui aurait fort peu importé, car il regardait, au-delà des circonstances, au Dieu qui dirige les circonstances.

Ce n'était pas la veuve qu'il voyait, mais Dieu. Il ne se confiait pas à la poignée de farine, mais au commandement divin. Aussi son esprit était-il parfaitement tranquille et calme au milieu de circonstances qui auraient complètement accablé celui qui marche par la vue. Et sans l'ombre d'un doute, il pouvait dire : « *Car ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël : La farine qui est dans le pot ne manquera point et l'huile qui est dans la cruche ne diminuera point, jusqu'au jour où l'Éternel fera tomber de la pluie sur la face du sol* » (1 Rois 17.14).

Nous avons là la réponse de la foi au langage de toute incrédulité : « *Ainsi parle l'Éternel !* » voilà qui décide tout. Du moment que l'esprit saisit la promesse de Dieu, on en a fini avec les raisonnements de l'incrédulité. **L'incrédulité place les circonstances entre l'âme et Dieu. La foi place Dieu entre l'âme et les circonstances.** C'est là une différence essentielle. Puisseons-nous marcher dans la puissance et l'énergie de la foi, à la louange de celui que la foi honore toujours !

### **La mort et l'incrédulité : inséparablement liées.**

Mais dans cette scène intéressante, il est un autre point à signaler : la manière dont la mort plane toujours au-dessus de celui qui ne marche pas par la foi. « *Nous mangerons, après quoi nous mourrons* », dit la veuve. La mort et l'incrédulité sont inséparablement liées. L'esprit ne peut être conduit dans le chemin de la vie que par l'énergie de la foi. Si donc la foi n'est pas active, il n'y a ni vie, ni puissance, ni élévation.

Tel était l'état de cette pauvre veuve. Son espérance de vie reposait sur le pot de farine et sur la cruche d'huile. En dehors de cela, elle ne voyait aucune source de vie, aucun espoir de prolonger ses jours. Son âme ne connaissait pas encore le vrai bonheur de la communion avec le Dieu vivant, à qui seul appartiennent les issues de la vie. Elle n'était pas encore en mesure de croire et d'espérer contre toute espérance.

Hélas, quelle pauvre et fragile chose qu'une espérance qui repose uniquement sur une cruche d'huile et un pot de farine ! Qu'elle est misérable, l'attente qui dépend uniquement de la créature !

Et ne sommes-nous pas tous bien trop enclins à nous appuyer sur quelque chose de tout aussi chétif et pitoyable, aux yeux de Dieu, qu'une poignée de farine ? Sans aucun doute. Et il en sera toujours ainsi lorsque Dieu n'est pas saisi par l'âme. Pour la foi, il y a Dieu ou rien. Une poignée de farine, dans la main de Dieu et aux yeux de la foi, fournira des ressources aussi réelles que le troupeau qui paît sur mille montagnes.

« *Nous n'avons que cinq pains d'orge et deux petits poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?* » (Jean 6.9). Voilà le langage du cœur humain. Mais la foi ne proclame jamais : « *Qu'est-ce que cela pour tant de monde ?* » Elle dit : « *Qu'est-ce que Dieu pour tant de monde ?* » L'incrédulité dit : « *Nous ne pouvons pas !* » La foi dit : « *Mais Dieu peut !* »

Ne serait-il pas utile, avant de quitter ce sujet important, d'appliquer ces principes au pauvre pécheur dont la conscience est réveillée ? Combien de fois il arrive à celui qui est dans cet état de s'accrocher à quelque vaine ressource pour le pardon de ses péchés, plutôt que de s'en tenir fermement à l'œuvre de Christ accomplie sur la croix ; cette œuvre qui a pour toujours satisfait aux exigences de la justice divine, et qui devrait par conséquent suffire à satisfaire tout ce que peut réclamer une conscience chargée du sentiment de sa culpabilité.

« *Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi* » (Jean 5.7).

Tel est le langage de celui qui n'avait pas encore appris à regarder au-dessus de tous les secours humains, directement à Jésus. « *Je n'ai personne !* » dit le pauvre pécheur qui se sent coupable et qui ne croit pas. Mais « *j'ai Jésus !* » dit le croyant, et il peut ajouter sans crainte : « *Ainsi a dit le Seigneur : la puissance purifiante du sang ne fera jamais défaut, sa valeur ne diminuera jamais, jusqu'à ce que le Seigneur ait recueilli en sûreté et pour toujours tous ses rachetés dans sa propre maison céleste !* »

C'est pourquoi, si ces pages devaient tomber entre les mains de quelque pauvre pécheur hésitant, tremblant, craintif, je l'inviterais à prendre courage en méditant sur cette précieuse vérité : Dieu, dans sa grâce infinie, a mis la croix de Jésus entre le pécheur et ses péchés, pourvu seulement qu'il croie au témoignage divin.

La grande différence entre un croyant et un incrédule se résume, au fond, à ceci : le premier a Christ entre lui et ses péchés ; le second a ses péchés entre lui et Christ.

Pour le croyant, Christ est l'objet qui absorbe tous les autres. Il ne regarde plus à l'énormité de ses péchés, mais à la valeur du sang et de la personne de Christ. Il sait que Dieu n'est plus pour lui sur son trône de jugement, mais sur le trône de grâce. Si Dieu était sur le premier, ses pensées ne seraient occupées que de la question du péché. Mais comme il siège maintenant sur le second, ses pensées, béni soit son nom ! sont uniquement occupées de la valeur du sang de son Fils.

Puissions-nous jouir d'une communion plus simple et plus habituelle avec les pensées du ciel, et faire plus complètement abstraction des choses et des pensées de la terre ! Que le Seigneur veuille l'accorder à tous ses saints !

### **Élie à Sarepta : l'égoïsme naturel et la grâce qui en délivre.**

Revenons-en à notre sujet. Nous avons déjà montré que l'homme de foi doit être vidé d'un vase dans un autre. Chaque scène, chaque étape successive de la vie du croyant n'est pour lui qu'une entrée dans une nouvelle classe de l'école de Christ, où il a une leçon nouvelle à apprendre.

Mais on peut se demander si Élie avait affaire à des circonstances plus éprouvantes à Sarepta qu'au Kerith. Ne valait-il pas mieux pour lui d'être confié à des sympathies humaines plutôt que d'avoir des corbeaux comme instruments de sa nourriture ? En outre, n'était-il pas plus agréable de se trouver en famille avec des êtres humains que de demeurer dans l'isolement du torrent de Kerith ?

Tout cela pouvait être vrai, sans doute. Cependant la solitude a ses douceurs, et la société a ses épreuves. Il y a des intérêts égoïstes qui agissent parmi les hommes et qui font obstacle à cette jouissance, réelle et pure, que leur compagnie devrait procurer ; et qu'elle procurera un jour, lorsque l'humanité sera rétablie dans l'état de perfection qu'elle recevra de Dieu.

Notre prophète n'entendit pas des mots tels que « moi et mon fils », quand il fixa sa demeure près du torrent. Là, il n'y avait aucun intérêt égoïste entravant son entretien et ses jouissances. Mais dès l'instant où il passa de sa retraite dans la société de ses semblables, il dut sentir que le cœur humain n'aime pas voir quoi que ce soit faire concurrence aux objets qu'il affectionne. Il vit se dérouler toute la signification de ces mots : « moi et mon fils », manifestant les sources intimes de l'égoïsme qui dirige l'humanité dans son état de chute. On fera sans doute observer qu'il était bien naturel pour le cœur de la veuve de penser à elle et à son fils de préférence à tout autre.

Assurément, c'était « naturel », c'est ce que la nature fait toujours. Écoutez ces paroles d'un véritable enfant de la nature : « *Et je prendrais mon pain, mon eau, et mon bétail que j'ai tués pour mes tondeurs, et je les donnerais à des gens dont je ne sais d'où ils sont !* » (1 Samuel 25.11).

La nature cherchera toujours, en premier lieu, son propre intérêt. Et ce n'est pas dans la sphère de ce monde périssable, qu'il est possible de remplir l'âme humaine au point de la faire déborder en faveur d'autrui. C'est dans la nature de Dieu seul d'agir ainsi. Il est totalement vain d'essayer d'élargir le cœur de l'homme par un moyen quelconque, si ce n'est par la riche grâce de Dieu. C'est la seule chose qui parviendra à ouvrir la porte des affections de l'homme à tous les malheureux. La bienveillance humaine peut faire beaucoup quand des ressources abondantes éloignent la possibilité de privations personnelles. Mais la grâce seule rendra un homme capable de fouler aux pieds son intérêt personnel pour répondre aux besoins des autres.

Le principe du monde peut se résumer ainsi : on te louera si tu te fais du bien (Psaume 49.18). Et rien ne peut nous le faire désapprendre, si ce n'est la connaissance du fait que Dieu nous a fait du bien, et en outre, que c'est notre meilleur intérêt de le laisser continuer à nous en faire jusqu'à la fin.

C'est la connaissance de ce principe divin qui mettait notre prophète en état de dire : « *Fais-moi d'abord, avec cela, un petit gâteau, et apporte-le-moi ; tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils* » (1 Rois 17.13).

Dans ces paroles, Élie ne faisait que rappeler le droit de Dieu sur les ressources de la veuve. Et nous le savons : le résultat d'une réponse fidèle et prompte à ce droit de Dieu, sera toujours une riche moisson de bénédiction pour l'âme. Cela exigeait pourtant de la foi chez la veuve. Son rôle était à la fois éprouvant et difficile, et demandait une énergie de foi en la promesse divine : « *Car ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël : La farine qui est dans le pot ne manquera point et l'huile qui est dans la cruche ne diminuera point, jusqu'au jour où l'Éternel fera tomber de la pluie sur la face du sol* » (1 Rois 17.14).

N'en est-il pas toujours de même pour chaque fidèle ? Certainement, nous devons agir avec foi. La promesse de Dieu doit toujours constituer le grand principe directeur dans l'âme du chrétien. Il n'y aurait pas eu lieu à l'exercice de la foi de la part de la veuve si le pot avait été plein. Mais quand il était réduit à une dernière poignée de farine, recevoir l'ordre de donner de cette poignée à un étranger, et en premier, c'était là assurément une grande exigence. Et il ne fallait rien de moins que la foi pour rendre cette femme capable d'y répondre.

Mais le Seigneur agit souvent avec son peuple comme il le fit avec ses disciples quand il s'agissait de nourrir une multitude : « *Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire* » (Jean 6.6).

Il nous montre parfois un acte à accomplir qui implique une grande épreuve pour nous. Et dès que nous nous mettons en devoir d'obéir, non seulement nous en découvrons le motif, mais nous recevons aussi des forces pour continuer. En réalité, tous les droits de Dieu à notre obéissance sont fondés sur le principe contenu dans ce commandement adressé jadis aux enfants d'Israël : « *Parle aux enfants d'Israël, et qu'ils marchent* » (Exode 14.15).

Où devaient-ils aller ? À travers la mer. Quel chemin ! Cependant, avec cet ordre si difficile, nous voyons la grâce pourvoyant à la capacité de l'accomplir, dans la parole adressée à Moïse immédiatement après : « *Toi, lève ta verge, étends ta main sur la mer, et fends-la ; et les enfants d'Israël entreront au milieu de la mer à sec* » (Exode 14.16).

La foi rend un homme capable, lorsqu'il est appelé, de partir sans savoir où il va.

Mais cette scène entre Élie et la veuve de Sarepta nous donne encore d'autres leçons. Il y a plus que le simple principe de l'obéissance : nous y apprenons aussi que rien, si ce n'est la puissance supérieure de la grâce divine, ne peut élever l'esprit humain au-dessus de l'atmosphère glaciale de l'égoïsme dans laquelle l'homme déchu vit, se meut et a son être. Le rayonnement de la bonté de Dieu, resplendissant sur l'âme, dissipe ces brouillards dont le monde est enveloppé et rend un homme capable de penser et d'agir selon des principes plus élevés et plus nobles que ceux qui dirigent la foule autour de lui.

Cette pauvre veuve était sortie de sa maison, animée uniquement par l'intérêt personnel et l'instinct de conservation, et elle n'avait d'autre perspective que la mort. En est-il autrement des multitudes qui nous entourent ? La situation d'un homme non régénéré est-elle tant soit peu meilleure, quel qu'il soit sur cette terre ? Hélas, non. Le plus illustre, le plus intelligent, le plus savant ; en un mot, tout homme sur l'esprit duquel la lumière de la grâce divine n'a pas resplendi ; se trouvera, au jugement de Dieu, semblable à cette pauvre veuve : animé des mêmes motifs d'intérêt personnel et n'ayant pas de plus brillante perspective que la mort.

Cependant, la vérité de Dieu change promptement l'aspect des choses. Dans le cas de la veuve, elle agit avec une grande puissance. Cette vérité la renvoie chez elle pour s'occuper d'un autre, son âme étant remplie des pensées réjouissantes de la vie.

Et il en sera toujours ainsi. Que l'âme soit seulement mise en communion avec la vérité et la grâce de Dieu, et elle est aussitôt retirée de ce présent siècle mauvais et arrachée au funèbre courant qui entraîne avec lui des millions d'êtres humains. Elle est dirigée par des motifs célestes et poussée en avant par un but céleste.

La grâce apprend à un homme à vivre et à agir pour les autres. Plus notre âme goûtera la douceur de l'amour divin, plus notre désir de servir les autres deviendra sincère. Puisse-nous tous sentir plus profondément et plus durablement la puissance de l'amour de Christ, dans ces temps de si lamentable froideur et indifférence ! Plaise à Dieu que nous puissions tous vivre et agir en nous souvenant que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais que nous avons été rachetés à grand prix.

### **La mort du fils : Dieu réclame ce qu'il y a de plus cher.**

Cette vérité fut enseignée à la veuve de Sarepta. Non seulement le Seigneur fit valoir ses droits sur la poignée de farine et la cruche d'huile, mais encore il mit la main sur son fils, l'objet le plus tendre de ses affections. La mort visite sa maison dans laquelle le prophète de l'Éternel, la veuve et son fils jouissaient ensemble des fruits précieux de la bonté divine : *« Après ces choses, le fils de la femme, maîtresse de la maison, devint malade, et sa maladie fut si violente qu'il ne resta plus en lui de respiration » (1 Rois 17.17).*

Or, nous le savons, ce fils, tout comme la veuve elle-même, avait été un obstacle qui l'empêchait de reconnaître immédiatement les droits divins exposés par Élie. Il y a par conséquent une instruction solennelle pour les saints dans la mort de cet enfant.

Nous pouvons être assurés que si nous laissons un objet quelconque, parent ou enfant, mari ou femme, frère ou sœur, barrer pour nous le sentier de la simple obéissance et du dévouement à Christ, cet objet nous sera enlevé. Cette veuve avait donné à son fils une place plus haute dans ses pensées qu'au prophète de l'Éternel. Et le fils lui est ôté, afin qu'elle puisse apprendre que ce n'était pas seulement la poignée de farine qui devait être à la disposition de l'Éternel, mais aussi le plus cher de ses biens terrestres.

Il faut une bonne mesure de l'Esprit de Christ pour user de tout ce que nous possédons comme de simples gestionnaires de ce qui appartient à Dieu. Nous sommes si portés à considérer toutes choses comme les nôtres, au lieu de nous souvenir que tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes appartient au Seigneur et devrait toujours être cédé à sa voix. Et ce n'est pas ici une simple question d'obéissance ; il s'agit aussi de notre bien permanent et de notre bonheur.

La veuve reconnut les droits de Dieu sur sa poignée de farine, et qu'en résulta-t-il ? Elle et toute sa maison furent nourries pendant des années ! Ensuite l'Éternel étendit sa main sur son fils, et que s'ensuivit-il ? Son fils fut ressuscité des morts par la grande puissance de Dieu, qui lui enseignait ainsi que l'Éternel pouvait non seulement conserver la vie, mais encore la donner.

La puissance de résurrection est appliquée aux circonstances de sa vie. Elle reçoit maintenant son fils, comme auparavant elle avait reçu ses provisions, directement de la main de l'Éternel, Dieu d'Israël. Que nous sommes heureux d'être dépendants d'une telle bonté ! Que nous sommes heureux d'aller à notre pot de farine ou à notre cruche d'huile, et de les trouver chaque jour remplis par la main libérale de notre Père ! Que nous sommes heureux de tenir les objets les plus chers de nos affections dans les liens puissants de la résurrection ! Tels sont les privilèges des plus faibles des croyants en Jésus.

### **La conscience réveillée : vérité et grâce dans les voies de Dieu.**

Mais avant de clore ce sujet, je voudrais faire observer que l'effet produit sur cette veuve par la visitation divine, fut d'éveiller dans sa conscience une réflexion sérieuse sur son péché : « *Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour rappeler le souvenir de mon iniquité, et pour faire mourir mon fils ?* » (1 Rois 17.18).

Quand le Seigneur s'approche de nous, on observe toujours une sensibilité de conscience que nous devons rechercher sérieusement. On peut souvent suivre, jour après jour, la routine ordinaire de la vie, en jouissant même du pot et de la cruche qui se remplissent de nouveau, sans avoir la conscience véritablement exercée devant Dieu. Cet exercice n'a lieu que là où il y a une marche intime avec Dieu ou quelque visitation spéciale de sa main.

Si le Seigneur s'était borné à subvenir chaque jour aux besoins de la pauvre veuve, la question du péché ne se serait peut-être jamais élevée dans son esprit. Mais lorsque la mort survient, la conscience commence à agir, car la mort est le salaire du péché.

Il y a une double action dans toutes les dispensations de Dieu envers nous : une action de vérité et une action de grâce. **La première nous découvre le mal, la seconde l'ôte. L'une dévoile ce que l'homme est, l'autre ce que Dieu est.** L'une manifeste et met en lumière les opérations secrètes du mal dans le cœur de l'homme ; l'autre expose, en retour, les riches et inépuisables sources de la grâce dans le cœur de Dieu.

Toutes deux sont nécessaires : la vérité pour maintenir la gloire de Dieu, la grâce pour établir notre bénédiction ; l'une pour justifier le caractère divin et ses attributs, l'autre pour le parfait repos du cœur et de la conscience du pécheur. Qu'il est bon de savoir que « *la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ* » (Jean 1.17).

Les voies de Dieu envers la veuve de Sarepta n'auraient pas été complètes si elles n'avaient pas produit en elle la confession contenue dans le dernier verset de notre chapitre : « *Et la femme dit à Élie : Je reconnais maintenant que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Éternel dans ta bouche est vérité* » (1 Rois 17.24).

Elle avait appris la grâce dans le soulagement merveilleux de ses besoins. Elle apprit la vérité dans la mort de son fils.

Et si nous étions plus spirituellement sensibles et clairvoyants, nous remarquerions constamment ces deux traits dans la manière dont notre Père agit envers nous. Nous sommes des gens qui avons toujours besoin de recevoir sa grâce, et nous ne cessons de voir des exemples de sa vérité dans les événements qu'il permet, et qui ont pour but de manifester le mal caché dans notre cœur, afin que nous puissions le juger et le rejeter.

Tant que notre pot et notre cruche sont pleins, la conscience est portée à sommeiller. Mais quand Dieu frappe à la porte de nos cœurs par quelque épreuve, cela contribue aussitôt à nous réveiller et à nous faire entreprendre avec énergie cet acte si opportun du jugement de nous-mêmes.

Si nous ne pouvons trop nous élever contre cette forme d'examen de soi qui engendre souvent des doutes au sujet de l'acceptation et du salut de l'âme, nous devons néanmoins nous souvenir que notre « moi » doit être jugé ; autrement nous serons brisés complètement. Il n'est nulle part dit au croyant de s'examiner lui-même dans un sens qui aboutirait à lui faire découvrir qu'il n'est pas dans la foi. Une telle idée est souvent fondée sur une fausse interprétation de ce passage : « *Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes* » (2 Corinthiens 13.5).

Or la pensée qui occupait l'esprit de l'apôtre était précisément le contraire de ce que l'on cherche à déduire de ses paroles, comme on peut aisément le reconnaître en prêtant attention au contexte. Il se trouve que l'assemblée de Corinthe avait accueilli en son sein de faux apôtres qui osaient remettre en question le ministère de Paul, l'obligeant ainsi à défendre son apostolat. Ce qu'il fait, d'abord en rappelant de manière générale son service et son témoignage, puis en adressant un appel touchant aux saints de Corinthe : « *Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi... examinez-vous vous-mêmes !* »

La preuve la plus forte, et pour eux du moins la plus frappante de l'autorité divine de cet apostolat, était celle qui se déduisait du fait qu'ils étaient eux-mêmes dans la foi. On ne peut nullement supposer qu'il ait voulu leur dire de s'examiner eux-mêmes dans le but de démontrer sa mission céleste, si cet examen avait dû aboutir à la découverte qu'ils n'étaient pas du tout dans la foi. Au contraire, c'est parce qu'il avait l'assurance bien fondée qu'ils étaient dans le Christ Jésus (1 Corinthiens 1.2), qu'il pouvait avec confiance en appeler à eux comme preuve que sa mission venait d'en haut.

Il y a pourtant une différence entre ce qu'on appelle « l'examen de soi-même » et « le jugement de soi-même » ; une différence qui réside moins dans les choses considérées de manière abstraite que dans les idées que nous y attachons. C'est un exercice des plus bénis que de juger notre nature, de la juger avec droiture, avec sérieux et avec sévérité, cette méchante nature que nous portons avec nous, et qui nous entrave et nous empêche toujours de courir dans la carrière qui nous est proposée.

Que le Seigneur nous accorde à tous plus de force spirituelle pour exercer ce jugement sans relâche ! Mais alors, nous avons à veiller avec le plus grand soin à ce que notre examen de nous-mêmes ne ressemble en rien à de la défiance envers Dieu. C'est fondé sur la grâce et la fidélité de Dieu que je me juge moi-même. Si Dieu n'est pas Dieu, tout est perdu.

### **La résurrection de l'enfant : la légitimation du ministère d'Élie.**

Mais dans cette visitation, il y avait aussi un avertissement pour Élie. Il s'était présenté à la veuve comme un homme de Dieu, et, par conséquent, il devait justifier le droit qu'il avait de prendre ce titre. C'est ce que l'Éternel fit miséricordieusement pour lui par la résurrection de l'enfant : « *Je reconnais maintenant que tu es un homme de Dieu* », dit la mère. Ce fut la résurrection qui légitime son droit à la confiance de cette femme.

**Il faut qu'il y ait dans la vie de l'homme de Dieu, la manifestation, dans une certaine mesure, de la puissance de résurrection, pour que son droit à porter ce nom puisse être pleinement établi.**

Cette puissance se montrera sous la forme d'une victoire sur notre « moi » dans toutes ses détestables œuvres. Le croyant est ressuscité avec Christ. Il est rendu participant de la nature divine. Mais il est encore dans le monde et porte avec lui un corps vil. Et s'il ne se renonce pas lui-même, il s'apercevra bientôt qu'on doutera de la réalité de son caractère d'homme de Dieu.

Cependant, ce serait bien misérable de chercher uniquement à se justifier soi-même. Le prophète avait un but plus élevé : démontrer la vérité de la parole du Seigneur prononcée par sa bouche. Voilà le vrai but de l'homme de Dieu. Son propre caractère et sa réputation sont des objets de peu d'importance pour lui, à moins qu'ils ne se trouvent en lien avec la Parole du Seigneur qu'il annonce.

C'était uniquement dans le but de maintenir l'origine divine de l'Évangile qu'il prêchait, que l'apôtre Paul s'occupait de la défense de son apostolat dans ses épîtres aux Galates et aux Corinthiens. Peu lui importait ce qu'on pensait de Paul. Ce qui lui importait beaucoup, c'était ce qu'on pensait de l'Évangile de Paul. C'est surtout par amour pour eux qu'il désirait si fort leur prouver que la Parole du Seigneur dans sa bouche était la vérité.

Combien il était donc important pour le prophète d'avoir un tel témoignage rendu à l'origine divine de son ministère, avant qu'il figure dans les scènes imposantes du chapitre 18 ! Il gagna beaucoup, tout au moins, dans sa retraite à Sarepta. Son esprit fut affermi de manière bénie. Dieu mit son sceau sur le ministère de son serviteur. Élie se rendit recommandable à la conscience d'une personne avec laquelle il avait demeuré pendant longtemps. Et il fut rendu capable de rentrer bientôt dans sa carrière publique avec l'heureuse assurance qu'il était un homme de Dieu, et que la Parole de l'Éternel dans sa bouche était la vérité.

Nous sommes maintenant arrivés à la fin d'une période des plus importantes dans l'histoire d'Élie, couvrant un intervalle de trois ans et demi durant lequel il fut caché aux yeux d'Israël. Jusqu'ici, nous nous sommes livrés uniquement à l'examen des principes de vérité qui se trouvent à la surface de l'histoire du prophète.

Mais ne pouvons-nous pas tirer instruction de sa carrière considérée sous un angle typique ? Je le crois. L'allusion que fait Jésus-Christ lui-même à l'envoi du prophète auprès de la veuve d'entre les nations païennes peut à bon droit nous amener à voir, dans cette mission, un aperçu prophétique du rassemblement des nations dans l'Église de Dieu.

*« Je vous le dis en vérité : il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine sur toute la terre ; et cependant Élie ne fut envoyé vers aucune d'elles, si ce n'est vers une femme veuve, à Sarepta, dans le pays de Sidon » (Luc 4.25-26).*

Le Seigneur Jésus s'était présenté à Israël comme prophète de Dieu, mais il ne trouvait pas d'accueil. La fille de Sion refusait d'écouter la voix de son Seigneur. Aux paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, on répondait par cette question charnelle : « *Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph ?* » (Jean 6.42). C'est pourquoi, se voyant méprisé et rejeté par Israël, trouve du soulagement pour son esprit dans la pensée réjouissante qu'en dehors des frontières juives, il y avait des êtres sur lesquels la grâce divine, dont il était le canal, se répandrait dans toute sa richesse et sa pureté.

La grâce de Dieu est telle que, si elle est entravée par l'orgueil, l'incrédulité ou la dureté de cœur de quelques-uns, elle n'en coulera que plus abondamment sur d'autres. Ainsi : « *Maintenant l'Éternel parle, lui qui m'a formé dès ma naissance pour être son serviteur, pour ramener à lui Jacob, et Israël encore dispersé ; car je suis honoré aux yeux de l'Éternel, et mon Dieu est ma force. Il dit : C'est peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël : je t'établis pour être la lumière des nations, pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre* » (Ésaïe 49.5-6).

La précieuse vérité de l'appel des nations est abondamment enseignée dans l'Ancien Testament, soit par des types, soit par des déclarations directes, et il pourrait être très utile d'approfondir ce sujet.

Mais ici, mon but est plutôt de considérer la vie et le ministère de notre prophète uniquement du point de vue pratique, avec l'espérance que le Seigneur daigne, dans sa grâce, approuver ces simples réflexions et les faire contribuer à la consolation et à l'édification de ses rachetés de toute dénomination.

### 3. LA MAISON D'ACHAB.

Laissons maintenant notre prophète pour un moment et dirigeons notre attention sur le triste état des choses en Israël pendant le temps où il était caché avec Dieu.

Terrible, en effet, doit être la situation sur la terre quand les cieux sont fermés. L'aspect de ce monde ne peut qu'être aride et stérile quand le ciel retient ses pluies rafraîchissantes. C'était tout particulièrement le cas de Canaan, qui devait boire l'eau de la pluie des cieux. Pour l'Égypte, un ciel fermé pouvait ne pas être un bien grand mal, puisqu'elle n'avait pas l'habitude d'attendre de là sa subsistance. Elle avait ses ressources en elle-même.

Mais il n'en était pas ainsi du pays de l'Éternel, de ce pays de montagnes et de vallées. Si le ciel ne lui donnait pas ses pluies, tout était stérile et desséché. Les Israélites ne pouvaient pas dire : « *Nos fleuves sont à nous !* » Non, ils étaient enseignés à regarder en haut. Leurs yeux devaient être constamment tournés vers le Seigneur, comme les yeux du Seigneur étaient toujours sur eux. Aussi, quand survenait quelque chose qui interrompait les relations entre le ciel et la terre, le pays de Canaan devait nécessairement s'en ressentir de manière extrêmement pénible.

Il en fut ainsi aux jours d'Élie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, de sorte qu'il y eut une grande famine dans tout le pays.

#### **Achab : un roi sans Dieu, en quête d'herbe.**

Israël dut éprouver, dans ses affreuses conséquences, son éloignement de la seule source de toute vraie bénédiction. La famine sévissait horriblement en Samarie : « *Achab dit à Abdias : Va par le pays vers toutes les sources d'eau et vers tous les torrents ; peut-être trouverons-nous de l'herbe, et nous conserverons la vie aux chevaux et aux mulets, et nous n'aurons pas à abattre du bétail. Ils se partagèrent le pays pour le parcourir ; Achab alla seul par un chemin, et Abdias alla seul par un autre chemin* » (1 Rois 18.5-6).

Israël avait péché, Israël devait sentir la verge de la juste colère de Dieu. Quel tableau humiliant de l'ancien peuple de Dieu, que de voir son roi sortir chercher du fourrage ! Quel contraste entre tout cela et la riche et glorieuse abondance des jours du Roi Salomon ! Mais Dieu avait été grandement déshonoré.

Sa vérité avait été rejetée. Jézabel avait propagé la funeste influence de ses principes par le moyen de ses méchants prophètes. Les autels de Baal avaient remplacé l'autel de Dieu. C'est pourquoi les cieux au-dessus étaient de fer et la terre en dessous était d'airain. L'aspect physique des choses n'était que l'expression du pauvre état moral d'Israël.

Or, dans les instructions qu'Achab donne à son serviteur, il n'y a pas un mot au sujet de Dieu, ni du péché qui avait attiré le déplaisir et le jugement de Dieu sur le pays. « *Va vers toutes les sources d'eau et vers tous les torrents* », voilà les pensées d'Achab, ses pensées même les plus élevées. Son cœur ne se tournait pas, dans une sincère humiliation, vers Dieu. Il ne criait pas à lui dans le temps de sa détresse. De là vient qu'il dit encore : « *Peut-être trouverons-nous de l'herbe !* » Dieu est banni de son cœur, qui n'est rempli que d'égoïsme et d'intérêt personnel. Pourvu qu'il puisse trouver de l'herbe, il ne se soucie nullement de trouver Dieu.

Il aurait pu se complaire à demeurer au milieu des prophètes idolâtres de Jézabel, si les horreurs de la famine ne l'avaient pas chassé dans les campagnes. Alors, au lieu de sonder les causes de la famine en se jugeant lui-même, au lieu de chercher le pardon et le relèvement auprès de Dieu, il sort dans un état d'égoïsme impénitent pour chercher de l'herbe.

Hélas, il s'était vendu pour faire le mal. Il était devenu l'esclave de Jézabel. Son palais était un repaire de tout oiseau impur. Les prophètes de Baal entouraient son trône et répandaient de là le levain de l'idolâtrie sur tout le pays.

**C'est une chose vraiment effrayante que de laisser nos cœurs s'éloigner de Dieu.** Personne ne peut dire où cela aboutira. Achab était Israélite, mais il était pris dans les filets d'un faux système religieux à la tête duquel se trouvait Jézabel, sa femme. Il avait fait naufrage quant à la foi et il était aveuglément entraîné dans la plus abominable méchanceté.

Il n'est personne de si méchant que l'homme qui se détourne des voies de Dieu. Il peut être sûr de tomber dans des abîmes d'iniquité plus profonds encore que les victimes ordinaires du péché et de Satan. Le diable semble prendre un plaisir tout particulier à se servir d'un tel homme comme d'un instrument pour mettre en œuvre ses perfides desseins contre la vérité de Dieu.

Lecteur, si jamais vous avez appris à apprécier les voies de vérité et de sainteté, si jamais vous avez pris plaisir en Dieu et dans ses voies, veillez ! « *Garde ton cœur plus que toute autre chose, car de lui viennent les sources de la vie* » (Proverbes 4.23).

Gardez-vous de l'influence d'une fausse religion. Vous traversez une scène dans laquelle l'atmosphère même que vous respirez est pernicieuse et funeste à la vie spirituelle. L'ennemi, avec une sagacité infernale, perfectionnée encore par une connaissance de près de six mille ans du cœur humain, a jeté de tous côtés ses pièges et ses filets. Rien, si ce n'est une communion habituelle avec votre Père céleste, ne pourra préserver votre âme. Souvenez-vous d'Achab, et priez continuellement pour être gardé de la tentation.

Le passage suivant de l'Écriture peut bien être cité, après ce que nous venons de dire, comme un avertissement sérieux et opportun : « *Maudit soit l'homme qui se confie dans l'homme, qui prend la chair pour son appui, et qui détourne son cœur de l'Éternel ! Il est comme un misérable dans le désert, et il ne voit point arriver le bonheur ; il habite les lieux brûlés du désert, une terre salée et sans habitants* » (Jérémie 17.5-6).

Tel était le misérable Achab, bien qu'il porte le diadème et le sceptre. Il ne se souciait ni de Dieu ni de son peuple. Ses paroles et ses actes, dans les tristes circonstances dont nous parlons, ne montrent pas plus de sollicitude pour Israël que pour Dieu. Il n'y a pas un mot au sujet du peuple confié à ses soins et qui, après Dieu, aurait dû être le grand objet de son intérêt. Ses pensées sont si terrestres qu'elles semblent incapables de s'élever au-dessus des chevaux et des mulets. C'étaient là les objets de l'anxieuse sollicitude d'Achab au temps de l'horrible calamité d'Israël.

Quel contraste entre ce vil égoïste et les nobles sentiments de l'homme selon le cœur de Dieu ! Lorsque le pays gémissait sous les coups de la verge de Dieu, David pouvait dire : « *N'est-ce pas moi qui ai ordonné le dénombrement du peuple ? C'est moi qui ai péché et qui ai fait le mal ; mais ces brebis, qu'ont-elles fait ? Éternel, mon Dieu, que ta main soit donc sur moi et sur la maison de mon père, et qu'elle ne soit pas sur ton peuple pour le frapper !* » (1 Chroniques 21.17).

Nous avons là le véritable esprit d'un roi. David, dans l'esprit de son divin Maître, voulait exposer sa propre personne aux coups afin que les brebis puissent échapper. Il voulait se tenir entre elles et l'adversaire. Il voulait échanger le sceptre contre une houlette de berger. Il ne pensait pas, lui, à ses chevaux et à ses mulets. Il ne pensait pas davantage à lui-même ni à la maison de son père, mais au peuple que Dieu fait paître et aux brebis de sa main. Heureux, ineffablement heureux, sera le sort des tribus dispersées d'Israël, lorsqu'elles se trouveront de nouveau sous les tendres soins et sous la garde du vrai David.

Il pourrait être instructif et utile de suivre jusqu'au bout l'histoire d'Achab ; de nous arrêter sur son indigne conduite envers le juste Naboth, sur l'influence séductrice qu'il exerça sur l'esprit du bon roi Josaphat, ainsi que sur d'autres circonstances de ce malheureux règne. Mais cela nous écarterait trop de notre sujet. Nous nous bornerons donc à faire encore quelques observations sur le caractère d'un homme occupant une place importante dans la maison d'Achab, pour en revenir ensuite à Élie.

### **Abdias : un homme pieux dans un environnement hostile.**

Abdias, intendant de la maison d'Achab, craignait l'Éternel dans le secret de son cœur, mais se trouvait placé dans l'atmosphère la plus pernicieuse. La maison du méchant Achab et de sa femme plus méchante encore, devait être une bien pénible école pour l'âme juste d'Abdias. Il y trouvait, en effet, des obstacles à son service et à son témoignage. Ce qu'il faisait pour le Seigneur, il le faisait en cachette. Il craignait d'agir ouvertement et résolument. Cependant, il en avait fait assez pour montrer ce qu'il aurait pu faire s'il avait été planté dans un meilleur terrain et favorisé d'un air plus sain : « *Lorsque Jézabel extermina les prophètes de l'Éternel, Abdias prit cent prophètes, qu'il cacha cinquante par cinquante dans une caverne, et il les nourrit de pain et d'eau* » (1 Rois 18.4).

C'était là un précieux signe du dévouement de son cœur à l'Éternel, un triomphe béni du principe divin sur les circonstances les plus défavorables.

Il en avait été de même de Jonathan dans la maison de Saül. Lui aussi était péniblement entravé dans son service envers Dieu et envers Israël. Il aurait dû se tenir dans une plus entière séparation du mal dans lequel son père vivait. Sa place à la table de Saül aurait dû être vacante, comme celle de David. Il aurait dû comprendre que la place qui lui convenait était la caverne d'Adullam, où, dans une sainte communion avec David rejeté et sa petite troupe méprisée, il aurait trouvé une sphère plus étendue et mieux appropriée pour y manifester son dévouement plein d'affection pour Dieu et son oint.

Les convenances humaines, sans doute, auraient recommandé à Jonathan de demeurer dans la maison de Saül, et à Abdias dans la maison d'Achab ; comme étant « la position dans laquelle la Providence les avait placés ». Mais les convenances ne sont pas la foi, et jamais elles ne seront utiles à l'homme dans le chemin de son service, quel qu'il puisse être. La foi conduira toujours l'homme à rompre avec les froides règles des convenances pour pouvoir s'exprimer de manière franche et claire.

Jonathan se sentait parfois pressé de quitter la table de Saül afin de pouvoir rejoindre David. Mais il aurait dû la quitter tout à fait.

Il aurait dû s'associer entièrement au sort de David. Il aurait dû, non pas se contenter de parler en faveur de son frère, mais s'identifier avec lui. C'est ce qu'il ne fit pas. C'est pourquoi il tomba sur les montagnes de Guilboa par la main des incirconcis. Ainsi, dans sa vie, il se vit entravé et tourmenté par les iniques principes de gouvernement que Saül avait établis pour embarrasser et asservir les consciences des fidèles ; et dans sa mort, il se vit mêlé, sans gloire, avec les objets du jugement.

Il en était précisément ainsi d'Abdias. La position qu'il avait choisie le mettait en relation intime avec l'homme qui occupait le degré le plus bas de l'apostasie, pour laquelle les rois d'Israël avaient abandonné leur position d'origine. En conséquence, il était obligé de se cacher pour obéir à Dieu et pour faire quelque chose en faveur de ses serviteurs. Il avait peur d'Achab et de Jézabel. Il n'avait ni la force ni le courage d'opposer un témoignage réel à toutes leurs abominations. Il ne trouvait rien, dans son environnement, qui soit propre à développer sa vie intérieure ou ses affections. Son âme était desséchée par les funestes influences qui l'entouraient, et ainsi il ne pouvait avoir qu'une bien pauvre action sur son temps ou sur sa génération.

Aussi, tandis qu'Élie affrontait hardiment Achab et servait ouvertement l'Éternel, Abdias servait ouvertement Achab et ne servait l'Éternel qu'à la dérobée. Tandis qu'Élie respirait la sainte atmosphère de la présence de Dieu, Abdias respirait l'atmosphère impure de la cour profane d'Achab. Tandis qu'Élie recevait son pain quotidien de la main du Dieu d'Israël, Abdias parcourait le pays pour trouver de l'herbe pour les chevaux et les mulets d'Achab.

Quel frappant contraste !

Or, n'y a-t-il pas, de nos jours aussi, plus d'un Abdias semblablement occupé ? N'y a-t-il pas plus d'un homme craignant Dieu, participant à la misère et à la mort des enfants de ce monde, et travaillant de concert avec eux à détourner sa ruine imminente ? Hélas, il n'y en a que trop.

Est-ce là une œuvre convenable pour de tels hommes ? Est-ce que les « mulets et les chevaux » d'un monde impie devraient occuper les pensées et l'activité d'un chrétien, à l'exclusion des intérêts de l'Église de Dieu ? Il ne devrait jamais en être ainsi. Le chrétien devrait avoir un but plus noble en vue. Ses capacités devraient s'exercer dans une sphère plus élevée, plus céleste. **Dieu, et non pas Achab, demande et mérite notre dévouement.**

Combien il vaut mieux être occupé à nourrir les prophètes du Seigneur dans une caverne que de favoriser l'accomplissement des plans des hommes de ce monde ! C'est là une question de grande portée, et il y en a peu parmi nous qui ne puissent en recevoir quelque instruction. Demandons-nous loyalement, comme en présence de celui qui sonde les cœurs : Qu'est-ce qui nous occupe ? Quel but nous proposons-nous ? Se-mons-nous pour la chair ou pour l'Esprit ? Travaillons-nous uniquement pour les choses de la terre ? N'avons-nous en vue aucun objet plus élevé que le « moi » ou le monde ?

Ce sont là des questions pénétrantes quand on se les pose avec droiture. Le cœur et les affections de l'homme tendent toujours vers le bas, toujours vers la terre et les choses de la terre. Le palais d'Achab avait de bien plus puissants attraits pour notre nature déchue que les bords solitaires du Kerith, ou la pauvre maison de la veuve affamée de Sarepta.

Mais pensons à la fin. La fin est le seul vrai critère par lequel on puisse porter un jugement sur de tels sujets : « *Quand j'ai voulu comprendre cela, la difficulté fut grande à mes yeux, jusqu'à ce que j'eusse pénétré dans les sanctuaires de Dieu, et que j'eusse pris garde au sort final des méchants* » (Psaume 73.16-17).

Élie connaissait, parce qu'il était dans le sanctuaire, qu'Achab se trouvait sur une pente glissante ; que sa maison serait bientôt réduite en poussière ; que toute sa pompe et sa gloire allaient se terminer dans une tombe solitaire ; et que son âme immortelle allait être sommée de rendre compte.

Voilà ce que le saint homme de Dieu comprenait parfaitement. Aussi était-il heureux de se trouver à part de tout cela. Sa ceinture de cuir, sa nourriture frugale, son isolement valaient infiniment mieux, il le sentait, que tous les plaisirs de la cour d'Achab. Tel était son jugement, et nous nous convainçons plus tard qu'il jugeait sainement : « *Et le monde passe, et sa convoitise aussi ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* » (1 Jean 2.17).

### **Un appel final à la fidélité.**

Plaise à Dieu que tous ceux qui aiment le nom de Jésus soient plus décidés et plus énergiques dans leur témoignage pour lui ! Il s'approche rapidement, le temps où nous donnerions le monde entier pour avoir été plus sincères et plus fidèles dans notre marche ici-bas.

Nous sommes trop tièdes, trop portés à faire des compromis avec le monde et la chair, trop disposés à échanger la ceinture de cuir contre la robe dont Achab et Jézabel nous revêtiraient si volontiers. Que le Seigneur accorde à tous ses rachetés la grâce de rendre, contre ce monde, le témoignage que ses œuvres sont mauvaises, et de se tenir à part de ses voies, de ses maximes, de ses principes ; en un mot, de tout ce qui lui appartient en propre.

*« La nuit est avancée, le jour approche. Dépouillons-nous donc des œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière » (Romains 13.12).*

Que, comme ressuscités avec Christ, nos affections soient aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre. Notre cité étant dans les cieux, attendons-en constamment et réellement le Seigneur :

*« Nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, lui qui transformera le corps de notre humiliation, en le rendant semblable au corps de sa gloire, par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses » (Philippiens 3.20-21).*

## 4. LE PROPHÈTE SUR LE MONT CARMEL.

Dans le verset qui ouvre le chapitre 18, un nouvel ordre est donné à notre prophète : *« Bien des jours s'écoulèrent, et la parole de l'Éternel fut ainsi adressée à Élie, dans la troisième année : Va, montre-toi à Achab, et je ferai tomber de la pluie sur la face du sol » (1 Rois 18.1).*

Élie est appelé à sortir de sa retraite de Sarepta pour reparaître en public et se montrer de nouveau devant le roi Achab.

Pour quelqu'un qui occupe la position et manifeste l'esprit d'un vrai serviteur, peu importe l'ordre qu'il reçoit. Que ce soit : « Va, cache-toi » ou : « Va, montre-toi », il est prêt, par grâce, à obéir. Pendant trois ans et demi, le Seigneur avait formé son serviteur dans le secret. Au Kerith et à Sarepta, il lui avait enseigné plus d'une leçon importante. Et lorsque le moment fut venu pour lui de se montrer à Israël, il fut appelé à quitter le désert et à reparaître comme témoin public de l'Éternel.

Et il n'hésita pas. Non, pas même un instant, bien qu'il ait probablement préféré de beaucoup la solitude aux scènes orageuses et aux pénibles vicissitudes de la vie publique. Élie était un serviteur, et c'était suffisant. Il était tout aussi prêt à affronter le furieux Achab et tous les prophètes de Baal qu'il l'avait été à se cacher pendant trois ans et demi.

Nous pouvons bien désirer cet esprit de serviteur, un esprit de service humble et obéissant. Cet esprit nous fera traverser bien des difficultés, nous épargnera bien des disputes, et nous poussera sur le sentier du service pendant que d'autres discuteront pour savoir quel est ce sentier. Pourvu seulement que nous soyons disposés à obéir, nous ne serons pas laissés dans le doute quant au chemin à suivre.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer l'obéissance totale du prophète à la parole du Seigneur. Une telle obéissance impliquera toujours le renoncement à nous-mêmes. Par exemple, il ne fallait pas peu d'abnégation pour obéir quand Élie recevait l'ordre de quitter sa paisible retraite pour paraître devant un tyran irrité qui, avec sa méchante épouse, exciterait contre lui une foule de prophètes idolâtres.

Mais, par grâce, Élie était prêt. Il sentait qu'il ne s'appartenait pas à lui-même. Il était serviteur et, comme tel, il se tenait toujours avec les reins ceints et les oreilles ouvertes pour entendre les appels de son Maître, quels qu'ils puissent être. Bienheureuse attitude ! Puissent beaucoup être trouvés ainsi !

Élie s'avance donc à la rencontre du roi Achab, et nous sommes appelés à le suivre maintenant dans l'une des scènes les plus importantes de sa vie.

Mais avant d'entrer en contact avec Achab, Élie croise le chemin d'Abdias, et leur rencontre est tout à fait caractéristique.

Il est certain qu'Abdias n'aborde pas le prophète avec cette cordialité affectueuse qui devrait se manifester dans la conduite d'un frère envers un autre frère. Il l'aborde plutôt avec la froide formalité d'un homme qui a beaucoup vécu dans la société du monde : « *Est-ce toi, mon seigneur Élie ?* » (1 Rois 18.7). Bien que cette attitude ait pu être causée par l'imposante solennité des manières d'Élie, on est obligé de reconnaître qu'il aurait dû y avoir plus de sainte familiarité entre deux serviteurs du Seigneur.

Élie, de son côté, garde la même distance : « *C'est moi. Va, dis à ton maître : Voici Élie* » (1 Rois 18.8). Élie se sentait dépositaire du secret de l'Éternel, un secret dont son frère ne savait rien. Et comment aurait-il pu en être autrement ? La maison d'Achab n'était pas le lieu où l'on pouvait entrer dans la confiance des conseils divins.

La mission pour laquelle Abdias était en route était parfaitement en harmonie avec le lieu d'où il venait et avec la personne qui l'avait envoyé, et il en était de même pour Élie. Le but principal du premier était de trouver du fourrage, si peut-être il pouvait en trouver, et, en dernier ressort, de préserver les chevaux et les mulets d'Achab. Le but principal d'Élie était d'annoncer le dessein arrêté de Dieu concernant la pluie et, en dernier ressort, de ramener la nation à sa première foi et à son dévouement pour l'Éternel.

Ils étaient tous deux des hommes de Dieu. Et certains pourraient dire qu'Abdias était tout aussi bien à sa place qu'Élie, puisqu'il servait son maître. Sans doute, il servait son maître, mais Achab aurait-il dû être son maître ? Je ne le crois pas. Je crois que son service auprès d'Achab n'était pas le résultat d'une communion avec Dieu. Cela ne le dépouillait certes pas de son nom et de son caractère d'homme qui craignait beaucoup l'Éternel, car le Saint-Esprit rappelle miséricordieusement ce fait en parlant de lui. Mais c'était vraiment triste de voir un homme qui craignait fort l'Éternel reconnaître comme son maître le plus impie des rois apostats d'Israël. Élie n'aurait pas agi de la sorte. Nous ne pouvons pas nous le représenter partant pour une mission comme celle qui occupait l'activité de son frère trop mondain.

Élie n'aurait pas voulu reconnaître Achab pour son « maître », bien qu'il dût le reconnaître pour son « roi ». Il y a une grande différence entre être le sujet ou le serviteur d'un monarque.

Les hommes raisonnent ainsi : « Les autorités établies sont ordonnées de Dieu », c'est pourquoi il serait convenable d'occuper des fonctions sous leur gouvernement. Mais ceux qui raisonnent ainsi semblent perdre de vue la distinction manifeste entre être sujet des autorités, et travailler avec les autorités établies. Le premier est un acte permis et conforme aux Écritures, un acte d'obéissance positive à Dieu. Le second est une position fautive et non scripturaire, où le chrétien s'arroge une autorité mondaine, pour l'exercice de laquelle nous n'avons aucune directive et qui, en outre, deviendra une déplorable entrave sur le sentier du serviteur de Dieu.

Nous ne voudrions pas juger ceux qui se sentent libres de se mettre volontairement au service de ce monde. Mais nous voudrions du moins leur dire qu'ils se trouveront dans une position fort difficile à l'égard du service de leur Maître céleste. **Les principes de ce monde sont diamétralement opposés à ceux de Dieu.** C'est pourquoi il est difficile de comprendre comment un homme peut concilier les uns et les autres.

Abdias en est un exemple remarquable. S'il avait été plus ouvertement du côté du Seigneur, il n'aurait pas eu besoin de dire : « *N'a-t-on pas rapporté à mon seigneur ce que j'ai fait ?* » (1 Rois 18.13). Il croit avoir accompli quelque chose de si remarquable en cachant les prophètes qu'il s'étonne que tous ne l'aient pas appris. Élie n'avait pas besoin de poser une telle question. Ce qu'il faisait était bien connu. Ses actes de service envers Dieu n'étaient pas des phénomènes exceptionnels dans son histoire. Et pourquoi cela ? Parce qu'il n'était pas embarrassé dans les arrangements de la maison d'Achab. Il était libre, et pouvait par conséquent agir pour Dieu sans s'inquiéter de ce que penseraient Achab et Jézabel.

En agissant ainsi cependant, Élie devait être accusé de troubler Israël. « *Est-ce toi qui troubles Israël ?* » (1 Rois 18.17). Plus on est fidèle envers Dieu et envers sa vérité, plus on est exposé à cette accusation. Si tous dorment du sommeil de la mort, le dieu de ce monde en sera satisfait et son domaine ne sera pas troublé. Mais qu'un homme fidèle se montre, et il peut s'attendre à être considéré comme un perturbateur et un ennemi du bon ordre. Mais il faut bien que cette paix et cet ordre soient troublés s'ils sont liés au reniement de la vérité et du nom du Seigneur. Le cœur des mondains peut n'être occupé que de la question : « Y a-t-il paix ? » sans se soucier que cette paix soit obtenue aux dépens de la vérité et de la sainteté.

Notre nature aime ses aises. Et même chez les chrétiens, on la voit souvent plaider pour la paix et la tranquillité, quand la fidélité à Christ et aux principes chrétiens exigerait la lutte contre de fausses doctrines ou de mauvaises pratiques. La tendance du siècle est de mettre de côté toutes les questions religieuses. Les choses du monde et de la chair sont beaucoup trop importantes aux yeux de cette génération, pour qu'elles puissent, même pour un instant, être compromises par des questions d'intérêt éternel.

Mais Élie ne pensait pas ainsi. On dirait qu'il sentait que le paisible sommeil du péché devait être interrompu à tout prix. Il voyait la nation plongée dans le profond sommeil de l'idolâtrie, et il était tout disposé à être l'instrument qui devait amener l'orage.

Il en est encore de même. L'orage de la controverse est toujours préférable au calme du péché et de la mondanité. Il est vrai qu'on est heureux quand un tel orage n'est pas nécessaire. Mais quand il est nécessaire, quand l'ennemi cherche à étendre sur le peuple de Dieu le sceptre de plomb d'un repos profane, on a lieu d'être reconnaissant qu'il se trouve assez de vie pour rompre un tel repos.

S'il n'y avait pas eu d'Élie en Israël aux jours d'Achab et de Jézabel, si tous avaient été comme Abdias, Baal et ses prophètes auraient exercé une autorité entière et incontestée sur le peuple. Mais Dieu suscita un homme peu soucieux de son confort ni de celui de la nation, si ce confort devait être acheté aux dépens de l'honneur de Dieu et des premiers principes d'Israël. Il ne craignait pas de faire face, dans la crainte de l'Éternel, à la terrible troupe de huit cent cinquante prophètes dont l'existence dépendait de l'aveuglement de la nation ; ayant à leur tête une femme emportée qui pouvait tourner son faible mari comme elle voulait.

Tout cela, assurément, exigeait beaucoup de vigueur et d'énergie spirituelles. Il fallait de profondes et puissantes convictions de la réalité de la vérité divine, une intelligence claire de l'état abaissé et dégradé d'Israël, pour rendre un homme capable de quitter sa paisible retraite à Sarepta et de se jeter au milieu des sectateurs de Baal, en attirant sur lui de tous côtés une terrible tempête d'opposition.

Élie aurait pu, humainement parlant, demeurer en parfaite paix dans sa solitude s'il s'était contenté de laisser Baal régner seul et s'il avait consenti à voir intactes les forteresses de l'idolâtrie. Mais c'est là ce qu'il ne pouvait faire. C'est pourquoi il sort à la rencontre du furieux Achab avec ces paroles solennelles et pénétrantes : *« Je ne trouble point Israël ; c'est toi, au contraire, et la maison de ton père, puisque vous avez abandonné les commandements de l'Éternel et que tu es allé après les Baals »* (1 Rois 18.18).

C'était là remonter à la vraie source du mal. C'était l'éloignement de Dieu et de ses saints commandements qui avait amené tout ce trouble sur eux. Les hommes sont toujours portés à oublier le péché qui a occasionné le trouble pour ne penser qu'au trouble lui-même. Mais la vraie sagesse nous conduira toujours à remonter du trouble aux causes qui l'ont provoqué.

Ainsi également, quand de mauvaises doctrines se sont insidieusement introduites et ont exercé de l'influence sur beaucoup d'esprits, si quelque homme fidèle se sent appelé à s'y opposer avec fermeté et décision, il peut s'attendre d'avance à être regardé comme un auteur de désordre, et comme étant la cause de toute l'agitation qui suivra une telle manière d'agir. Mais les esprits intelligents et réfléchis comprendront bientôt que le trouble ne provient pas de celui qui s'est fidèlement mis à la brèche pour la vérité et contre l'erreur, mais bien de celui qui a introduit l'erreur et de ceux qui l'ont reçue et soutenue.

Sans doute, le défenseur de la vérité aura besoin de veiller sur son esprit et son tempérament, afin que, tout en attaquant les erreurs de doctrine, il ne tombe pas dans le mal en pratique. Plusieurs de ceux qui se sont mis en avant, en toute sincérité de cœur, pour prendre la défense de quelque vérité négligée ou attaquée, ont failli à ce dernier égard et ont ainsi, en grande mesure, paralysé leur précieux témoignage. Car leur habile ennemi est toujours prêt à agir sur l'étroitesse d'esprit et le faux jugement des hommes, en les amenant à s'arrêter sur de pauvres infirmités de caractère tout en perdant de vue les principes importants qui sont en question.

**Mais notre prophète entrain dans l'arène bien armé. Il était sorti de la demeure secrète du Très-Haut. Il avait appris dans la solitude à se juger et à se vaincre lui-même ; ce qui seul pouvait le qualifier pour les scènes solennelles dans lesquelles il allait entrer.**

Élie n'était pas un controversiste querelleur et fougueux. Il avait été trop longtemps dans le secret de la présence divine pour cela. Son esprit avait été béni et rendu sérieux pour qu'il puisse ensuite affronter l'armée des prophètes de Baal. Aussi se tient-il devant eux dans cette sainte élévation, cette dignité calme qui caractérisent en général les démarches d'Élie. Nous ne voyons en lui ni précipitation, ni trouble, ni hésitation. Il avait été en la présence de Dieu. C'est pourquoi il se possédait lui-même ; il était parfaitement tranquille. Or, c'est dans de telles circonstances que l'on peut vraiment juger l'esprit d'un homme. Rien, si ce n'est la force puissante de Dieu, n'aurait pu maintenir Élie debout dans son extraordinaire position sur le mont Carmel.

« *Élie était un homme de la même nature que nous* » (Jacques 5.17). Or, étant le seul de son temps qui eût assez de force morale pour prendre publiquement la défense de Dieu contre la puissance dominante de l'idolâtrie, l'ennemi aurait bien pu suggérer à son pauvre cœur des pensées comme celle-ci : « *Quel grand homme tu es, toi qui oses te mettre seul en avant comme le champion de l'ancienne foi d'Israël !* »

Mais Dieu gardait son bien-aimé serviteur. Il le soutint à travers toute cette scène si éprouvante, précisément parce qu'Élie était son serviteur et son témoin. Et il en sera toujours ainsi. Le Seigneur se tiendra toujours près de ceux qui se tiennent près de lui.

Si seulement Abdias s'était prononcé contre les voies d'Achab et de Jézabel, le Seigneur l'aurait approuvé et soutenu dans son opposition, en sorte qu'au lieu d'être le serviteur d'Achab, il aurait été le compagnon d'œuvre d'Élie dans la grande réformation. Mais ce n'était pas le cas. Aussi, comme autrefois Lot, il tourmentait tous les jours son âme juste à cause des abominations de tout genre qu'il voyait dans une maison idolâtre.

Cher lecteur chrétien, aspirons à une position meilleure que celle-là. Ne nous laissons pas enchaîner à la terre par une association volontaire avec les systèmes et les plans de ce monde. Notre patrie, c'est le ciel. Là aussi est notre espérance. Nous ne sommes pas du monde. Jésus nous en a rachetés et nous en a délivrés afin que nous brillions comme des luminaires et que nous marchions comme des êtres célestes, traversant ce monde pour nous rendre à notre repos du ciel.

### « **Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ?** »

Toutefois, ce n'était pas seulement dans son attitude et ses manières qu'Élie marchait comme un serviteur de Dieu. Il montrait qu'il était enseigné de Dieu concernant les principes qui devaient servir de base à la réformation devenue indispensable. La marche et l'attitude individuelles serviraient de peu si elles n'étaient pas accompagnées d'une vraie foi. Il serait facile de porter une ceinture de cuir et de prendre une apparence solennelle et digne. Mais rien, sauf l'intelligence spirituelle des principes divins, ne rendra quelqu'un capable d'exercer une influence réformatrice sur ses contemporains.

Or Élie possédait à la fois toutes les qualifications requises par l'œuvre qu'il devait accomplir. Et sa marche extérieure et sa foi étaient, à un degré éminent, celles qui convenaient à un grand réformateur.

Ayant donc conscience qu'il possédait un secret qui pourrait affranchir les âmes de ses frères de l'impure tyrannie de Baal, il dit à Achab :

*« Envoie maintenant des messagers, et rassemble auprès de moi tout Israël sur le mont Carmel, et aussi les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes d'Astarté qui mangent à la table de Jézabel » (1 Rois 18.19).*

Il est résolu à mettre Baal et le Dieu d'Israël face à face, en présence l'un de l'autre, à la vue de la nation. Il est convaincu qu'il faut en finir par une épreuve décisive. Il est temps que ses frères ne « clochent plus des deux côtés ». Quelle énergie puissante dans cette parole du prophète, s'écriant devant les milliers rassemblés d'Israël : *« Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si l'Éternel est Dieu, allez après lui ; si c'est Baal, allez après lui ! » (1 Rois 18.21).*

Rien de plus simple. Les prophètes de Baal ne peuvent ni contredire ni s'opposer à cet appel. Tout ce que le prophète demandait, c'était la décision du caractère. D'un côté comme de l'autre, on n'avait rien à gagner par une marche irrésolue et vacillante.

*« Je voudrais que tu fusses froid ou bouillant ! » (Apocalypse 3.15).*

Nous savons, par les paroles mêmes du Seigneur adressées à Élie dans le chapitre suivant, qu'il y avait sept mille hommes en Israël qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal et qui, nous pouvons le supposer, n'attendaient que le moment où quelque main courageuse, arborerait l'étendard de la vérité pour se rallier autour de lui. Aucun d'entre eux, semble-t-il, n'aurait eu la force de faire un tel acte, mais ils devaient sans doute se réjouir de voir en Élie la hardiesse et la capacité de le faire.

Tel a souvent été le cas dans l'histoire du peuple de Dieu. Dans des temps de profondes ténèbres, il y a toujours eu, plus ou moins nombreux, des saints menant deuil en secret sur le mal et l'apostasie qui les entouraient, soupirant après l'apparition d'une lumière spirituelle dont ils étaient prêts à saluer avec joie les premières clartés. Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage. Et bien que ce soit seulement ici et là que nous pouvons apercevoir une étoile d'une grandeur et d'un éclat suffisants pour percer les sombres brouillards et éclairer quelque peu l'Église au milieu des ténèbres dans lesquelles elle était plongée ici-bas, nous savons que, quelque obscurs et épais qu'aient été les nuages, dans tous les âges il y eut des étoiles, même si souvent leur lumière a été peu remarquée.

Il en était ainsi aux jours d'Élie. Il y avait sept mille de ces étoiles dont la lumière était obscurcie par les brouillards de l'idolâtrie ; qui ne voulaient pas céder elles-mêmes aux ténèbres, bien qu'elles manquent de puissance pour éclairer autour d'elles. Mais il y avait une seule lumière qui eût assez de puissance et d'éclat pour dissiper l'obscurité et créer une sphère dans laquelle les autres puissent resplendir.

C'était Élie le Thishbite, que nous contemplons maintenant, assaillant avec une puissance et une splendeur célestes, la forteresse même de Baal, renversant la table de Jézabel, gravant le mot « FOLIE » sur tout le système de culte idolâtre, et accomplissant de fait, par la grâce de Dieu, un important changement moral dans la nation. Amenant les nombreux milliers d'Israël à se prosterner en terre dans un sentiment de vraie humiliation, et mêlant le sang des prophètes de Baal aux eaux du Kison.

Quelle grâce du Seigneur que de susciter un tel libérateur pour son peuple séduit et abusé ! Quel coup de mort pour les prophètes de Baal !

Nous pouvons affirmer sans crainte que jamais sacrifice ne fut offert par les prophètes de Baal plus à contrecœur à leur idole, que celui que notre prophète les engagea à faire. C'était l'infaillible précurseur de la ruine de Baal et de la leur aussi, par conséquent. Quel triste spectacle que celui qu'ils nous offrent ! Criant à haute voix, se faisant des incisions avec des épées et des lances jusqu'à faire couler le sang sur eux, et disant toujours plus fort, avec une ferveur complètement inutile : « *Ô Baal, réponds-nous !* » (1 Rois 18.26-28).

Hélas, Baal ne pouvait ni entendre ni répondre. Le vrai prophète, dans le sentiment intime qu'il a du péché et de la folie de toute cette scène, se moque d'eux. Ils crient avec plus d'ardeur, ils sautent avec un zèle frénétique autour de l'autel qu'ils avaient fait, mais tout cela était inutile : « *Il n'y eut ni voix ni réponse, ni personne qui répondît* » (1 Rois 18.29).

Le moment était venu de les démasquer à la vue de tout le peuple. Leurs artifices ont attiré sur eux un imminent danger. Ces mains qui, grâce à leur influence, s'étaient si souvent élevées dans le culte diabolique d'une absurdité coupable, furent soudain toutes prêtes à les saisir et à leur faire subir le châtement qu'ils n'avaient que trop mérité. Ah, c'est bien alors qu'ils auraient pu crier : « *Ô Baal, réponds-nous !* »

Comme elles sont solennelles, comme elles sont constamment vraies ces paroles de Jérémie : « *Maudit soit l'homme qui se confie dans l'homme, qui prend la chair pour son appui, et qui détourne son cœur de l'Éternel !* » (Jérémie 17.5).

Peu importe en qui ou en quoi nous mettons notre confiance, que ce soit en un système ecclésiastique, en des ordonnances religieuses ou en quoi que ce soit d'autre, c'est toujours le cœur qui se retire de Dieu, ce qui attire la malédiction. Quand le dernier combat arrivera, c'est en vain que ce Baal sera invoqué : « *Il n'y aura ni voix, ni personne qui réponde, ni personne qui fasse attention* ». Qu'elle est terrible, la pensée de cet éloignement du Dieu vivant ! Qu'il est affreux de découvrir, à la fin de notre course, que nous nous sommes appuyés sur un roseau cassé !

## **Un appel pressant au lecteur.**

Cher lecteur, si vous n'avez pas encore trouvé, pour votre conscience coupable, une paix durable et solide dans le sang expiatoire de Jésus ; si vous éprouvez dans votre cœur une sensation de crainte à la pensée de votre rencontre avec Dieu ; permettez-moi de vous adresser la question du prophète : « *Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ?* » Pourquoi vous tenez-vous loin, quand Jésus vous invite à venir à lui et à prendre son joug sur vous ?

Croyez-moi, l'heure vient où, si vous n'avez pas cherché refuge auprès de Jésus, un plus grand qu'Élie se moquera de votre calamité. Prêtez l'oreille à ces sérieuses paroles : « *Puisque j'appelle et que vous résistez, puisque j'étends ma main et que personne n'y prend garde, puisque vous rejetez tous mes conseils, et que vous n'aimez pas mes réprimandes, moi aussi, je rirai quand vous serez dans le malheur, je me moquerai quand la terreur vous saisira, quand la terreur vous saisira comme une tempête, et que le malheur vous enveloppera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse fondront sur vous* » (Proverbes 1.24-27).

Paroles redoutables ! Redoutables au-delà de toute idée ! Combien plus redoutable encore sera la réalité ! Lecteur, allez à Jésus. Rendez-vous à la source ouverte pour le péché et la souillure, afin d'y trouver refuge et paix, avant que l'orage de la colère divine et du jugement éternel ne fonde sur votre tête. Quand une fois le maître de la maison se sera levé et aura fermé la porte, si vous êtes dehors, vous serez perdu pour toujours. Pensez à cela, je vous en conjure, de peur que Satan n'entraîne votre âme immortelle dans l'éternelle perdition.

## **Le fondement de la réforme.**

Nous en venons maintenant à un autre trait du tableau. Les prophètes de Baal avaient subi une défaite éclatante. En vain ils avaient sauté, s'étaient mutilés à coups de couteau, avaient poussé des cris : tout avait été inutile. Leur système avait été manifesté comme une grossière tromperie. Le temple de l'erreur s'était entièrement écroulé. Il ne restait plus maintenant qu'à élever le magnifique édifice de la vérité à la vue de ceux qui avaient été si longtemps asservis à la vanité et au mensonge.

*« Alors Élie dit à tout le peuple : Approchez-vous de moi ! Tout le peuple s'approcha de lui. Et Élie rétablit l'autel de l'Éternel, qui avait été renversé. Élie prit douze pierres d'après le nombre des tribus des fils de Jacob, auquel l'Éternel avait dit : Israël sera ton nom ; et il bâtit avec ces pierres un autel au nom de l'Éternel » (1 Rois 18.30-32).*

C'est toujours une bonne chose d'attendre patiemment, même jusqu'à ce que le mal et l'erreur trouvent leur niveau. Le temps ne manquera pas de mettre la vérité en lumière. Et même si l'erreur se revêtait soigneusement des vénérables robes de l'antiquité, le temps ne parviendra pas moins à la dépouiller de ses vêtements mensongers et à la montrer telle qu'elle est dans sa hideuse nudité.

Élie le sentait. C'est pourquoi il pouvait demeurer calme et laisser s'écouler tous les grains de sable de l'horloge de Baal avant de se mettre à présenter à Israël le modèle d'une voie plus excellente. Or il faut une intelligence bien profonde et réelle des principes divins pour rendre quelqu'un capable de suivre cette course de patience. Si notre prophète avait été un homme à l'esprit léger ou peu éclairé, il aurait mis beaucoup plus de hâte à développer son système et aurait soulevé une tempête d'opposition contre ses antagonistes. Mais un esprit doué d'une vraie élévation n'agit jamais par précipitation et n'est jamais troublé. Il a trouvé un centre autour duquel il peut se mouvoir, et en le faisant, il se sent lui-même élevé au-dessus de la portée de toute autre influence.

Tel était Élie, cet homme au caractère vraiment saint, élevé, indépendant, qui, dans presque toutes les scènes de son extraordinaire carrière, sut conserver une céleste dignité, laquelle devrait être ardemment recherchée par tous les serviteurs du Seigneur. Quand il était sur le mont Carmel, contemplant les exercices corporels fatigants et sans fruit des prophètes de Baal, il se tenait là comme ayant pleinement conscience de sa mission céleste, et non seulement son attitude, mais aussi les principes qui le faisaient agir le signalaient comme un prophète de l'Éternel.

Quels étaient donc ces principes d'après lesquels agissait Élie ? Pour le dire en un mot, c'étaient ceux sur lesquels était fondée l'unité de la nation. La première chose qu'il fait, c'est de *« rétablir l'autel de l'Éternel qui avait été renversé » (1 Rois 18.30)*. C'était là le centre d'Israël, et c'était à cela que tout réformateur devait, avant tout, avoir égard.

Ceux qui cherchent à accomplir une réformation partielle, une demi-réformation, peuvent se contenter de renverser ce qui est faux, sans aller plus loin, sans rien faire pour poser un fondement solide sur lequel on puisse élever l'édifice nouveau. Mais une telle réformation ne tiendra pas. Elle renferme en elle beaucoup trop de vieux levain pour pouvoir jamais s'élever à la position de témoignage. Non seulement l'autel de Baal doit être renversé, mais encore l'autel du Seigneur doit être élevé.

Il y a des personnes qui consentiraient à offrir des sacrifices au Seigneur sur l'autel de Baal ; autrement dit, elles voudraient conserver un système mauvais en se contentant de lui donner un beau nom. Mais ces arrangements humains ne sont qu'un piège. Le seul centre d'unité que Dieu puisse reconnaître, c'est le nom de Jésus. On ne peut pas considérer les enfants de Dieu comme membres d'un système, mais seulement comme membres de Christ. Dieu les voit comme tels. Et c'est leur affaire de s'estimer eux-mêmes être ce que Dieu leur dit qu'ils sont, et de prendre ouvertement cette position bénie.

Nous pouvons encore remarquer que, dans ses actes sur le mont Carmel, Élie ne néglige pas de reconnaître l'unité intacte d'Israël. Il prend « douze pierres », selon « le nombre des tribus des fils de Jacob », auquel la parole de l'Éternel avait été adressée en disant : « Israël sera ton nom ». C'était là un fondement élevé, oui, le plus élevé possible. Salomon n'aurait pas pu en prendre un plus élevé.

Reconnaître les douze tribus d'Israël dans un temps où elles étaient divisées, affaiblies, dégradées, était la preuve d'une haute communion avec la pensée de Dieu concernant son peuple. Et pourtant, c'est là ce que l'Esprit mettra toujours dans le cœur. « Nos douze tribus » ne doivent jamais être laissées de côté. Elles peuvent, il n'est que trop vrai, par leur faiblesse et leur folie, être dispersées et divisées. Néanmoins, le Dieu d'Israël ne peut les envisager que dans cette parfaite unité qu'elles réalisaient jadis et qu'elles réaliseront de nouveau lorsque, ayant été réunies par le vrai David, elles fouleront dans une sainte communion les parvis de l'Éternel à perpétuité.

Eh bien, c'est là ce que, par le Saint-Esprit, voyait le prophète Élie. Avec l'œil de la foi, il pénétrait au-delà de la longue période de l'humiliant asservissement d'Israël, et il le contemplait dans son unité visible ; non plus Juda et Éphraïm, mais « Israël », car voici la parole : « Israël sera ton nom ! » Son esprit n'était pas occupé de ce qu'était Israël, mais de ce que Dieu avait dit. C'était de la foi.

L'incrédulité pouvait dire : « *Vous vous placez trop haut. C'est de la présomption de parler des douze tribus quand il n'y en a que dix. C'est de la folie de parler d'une unité intacte quand il n'y a que division !* » Tel sera toujours le langage de l'incrédulité, qui ne peut jamais s'attacher fermement aux pensées de Dieu ni voir les choses comme il les voit. Mais c'est l'heureux privilège de l'homme de foi de se reposer en paix sur l'immuable témoignage de Dieu qui ne peut être annulé par la coupable folie de l'homme.

« Israël sera ton nom ! » Précieuse, bien précieuse et permanente promesse ! Rien absolument ne pouvait la détruire.

Ni la puérilité de Roboam, ni la politique rusée de Jéroboam ; non, ni même la bassesse d'Achab ne pouvait empêcher Élie de prendre la position la plus élevée qu'un Israélite pût prendre : la position d'adorateur à un autel bâti de douze pierres, selon les noms des douze tribus d'Israël.

### **Une leçon pour l'Église d'aujourd'hui.**

Nous retrouvons la même largeur de cœur et la même étendue d'intelligence chez Ézéchiass, roi de Juda, quand il ordonna que l'holocauste et le sacrifice pour le péché soient offerts « *pour tout Israël* » (2 Chroniques 29.24). La foi ne doit pas se laisser limiter par les circonstances humaines. Elle place son point de départ, dans une sainte indépendance, sur la Parole de Dieu, et ne se contente d'aucune base moins élevée que ce que garantit la Parole.

**Il devrait en être précisément ainsi avec les chrétiens de nos jours. Si nous prêtons l'oreille aux suggestions d'une nature incrédule, nos pensées sur l'Église seront rabaissées au niveau de son misérable état actuel ici-bas. Mais si nous nous laissons conduire par la foi, elle nous élèvera et nous montrera l'Église dans sa parfaite unité et sa divine perfection comme le corps de Christ dans le ciel.**

C'est ainsi que nos pensées devraient être réglées à l'endroit de l'Église. Ce n'est pas à l'Église que nous pensons quand nous considérons ces systèmes grossiers, charnels, mondains qui, de siècle en siècle, se sont élevés parmi les hommes et dont on peut certes bien dire que « l'Éternel ne les a point choisis ». Nous ne pensons pas non plus à l'Église quand nous envisageons les nombreuses sectes qui, avec une incroyable fécondité, se sont propagées dans le monde soi-disant religieux ; et qui même, en rejetant maints éléments grossiers des systèmes dont elles étaient sorties, ont fait des efforts louables, quoique imparfaits et inutiles, pour tendre à la pureté spirituelle.

Non, il faut que nous nous élevions au-dessus des brouillards de la terre, si nous voulons acquérir une vue correcte de l'Église, de laquelle, comme de son divin Chef, nous pouvons dire en effet : « Elle n'est pas ici, mais elle est ressuscitée ! » Dieu soit béni de ce qu'il en est ainsi. Nous ne voudrions pas que l'Église soit d'ici-bas, et à supposer que nous le voulions, nous ne le pourrions pas. Tout effort tenté depuis les jours apostoliques pour former une Église sur la terre a toujours échoué de la manière la plus signalée.

L'Église n'est pas d'ici-bas. Ce qui s'appelle religion, il y en a en abondance. Des sectes, elles sont presque innombrables. La profession religieuse, on la trouve partout, ainsi que la controverse sur des points de doctrine. Mais au milieu de tout cela, où pouvons-nous contempler l'Église dans son saint caractère de vierge chaste ? Hélas, nous la cherchons en vain au milieu de cet amas de sectes et de partis, de mondanité, d'hypocrisie et de froid formalisme.

Il y a, il est vrai, quelques exceptions bénies. Il y a, même dans la chrétienté, un petit nombre de noms qui, par la grâce de Dieu, n'ont pas souillé leurs vêtements. Ici et là, au milieu des cendres fumantes, on peut apercevoir une étincelle. Il y en a, Dieu soit béni, quelques-uns qui désirent invoquer le Seigneur d'un cœur pur. Que Dieu veuille augmenter leur nombre et, non seulement cela, mais aussi les amener à marcher ensemble dans une sainte et charitable harmonie, afin que l'ennemi ne puisse pas attirer ce résidu sur son propre terrain, mais qu'il y ait encore un témoignage pour notre glorieux Maître, même au milieu de ses ennemis ouverts et secrets.

C'est une chose ineffablement bénie, malgré le tableau humiliant que présente l'Église professante, que le croyant puisse toujours trouver du repos en se souvenant de ce que l'Église est en haut. La pensée de son état céleste console, réjouit et soutient l'âme au milieu des circonstances les plus décourageantes. Nous avons manqué en ne retenant pas en pratique notre position céleste. Mais Dieu n'a pas manqué en nous la réservant et en la gardant pour nous.

Nous ne devons jamais, même pour un moment, cesser de réaliser ce qu'est l'Église comme corps de Christ dans le ciel. Si nous perdons cela de vue, nous sommes laissés à la pauvre alternative de faire un choix entre les nombreuses sectes dont pullule la chrétienté.

Or, dans Élie le Thishbite, nous avons un exemple de la puissance de la foi en la promesse de Dieu, dans un temps où tout autour de lui semblait contraire. C'est ce qui le mit à même de s'élever au-dessus de tout le mal qui l'entourait et de construire un autel de douze pierres avec une aussi ferme confiance, une assurance aussi parfaite que Josué lorsque, au milieu des armées triomphantes d'Israël, il érigeait son trophée sur les rives du Jourdain.

## **Le feu du ciel : le triomphe de la foi.**

Nous avons vu le principe sur lequel notre prophète désirait accomplir sa réformation. C'était là un vraiment bon principe. Aussi Dieu l'honora-t-il. Le feu du ciel confondit soudain les prophètes de Baal, confirma la foi du prophète et délivra les enfants d'Israël de la triste position dans laquelle ils boitaient des deux côtés.

La foi d'Élie avait donné lieu à l'action de Dieu. Il avait creusé un fossé et l'avait rempli d'eau. En un mot, il avait rendu la difficulté aussi grande que possible afin que le triomphe de Dieu en soit plus complet. Et il en fut réellement ainsi. Dieu répondra toujours à l'appel de la simple foi : « *Réponds-moi, Éternel, réponds-moi, afin que ce peuple reconnaisse que c'est toi, Éternel, qui es Dieu, et que c'est toi qui ramènes leur cœur !* » (1 Rois 18.37).

C'est là une prière intelligente. Le prophète n'est occupé que de Dieu et de son peuple. Il ne dira pas : « *Réponds-moi, afin que ce peuple reconnaisse enfin que je suis un vrai prophète !* » Non, son seul objectif est de ramener le peuple au Dieu de leurs pères, de voir les droits de Dieu établis dans leurs consciences, en opposition aux prétentions de Baal.

*Et Dieu écouta et entendit, car Élie n'eut pas plus tôt achevé sa prière que : « Le feu de l'Éternel tomba, et il consuma l'holocauste, et le bois, et les pierres, et la terre, et il absorba l'eau qui était dans le fossé. Quand tout le peuple vit cela, ils tombèrent sur leur visage et dirent : C'est l'Éternel qui est Dieu ! C'est l'Éternel qui est Dieu ! »* (1 Rois 18.38-39).

La vérité triomphe ! Les prophètes de Baal sont confondus ! Le prophète de Dieu, dans une sainte indignation, mêle leur sang aux eaux du Kison. Et ainsi, le mal étant jugé, il ne reste plus d'obstacle à la communication de la bénédiction divine, qu'Élie annonce à Achab en ces mots : « *Monte, mange et bois, car il se fait un bruit qui annonce la pluie* » (1 Rois 18.41).

Comme ces paroles nous manifestent le vrai caractère d'Achab : « *Mange et bois !* » C'était là tout ce qu'il savait ou tout ce qu'il se souciait de savoir. Il était sorti pour chercher du foin, et rien de plus. Et le prophète lui apportait cette nouvelle qui répondait si bien à ses désirs. Élie ne pouvait pas lui demander de venir se joindre à lui pour rendre grâce à Dieu de ce glorieux triomphe sur le mal, car il savait bien qu'une telle demande n'aurait pas rencontré d'écho.

Et cependant, ils étaient tous deux Israélites. Mais l'un était en communion avec Dieu, et l'autre était l'esclave du péché. En sorte que, tandis qu'Achab mettait sa jouissance à manger et à boire, Élie cherchait la sienne dans la solitude avec Dieu.

Jouissance céleste, sainte et bénie ! Qui ne préférerait être le saint en communion avec le Seigneur que le sensualiste à la poursuite de ses plaisirs grossiers et dégradants ?

Mais remarquez la différence de conduite d'Élie en présence de l'homme et en présence de Dieu. Il avait rencontré Abdias, un saint dans une fausse position, avec un air de dignité et de hauteur. Il avait rencontré Achab avec une juste sévérité. Il avait paru au milieu des milliers de ses malheureux frères égarés avec la fermeté et la grâce d'un vrai réformateur. Et enfin, il avait rencontré les méchants prophètes de Baal, d'abord avec des railleries, puis avec l'épée de la vengeance. C'est ainsi qu'il s'était comporté en présence de l'homme.

Mais comment rencontra-t-il Dieu ? « *Élie monta au sommet du Carmel ; et, se penchant contre terre, il mit son visage entre ses genoux* » (1 Rois 18.42).

C'est ainsi qu'il se comporta devant Dieu. Tout cela est admirable. Notre prophète connaissait sa place devant Dieu et devant l'homme. En présence de l'homme, il agissait, selon les cas, dans la sagesse de l'Esprit. En présence de Dieu, il se prosternait avec une sincère et respectueuse humilité.

**Puissent tous les serviteurs du Seigneur savoir marcher de même ici-bas dans toutes leurs circonstances diverses.**

Nous devons maintenant suivre notre prophète dans des scènes bien différentes.

## 5. LE PROPHÈTE SUR LE MONT HOREB.

Parmi ceux qui ont occupé une place importante dans l'histoire de l'Église de Christ, il y en a peu dont la carrière n'ait pas été marquée de façon particulière par de grandes variations. On peut dire d'eux, comme de ceux dont parle le psalmiste : « *Ceux qui étaient descendus sur la mer dans des navires, et qui travaillaient sur les grandes eaux... Ils montaient vers les cieux, ils descendaient dans les abîmes ; leur âme se fondait dans l'angoisse* » (Psaume 107.23 ; 26-27).

On les voit parfois sur la montagne, d'autres fois dans la vallée, tantôt se réjouissant au soleil, tantôt battus par l'orage. Et ce n'est pas le cas seulement des hommes vraiment remarquables. Presque chaque chrétien, aussi tranquille et retiré que soit son sentier, connaît quelque chose de ces variations. Il semble en effet que personne ne peut parcourir la course assignée à l'homme de foi sans rencontrer des inégalités sur sa route. Le chemin qui traverse le désert doit être rude et raboteux.

Et il est bon qu'il en soit ainsi. Car aucun chrétien qui juge sainement des choses ne préférerait être placé sur un terrain glissant plutôt que sur un chemin difficile. Le Seigneur voit que nous avons besoin d'être exercés par la difficulté, non seulement afin que nous trouvions, à la fin, le repos d'autant plus doux, mais aussi afin que nous soyons plus efficacement formés, instruits et rendus aptes à la place que nous devons occuper.

Dans le royaume, il est vrai, nous n'aurons pas besoin d'épreuves. Mais nous aurons besoin de ces dons de la grâce et de ces dispositions de l'âme qui auront été formés au milieu des tribulations et des souffrances du désert. Nous serons alors contraints de reconnaître que notre route ici-bas n'a pas du tout été trop rude. Au contraire, il n'est pas un seul des pénibles exercices qui ont été notre lot dont nous aurions pu nous passer.

Maintenant nous voyons les choses de manière obscure, et nous sommes souvent incapables de découvrir la nécessité ou le motif de beaucoup de nos épreuves et de nos peines. De plus, notre nature impatiente n'est que trop souvent disposée à regimber et à murmurer. Mais s'il nous est donné d'être patients, nous pourrions dire sans hésitation et de tout notre cœur : « *Il les conduisit par le droit chemin, pour qu'ils allassent vers une ville habitable* » (Psaume 107.7).

## **Le choc inattendu : le message de Jézabel.**

Ce courant de pensées nous a été suggéré par les circonstances dans lesquelles se trouve notre prophète au chapitre 19. Il ne prévoyait guère, me semble-t-il, l'épouvantable orage qui était sur le point de fondre sur lui. Il était descendu du sommet du Carmel et, dans l'énergie de l'Esprit, il avait devancé Achab dans son char, à l'entrée de Jizréel. Mais là, il allait recevoir un choc, et cela de la part d'une personne qui, jusqu'ici, s'était tenue à l'arrière-plan. C'était la méchante Jézabel.

Je dis qu'elle s'était tenue à l'arrière-plan, mais elle n'y avait pas été inactive. Elle avait sans doute influencé son faible mari et usé, de la puissance de celui-ci pour accomplir ses impies desseins. Elle avait ouvert sa maison aux prophètes de Baal qu'elle recevait à sa table. Tout cela, elle l'avait fait au profit des intérêts de son maître.

Il ne faut pas considérer Jézabel simplement comme un individu. L'intelligence spirituelle sait voir en elle une personne qui représente une classe entière ; bien plus, la personification d'un principe qui, de siècle en siècle, a déployé son efficacité en opposition à la vérité de Dieu, et qui apparaît en pleine maturité dans la personne de la grande prostituée dont il est parlé dans l'Apocalypse.

**L'esprit de Jézabel est un esprit persécuteur, un esprit qui poussera toujours son attaque contre tout ce qui est de Dieu, un esprit actif, énergique, persévérant, dans lequel il est facile de reconnaître une vigueur satanique.**

L'esprit d'Achab est bien différent. En Achab, nous voyons un homme qui, pourvu qu'il puisse satisfaire ses désirs charnels et mondains, ne se soucie guère de religion. Il ne voulait pas se donner la peine de trancher entre les droits de Dieu et les prétentions de Baal. Les uns et les autres étaient égaux à ses yeux.

Eh bien, c'était un tel homme que Jézabel pouvait manier comme elle le voulait. Elle avait soin de lui procurer tout ce qui pouvait satisfaire ses désirs, tandis qu'elle employait avec une active sagacité le pouvoir du roi en opposition à la vérité de Dieu.

On trouvera toujours des Achab pour être des instruments des Jézabel. Aussi, dans l'Apocalypse, où tous les principes qui ont été, qui sont ou qui seront à l'œuvre sont vus dans leur pleine maturité, nous voyons la prostituée assise sur la bête ; c'est-à-dire la religion corrompue dominant la puissance séculière, ou, en d'autres termes, l'esprit de Jézabel pleinement développé disposant de l'esprit d'Achab pleinement développé aussi.

Il y a dans tout cela une voix bien solennelle qui s'adresse à la génération présente : que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent. Les hommes deviennent de plus en plus indifférents aux intérêts et aux destinées de la vérité de Dieu sur la terre. Peu leur importe Christ ou Bélial, pourvu que les rouages de l'énorme machine de l'utilitarisme ne soient pas entravés dans leurs mouvements. Vous pouvez adopter les principes qui vous plaisent, pourvu que vous les gardiez pour vous. Et ainsi des hommes aux principes les plus opposés peuvent s'unir en dissimulant ces principes, tandis qu'ils mettent toute leur ardeur et leur énergie à la poursuite du fantôme terrestre.

Tel est l'esprit, telles sont les tendances du siècle. Aussi, dès que l'esprit de Jézabel s'élèvera, il précipitera les hommes dans une voie où ils ne sont déjà que trop engagés. Une voie qui aboutit infailliblement à la mort et aux ténèbres éternelles. Sérieuse pensée ! Je le dis encore : que celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

### **La fuite au désert : l'effondrement d'Élie.**

Nous l'avons vu, c'est de Jézabel que le prophète Élie reçut le choc qui semble avoir totalement accablé son esprit : « *Achab apprit à Jézabel tout ce qu'avait fait Élie, et comment il avait tué par l'épée tous les prophètes* » (1 Rois 19.1).

Remarquez ces mots : « *Achab apprit à Jézabel* ». Cette affaire ne l'intéressait pas lui-même au point de l'amener à y prendre une part active. Ou, dans le cas même où elle aurait excité son intérêt, il n'avait pas assez d'énergie pour y participer directement. À ses yeux, peut-être, l'abondance de la pluie paraissait liée à la mort des prophètes. C'est pourquoi il avait pu demeurer tranquillement à l'écart en contemplant ce massacre. Qu'était Baal pour lui, ou qu'était l'Éternel ? Rien.

Lorsqu'un Achab, et tous ceux qui lui ressemblent, ont de quoi manger et boire, ils ne se soucient pas le moins du monde des questions de piété et de vérité. C'est là une grossière et inconcevable abomination, un sensualisme déplorable et insensé.

Enfants de ce siècle, vous dont les sentiments sont exprimés par ces paroles : « *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons* » (1 Corinthiens 15.32), pensez à Achab. Rappelez-vous son épouvantable fin, la fin de cette vie de manger et de boire : les chiens léchèrent son sang. Et quant à son âme, l'éternité en dévoilera les destinées.

Mais en Jézabel, nous voyons une femme à laquelle ne manquait ni l'intérêt ni l'énergie. Pour elle, la controverse entre l'Éternel et Baal était de la plus haute importance, et elle était bien résolue à agir avec décision :

*« Jézabel envoya un messager à Élie, pour lui dire : Que les dieux me traitent dans toute leur rigueur, si demain, à cette heure, je ne fais de ta vie ce que tu as fait de la vie de chacun d'eux ! » (1 Rois 19.2).*

Voici donc le prophète appelé à endurer l'orage de la persécution. On l'avait vu, au mont Carmel, tenir tête à tous les prophètes de Baal. Jusqu'ici sa carrière n'avait été qu'un triomphe, résultant de sa communion avec Dieu. Mais maintenant il lui semblait que son soleil allait se coucher et que son horizon devenait sombre et lugubre.

*« Élie, voyant cela, se leva et s'en alla, pour sauver sa vie. Il arriva à Beer-Schéba, qui appartient à Juda, et il y laissa son serviteur. Pour lui, il alla dans le désert où, après une journée de marche, il s'assit sous un genêt, et demanda la mort, en disant : C'est assez ! Maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 Rois 19.3-4).*

L'esprit d'Élie est complètement abattu. Il ne voit plus les choses qu'à travers le sombre nuage dont il est enveloppé. Tout son travail lui apparaît comme ayant été vain et sans fruit. Il n'a plus qu'à se coucher et à mourir. Son cœur, harassé par ce qu'il considérait comme d'infructueux efforts pour ramener la nation à son ancienne foi, désirait ardemment entrer dans le repos.

Or, dans tout cela, nous apercevons les effets de l'impatience et de l'incrédulité. Élie ne parlait pas de son désir de partir quand il était sur le mont Carmel. Non, là tout était triomphe. Là, il croyait accomplir une œuvre, il croyait être de quelque utilité, et par conséquent la pensée du départ ne se présentait pas à son esprit.

Mais le Seigneur voulait montrer à son serviteur non seulement ce qu'il devait faire, mais aussi ce qu'il devait souffrir. « Faire », nous l'aimons assez. « Souffrir », nous n'y sommes pas aussi bien disposés. Et pourtant le Seigneur est tout autant glorifié par celui qui souffre patiemment que par le serviteur le plus actif. Les fruits de la grâce, développés chez un saint qui est rendu capable d'endurer des souffrances prolongées, sont un parfum de bonne odeur tout autant que les fruits d'un service fidèle.

C'est là ce que notre prophète aurait dû se rappeler. Mais hélas, nos cœurs peuvent bien le comprendre et sympathiser avec lui dans son état de tristesse et de découragement. Ils sont bien rares les serviteurs du Seigneur qui n'ont pas, au moins une fois, ardemment désiré de déposer le harnais et d'abandonner les fatigues du combat ; surtout dans des temps où leurs travaux et leur témoignage semblaient vains, et où ils étaient portés à se considérer eux-mêmes comme occupant inutilement la terre.

Cependant, il faut attendre le temps de Dieu, et jusque-là chercher à poursuivre notre course dans un service fidèle, patient et sans murmures. **Il y a une immense différence entre le désir d'être délivré de l'épreuve et de la souffrance, et le désir d'être chez nous dans la maison de notre Père.**

Sans doute, la pensée du repos est douce, ineffablement douce pour l'homme qui a beaucoup travaillé. Il est doux de penser aux « plusieurs demeures » qui nous ont été acquises par le sang de notre Seigneur Jésus-Christ. Doux de penser au temps où notre Dieu de miséricorde essuiera toutes les larmes de nos yeux. Doux de penser à ces verts pâturages et à ces sources d'eau vive auxquels l'Agneau conduira son troupeau pendant les âges de gloire à venir.

En un mot, toute la perspective offerte aux regards de la foi est belle et réjouissante. Néanmoins, nous n'avons pas le droit de dire : « *Ô Seigneur, prends ma vie !* » Ce n'est qu'un esprit d'impatience qui peut jamais dicter un tel langage. Combien est différent l'esprit qui respire dans ces paroles de l'apôtre Paul : « *Je suis pressé des deux côtés : j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui de beaucoup est le meilleur ; mais à cause de vous il est plus nécessaire que je demeure dans la chair. Et je suis persuadé, je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous, pour votre avancement et pour votre joie dans la foi* » (Philippiens 1.23-25).

Il y a dans ces paroles un esprit vraiment chrétien. Le serviteur de l'Église doit rechercher le bien de l'Église et non son propre avantage. Si Paul n'avait eu égard qu'à lui-même, il ne serait pas resté un moment de plus sur la terre. Mais quand il considérait l'état et les besoins de l'Église, il désirait demeurer et continuer à demeurer, dans le but de contribuer à sa joie et aux progrès de sa foi.

Cela aurait dû être aussi le désir d'Élie. Il devait souhaiter de demeurer sur la terre pour le bien du peuple. Mais il faillit en cela. Il s'était enfui dans le désert sous l'influence de l'incrédulité, comme son cœur le lui dictait, pour sauver sa vie. Et là, il exprime le désir que sa vie lui soit ôtée, uniquement pour échapper aux épreuves que lui attirait la position de fidélité qu'il avait prise.

### **L'incrédulité nous éloigne du poste.**

Tout cela peut nous offrir une utile leçon. L'incrédulité nous éloigne toujours de la place du témoignage et du service. Tant qu'Élie marcha par la foi, il fut à son poste de serviteur et de témoin. Mais dès l'instant où la foi disparut, il abandonna ce poste et s'enfuit au désert.

L'incrédulité nous rend toujours impropres au service ou fait de nous des serviteurs inutiles. Nous ne pouvons jamais agir pour Dieu si ce n'est dans l'énergie de la foi. C'est ce que nous devrions nous rappeler dans un temps comme le nôtre, où tant de gens quittent la position de la fidélité ou s'en écartent. Nous pourrions, je pense, admettre comme un principe constant et vrai que, toutes les fois qu'un homme abandonne une position bien évidente de témoignage, il y est poussé par une incrédulité positive.

Ceux qui se retirent ainsi font voir que ce n'était pas avec Dieu et avec son éternelle vérité qu'ils avaient affaire, mais seulement avec l'homme et avec ses circonstances. Si notre marche est fondée sur la vérité de Dieu, elle ne sera en rien affectée par les variations et les fautes de l'homme. L'homme peut manquer, et il ne manque que trop, même dans ses meilleurs et ses plus purs efforts pour mettre en pratique la vérité de Dieu. Mais est-ce que les fautes de l'homme peuvent annuler la vérité de Dieu ?

*« Loin de là ! Que Dieu, au contraire, soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur » (Romains 3.4).*

Si nous voyons des hommes professant des vérités de toute importance, l'unité de l'Église et la présence permanente du Saint-Esprit dans l'Assemblée, professant de connaître ces vérités et cependant trébuchant de la manière la plus triste quant à leur réalisation, devons-nous pour cela nous retirer et dire qu'il n'y a ni unité ni présence permanente du Saint-Esprit ? À Dieu ne plaise ! Ce serait faire dépendre la vérité de Dieu de la fidélité de l'homme, principe qui ne saurait être admis un seul instant par un chrétien spirituel.

Non, mais plutôt regardons en haut et voyons l'Église comme corps de Christ, dont chaque membre a son nom écrit dans le livre de Dieu de toute éternité. De même, quand nous voyons Jésus à la droite de Dieu dans les cieux, c'est pour nous la garantie infaillible de la présence du Saint-Esprit dans l'Assemblée. Béni soit Dieu pour la sécurité qu'il a donnée à toutes ces vérités !

*« Car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables » (Romains 11.29).*

Enfin, si des chrétiens sont éprouvés en ce qui concerne leur ministère, si l'ennemi s'efforce de les détourner par le chagrin et le découragement, qu'ils essaient de tenir leurs yeux plus simplement fixés sur Jésus, en se souvenant que, aussi misérable que puisse être l'aspect des choses ici-bas, il s'approche rapidement le temps où ceux qui auront servi le Seigneur en simplicité, par amour pour lui, moissonneront une pleine récompense.

Nous devons prendre garde pourtant de ne pas nous laisser aller à placer notre ministère ou ses fruits entre nos âmes et Christ. Il y a un grand danger en cela. Un homme peut se mettre à l'œuvre avec un sincère dévouement pour son Maître, et cependant, par la ruse de l'ennemi et par la faiblesse de son propre cœur, il peut bientôt donner à son œuvre, dans ses pensées, une place plus importante qu'à Christ lui-même.

Si Élie avait eu davantage le Dieu d'Israël devant lui, il n'aurait pas succombé au désespoir. Cependant, le Seigneur peut rencontrer en grâce son pauvre serviteur, alors même qu'il dort sous un genêt : « *Il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière* » (Psaume 103.14).

Aussi, au lieu d'accéder à la requête irréfléchie de son serviteur fatigué et abattu, il cherche plutôt à le soutenir et à le fortifier pour de nouvelles luttes. Ce n'est pas là la manière d'agir des hommes (2 Samuel 7.19), mais c'est, béni soit à jamais son nom, la manière d'agir de Dieu, dont les voies ne sont pas nos voies et dont les pensées ne sont pas nos pensées.

L'homme agit souvent avec rigueur et sévérité envers son semblable, sans aucune indulgence pour lui. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il agit toujours avec la plus tendre compassion envers ses enfants. Il comprenait Élie. Il se souvenait de la fidélité avec laquelle il venait de combattre pour son nom et pour sa vérité. C'est pourquoi il vient à son aide dans le temps de son abatement.

*« Il se coucha et s'endormit sous un genêt. Et voici, un ange le toucha, et lui dit : Lève-toi, mange. Il regarda, et il y avait à son chevet un gâteau cuit sur des pierres chauffées et une cruche d'eau. Il mangea et but, puis se recoucha. L'ange de l'Éternel vint une seconde fois, le toucha, et dit : Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi. Il se leva, mangea et but ; et avec la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, à Horeb » (1 Rois 19.5-8).*

Le Seigneur connaît mieux que nous-mêmes ce que nous avons à faire, et, dans sa grâce, il nous fortifie selon ce qu'il sait être nécessaire pour l'œuvre que nous devons accomplir. Le prophète affligé désirait dormir, mais le Seigneur voulait le fortifier pour un service ultérieur. De même, les disciples dans le jardin, accablés d'une profonde tristesse à la vue de l'apparent naufrage de toutes les espérances qu'ils avaient si ardemment nourries, se laissent tomber dans un profond sommeil, tandis que leur Maître voulait qu'ils aient les reins ceints et les bras affermis pour les scènes éprouvantes dans lesquelles ils allaient entrer.

Mais Élie mangea et but, et ainsi fortifié, il marcha jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu, la montagne de la loi. Là encore nous avons à signaler les tristes effets d'un esprit impatient. Élie semble tout décidé à quitter entièrement son poste de service et de témoignage. S'il ne peut plus dormir sous un genêt, il se cachera dans une caverne.

*« Et là il entra dans la caverne, et il y passa la nuit » (1 Rois 19.9).*

### « Que fais-tu ici, Élie ? »

Lorsqu'un chrétien se permet de s'éloigner de la position dans laquelle il serait gardé par la foi, il est impossible de prévoir jusqu'où il peut tomber. La foi seule, la foi constante en la Parole de Dieu, peut nous garder dans le sentier du service, parce que la foi amène l'homme à se contenter d'attendre la fin, tandis que l'incrédulité, qui ne regarde qu'aux circonstances du moment, le plonge dans un complet découragement.

Le chrétien doit s'attendre à ne rencontrer ici-bas que des épreuves et des déceptions. Nous pouvons souvent rêver au repos et au bonheur que nous trouverions ici-bas dans telles et telles conditions, mais ce n'est qu'un rêve.

Élie avait sans doute espéré voir un immense changement moral opéré par son moyen et, au lieu de cela, sa vie est menacée. Mais il aurait dû y être préparé. L'homme qui avait sans crainte tenu tête à Achab et à tous les prophètes de Baal devait certainement être en mesure de supporter le message d'une femme. Eh bien non, sa foi s'était éclip­sée. Quand la foi abandonne quelqu'un, il a peur même de son ombre.

En contemplant le prophète sur le mont Horeb, on est porté à se demander : Est-ce bien le même homme que nous venons de voir sur le mont Carmel, élevant un autel de douze pierres et plaidant là, de manière si triomphante, la cause du Dieu d'Israël en présence de ses frères ? Hélas, quelle misérable créature que l'homme quand il n'est pas soutenu par une foi simple au témoignage de Dieu !

De même, David pouvait, dans un temps, braver Goliath dans la puissance de la foi, et plus tard dire en son cœur : *« Je périrai un jour par la main de Saül » (1 Samuel 27.1)*. **La foi se place au-dessus des circonstances et regarde à Dieu. L'incrédulité perd de vue Dieu et ne voit que les circonstances.** L'incrédulité dit : *« Nous étions à nos yeux comme des sauterelles » (Nombres 13.33)*. La foi dit : *« Montons, emparons-nous du pays, nous y serons vainqueurs » (Nombres 13.30)*.

Toutefois, le Seigneur ne laisse pas son serviteur dans la caverne. Il ne cesse de le suivre et de chercher à le ramener au poste que l'impatience et l'incrédulité lui ont pourtant fait quitter : « *Et voici, la parole de l'Éternel lui fut adressée, en ces mots : Que fais-tu ici, Élie ?* » (1 Rois 19.9).

Quel reproche ! Pourquoi Élie se cachait-il ainsi dans une caverne ? Pourquoi avait-il abandonné l'honorable poste du témoignage ? À cause du message de Jézabel et parce que son ministère n'avait pas été reconnu aussi pleinement qu'il s'y attendait. Il s'imaginait avoir mérité une moisson plus réjouissante pour tout son travail qu'un message menaçant et une apparente désertion générale. C'est pourquoi il s'était retiré dans une caverne de montagne, une place tout à fait appropriée pour y nourrir son mécontentement.

Il faut bien admettre qu'il y avait en effet, dans ce qui s'était passé, de quoi blesser le cœur du prophète. Il était venu de sa paisible retraite de Sarepta pour affronter tout le peuple endoctriné par Jézabel, et par une armée de prêtres méchants et de faux prophètes. Il les avait confondus par la grâce de Dieu. Dieu avait fait descendre le feu du ciel en réponse à sa prière. Tout Israël avait semblé reconnaître la vérité telle qu'il l'avait proclamée. Toutes ces choses devaient avoir élevé ses espérances à un degré peu ordinaire. Cependant, après tout cela, sa vie est menacée, il ne voit personne prendre son parti ; il est enveloppé d'un sombre nuage, il abandonne le champ de bataille et se cache dans une caverne.

Il est beaucoup plus facile de critiquer autrui que d'agir droitement. Et nous devons y regarder à deux fois quand il s'agit de porter un jugement sur les actes d'un serviteur aussi honoré qu'Élie le Thishbite. Mais bien que tout disposés à ménager les critiques, nous pouvons au moins tirer instruction et avertissement de cette partie de l'histoire de notre prophète.

Nous pouvons y apprendre une leçon dont nous avons tous grandement besoin. « *Que fais-tu ici ?* » est une question qui pourrait à bon droit être adressée à plus d'un d'entre nous alors que, cédant à l'impatience ou à l'incrédulité, nous quittons notre propre place de service au milieu de nos frères pour aller dormir sous un genêt ou nous cacher dans une caverne. Un homme qui se retire ainsi n'est pas inoffensif, il est nuisible, il fait un vrai tort à ses frères. Mieux vaudrait ne s'être jamais mis en avant comme défenseur de vérités essentielles que de se retirer après l'avoir fait. On est fort coupable si, après avoir attiré l'attention sur quelques grands principes de la vérité divine, on finit par les abandonner.

Nous apprenons quel était le véritable état de l'âme du prophète par sa réponse au reproche de Dieu : *« J'ai déployé mon zèle pour l'Éternel, le Dieu des armées ; car les enfants d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels, et ils ont tué par l'épée tes prophètes ; je suis resté, moi seul, et ils cherchent à m'ôter la vie » (1 Rois 19.10).*

Quelle différence entre ce langage et celui qu'il faisait entendre au mont Carmel ! Là, il plaidait la cause de Dieu ; ici, il plaide pour lui-même. Là, il s'efforçait de convertir ses frères en leur présentant la vérité de Dieu ; ici, il accuse ses frères et expose leur péché devant Dieu.

*« J'ai déployé mon zèle », et « ils ont abandonné ton alliance », etc.* Telle était la manière dont le prophète, dans la caverne sur le mont Horeb, exprimait son mécontentement. Il se considérait lui-même, me semble-t-il, comme le seul homme qui avait fait ou qui faisait quelque chose pour Dieu : *« Je suis resté, moi seul, et ils cherchent à m'ôter la vie ! »*

Or, tout cela n'était que la conséquence naturelle de la position qu'il avait prise en s'en allant comme son cœur le lui dictait. Dès l'instant qu'un serviteur de Dieu abandonne son poste de témoignage et de service au milieu de ses frères, il commence à s'élever lui-même et à les accuser. Oui, sa retraite seule est déjà comme une affirmation de sa fidélité et de leur chute. Mais à tous ceux qui se séparent ainsi de leurs frères en les accusant s'adresse cette question sérieuse : *« Que fais-tu ici ? »* Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Cependant, notre prophète est appelé à sortir de son lieu de réclusion. *« Sors »,* lui dit l'Éternel : *« Sors, et tiens-toi dans la montagne devant l'Éternel ! Et voici, l'Éternel passa. Et devant l'Éternel, il y eut un vent fort et violent qui déchirait les montagnes et brisait les rochers : l'Éternel n'était pas dans le vent. Et après le vent, ce fut un tremblement de terre : l'Éternel n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre, un feu : l'Éternel n'était pas dans le feu. Et après le feu, un murmure doux et léger » (1 Rois 19.11-12).*

Par ces manifestations variées et solennelles de lui-même et de ses actes merveilleux, le Seigneur voulait apprendre à son serviteur, de manière très expressive, qu'il n'était pas limité à un seul agent pour exécuter ses desseins. Le vent était un de ces agents, et un puissant agent. Néanmoins, ce n'était pas par le moyen du vent que le but de Dieu devait être atteint.

On pouvait en dire autant du tremblement de terre et du feu, dont les terribles effets ne servaient qu'à frayer le chemin au dernier agent, au plus faible en apparence, à savoir, la voix douce et légère.

Ainsi le prophète devait apprendre à être content d'être un agent parmi un grand nombre d'autres. Il s'était peut-être imaginé que toute l'œuvre devait être faite par lui. Arrivant comme il l'avait fait, avec l'impétuosité effrayante d'un vent violent, il se serait attendu à renverser tous les obstacles et à ramener la nation à sa place d'heureuse fidélité envers Dieu. Mais hélas, combien il est difficile même à l'instrument le plus distingué de comprendre sa propre insignifiance ! Les hommes les plus dévoués, les plus doués, les plus élevés, ne sont que des pierres dans la structure, des rouages dans le vaste mécanisme. Et celui qui en vient à se regarder comme l'instrument se trouvera bientôt singulièrement déçu.

Paul peut planter, Apollos peut arroser, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement (1 Corinthiens 3.6). Ainsi le prophète avait à apprendre que le Seigneur pouvait employer d'autres instruments que lui ; qu'il avait dans son carquois d'autres flèches qu'il décocherait en leur temps. Le vent, le tremblement de terre et le feu doivent faire chacun son œuvre. Après quoi la voix douce et légère pourrait être entendue distinctement et avec efficacité. Il n'appartient qu'à Dieu de se faire entendre, alors même qu'il parle en une voix douce et légère.

Élie reste dans la caverne jusqu'à ce que cette voix arrive à ses oreilles. Alors : « *Quand Élie l'entendit, il s'enveloppa le visage de son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la caverne* » (1 Rois 19.13).

### **L'humilité apprise en la présence de Dieu.**

C'est uniquement devant le Seigneur que nous pouvons avoir une idée juste de notre position. **Il nous est facile de nous former une haute opinion de nous-mêmes et de notre ministère, jusqu'à ce que nous soyons amenés en la présence de Dieu.** Alors nous apprenons à nous couvrir le visage d'un manteau, en d'autres termes, nous apprenons à nous effacer nous-mêmes en réalité.

Quand Moïse se trouva en la présence de Dieu : « *Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu* » (Exode 3.6).

Quand Job se vit en cette présence : « *J'ai horreur de moi, et je me repens sur la poussière et sur la cendre* » (Job 42.6).

Et il en a été ainsi de tous ceux qui, en quelque temps que ce soit, ont appris à se bien connaître à la lumière de la présence de Dieu. Là, ils ont appris leur propre et total néant. Là, ils ont compris que Dieu pouvait se passer d'eux. Le Seigneur est toujours prêt à reconnaître le plus petit acte de service envers lui. Mais dès l'instant qu'un serviteur est préoccupé de son service, le Seigneur lui montre qu'il n'a plus besoin de lui.

Tel fut le cas pour Élie. Il s'était retiré du champ de l'activité et du combat, et il avait exprimé un ardent désir de quitter son corps. Il se croyait un témoin isolé et unique, un serviteur abandonné et déçu. L'Éternel lui ordonne de se tenir devant lui, et c'est là, en quelque sorte, qu'il lui retire sa mission et qu'il lui annonce les noms de ses successeurs dans la carrière : *« L'Éternel lui dit : Va, reprends ton chemin par le désert jusqu'à Damas ; et quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël pour roi de Syrie. Tu oindras aussi Jéhu, fils de Nimschi, pour roi d'Israël ; et tu oindras Élisée, fils de Schaphath, d'Abel-Mehola, pour prophète à ta place. Et il arrivera que celui qui échappera à l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir ; et celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Élisée le fera mourir. Mais je laisserai en Israël sept mille hommes, tous ceux qui n'ont point fléchi les genoux devant Baal, et dont la bouche ne l'a point baisé » (1 Rois 19.15-18).*

Ces paroles étaient propres à jeter une grande lumière dans l'esprit du prophète. Sept mille ! Et il s'imaginait avoir été laissé seul. Jamais les instruments ne feront défaut à Dieu. Si le vent ne suffit pas, il a le tremblement de terre. Si le tremblement de terre ne suffit pas, il a le feu. Et après tous les autres, il a la voix douce et légère.

Ainsi Élie apprit que d'autres ministères que le sien pouvaient agir sur Israël. Hazaël, Jéhu et Élisée allaient paraître sur la scène. Et comme la voix douce et légère s'était montrée puissante pour faire sortir le Thishbite de sa caverne, de même le ministère de grâce d'Élisée se montrerait puissant pour faire sortir de leurs cachettes les milliers de fidèles qu'Élie n'avait pas su découvrir.

Ce dernier ne devait pas tout faire. Il n'était qu'un des agents de Dieu : *« L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni la tête dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous » (1 Corinthiens 12.21).*

Telle était, je le crois, l'importante instruction donnée à notre prophète par les scènes solennelles du mont Horeb. Il y était monté plein de lui-même et de lui seul. Il s'était tenu sur la montagne, rempli de l'idée qu'il était le témoin, le seul témoin. Il en descendit avec la connaissance humiliante mais salutaire qu'il n'était qu'un des sept mille.

**Quelle différence dans sa manière de voir et de juger ! Personne ne peut enseigner comme Dieu. Quand il veut donner une leçon, il peut la donner de manière efficace, que son nom en soit béni !**

Il avait donc fait connaître à Élie son insuffisance, à tel point qu'il fut heureux de rebrousser chemin, de sortir de sa caverne et de descendre de la montagne ; de bannir toutes ses plaintes et ses accusations, et de jeter humblement, en silence, avec une soumission volontaire, son manteau prophétique sur les épaules d'un autre.

Tout cela est fort instructif. Le silence d'Élie, après avoir entendu parler des sept mille, est des plus remarquables. Il avait appris là ce que le mont Carmel n'avait pu lui apprendre, ce que ni Sarepta ni le Kerith ne lui avaient enseigné. Dans ces lieux, il avait appris beaucoup de choses concernant Dieu et sa vérité. Mais sur Horeb, il avait appris sa propre petitesse.

Et la conséquence de cette instruction qu'il a reçue est qu'il descend de la montagne, qu'il transmet son ministère à un autre et, non seulement cela, mais qu'en le faisant il dit : « *Que t'ai-je fait ?* » (1 Rois 19.20). En un mot, nous voyons en ce bien-aimé serviteur le plus complet renoncement à soi-même, depuis l'instant où il a appris qu'il n'était qu'un agent parmi plusieurs.

Il est encore chargé d'un message de jugement pour Achab dans la vigne de Naboth, et d'un message analogue pour Achazia sur son lit de maladie. Et puis il quitte la terre, laissant l'œuvre qu'il a commencée à d'autres mains qui doivent la poursuivre. Comme Jean le Baptiseur, qui, nous le savons, est venu dans l'esprit et la puissance d'Élie, il était heureux d'introduire son successeur et de se retirer. Oh, si tous les saints connaissaient mieux cet esprit d'humilité et de renoncement. C'est l'esprit qui pousse un homme à faire l'œuvre sans penser à cette œuvre, ou même, si cela doit être, à voir l'œuvre faite par d'autres et à s'en réjouir !

Le Baptiseur dut apprendre cela aussi bien que le Thishbite. Il dut apprendre à terminer volontiers sa brillante carrière dans l'obscurité d'un cachot, pendant qu'un autre faisait l'œuvre. Jean aussi trouvait étrange qu'il en soit ainsi, et il envoya des messagers à Jésus pour lui demander : « *Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* » (Matthieu 11.3).

Comme s'il avait dit : « *Est-il bien possible que celui auquel j'ai rendu témoignage soit réellement le Christ et que, néanmoins, il me laisse périr sans s'inquiéter de moi dans la prison d'Hérode ?* » Il en était ainsi, et Jean devait apprendre à en être content. Il avait dit en entrant dans son ministère : « *Il faut qu'il croisse, et que je diminue* » (Jean 3.30).

Mais il se peut qu'il n'eût pas précisément compté sur une telle manière de diminuer. Cependant, telle était la volonté de Dieu relativement à cet honoré serviteur. Oh, que les pensées de Dieu sont différentes de celles de l'homme ! Jean, après avoir accompli une mission des plus importantes, celle d'introduire le Fils de Dieu, était destiné à avoir la tête coupée à la demande d'une méchante femme, et pour qu'un impie tyran ne viole pas son serment.

Il en était de même d'Élie le Thishbite. Sans aucun doute, sa carrière avait été des plus brillantes. Il avait passé devant les yeux d'Israël dans toute la dignité et la majesté d'un homme céleste, d'un messager céleste. La vérité divine était sortie de ses lèvres, et Dieu l'avait hautement honoré dans son œuvre. Cependant, dès l'instant où il commença à penser à lui-même comme étant quelque chose, dès l'instant où il se mit à dire : « *J'ai déployé mon zèle pour l'Éternel... et je suis resté, moi seul* », le Seigneur lui enseigna qu'il se trompait et lui ordonna d'établir son successeur.

Puissions-nous par-là apprendre à être réellement humbles et pleins de renoncement à nous-mêmes dans notre service, quel qu'il soit. N'ayons pas la présomption de nous considérer nous-mêmes, comme si nous étions quelque chose, ou d'envisager notre service comme s'il était l'accomplissement de quelque grande chose. Et alors même que notre ministère serait sans fruit et que nous serions méprisés et repoussés, puissions-nous être capables de regarder en avant, vers la fin, où toute chose sera manifestée.

C'est ce que faisait notre adorable Maître. Il tenait son regard fixé sur la joie qui était devant lui (Hébreux 12.2) et, en avançant vers cette joie, il ne se souciait pas des pensées des hommes. Il ne se plaignait pas de ceux qui le rejetaient, le méprisaient et le crucifiaient, et il ne les accusait pas. Non, une de ses dernières paroles sur la croix fut : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* » (Luc 23.34).

Maître béni ! Accorde-nous une plus grande mesure de cet esprit de douceur, d'amour, de grâce et de pardon. Puissions-nous te ressembler et marcher sur tes traces au travers de ce pauvre monde !

## 6. L'ENLÈVEMENT DU PROPHÈTE.

Du moment où Élie jeta son manteau sur les épaules d'Élisée, nous pouvons considérer sa carrière prophétique comme presque achevée. Il est encore chargé d'un ou deux messages, comme nous l'avons déjà rappelé, mais en ce qui concerne son ministère envers Israël, on peut le regarder comme terminé à partir de l'heure où Élisée, fils de Schaphath, d'Abel-Mehola, fut oint pour être prophète à sa place. C'est qu'en effet il avait lui-même abandonné l'œuvre : il s'était levé et s'en était allé pour sauver sa vie. En sorte que, pour parler à la manière des hommes, il était bien temps qu'il pense à se désigner un successeur.

Mais en réfléchissant sur la vie et l'époque d'Élie, nos pensées ne doivent pas s'arrêter seulement sur son caractère de prophète. Nous avons non seulement à le considérer comme un prophète, mais aussi comme un homme. Non seulement comme un serviteur, mais aussi comme un fils. Non seulement dans sa fonction, mais aussi dans sa personne.

Comme prophète, sa persévérance et l'heureuse issue de sa carrière dépendaient, en grande mesure, de sa fidélité. Aussi, quand il se laissa entraîner par un esprit incompatible avec le caractère d'un vrai serviteur, il dut remettre son ministère entre les mains d'un autre.

Il y avait pourtant de meilleures choses en réserve pour Élie. Il s'était laissé aller à la violence. Il s'était caché dans une caverne, d'où il avait fait requête contre Israël. Il avait impatiemment désiré être retiré de la carrière d'épreuves à laquelle il avait été appelé. Il avait pu faire tout cela et, en conséquence, il avait pu aussi se voir appelé à céder sa place. Mais cependant, le Dieu d'amour avait à son égard des pensées de grâce qui jamais n'auraient pu monter dans son cœur.

**Qu'il est précieux et béni de laisser à Dieu le soin d'adopter ses propres procédés dans ses relations avec nous ! Nous sommes sûrs de perdre quelque chose quand nous voulons nous mêler de la manière d'agir de Dieu, et cependant, cela a toujours été la tendance de l'homme.**

L'homme ne veut pas permettre à Dieu d'adopter sa propre méthode pour le justifier, mais il veut toujours intervenir dans le plan merveilleux de la rédemption. Et même lorsque, par l'action du Saint-Esprit, il s'est soumis à la justice de Dieu, il prétend toujours de nouveau, malgré les expériences répétées qu'il fait de la sagesse supérieure de Dieu, intervenir dans la méthode de discipline et de conduite, comme s'il pouvait mieux que Dieu, disposer des choses de manière favorable pour lui-même.

Présomptueuse folie ! Pour certains, les conséquences en seront la perte éternelle. Pour d'autres, la privation actuelle de la bénédiction attachée à une plus grande connaissance et expérience du caractère et des voies de Dieu.

Si Élie avait vu sa requête exaucée, combien n'y aurait-il pas perdu ! Comme il valait mieux être enlevé au ciel dans un chariot de feu plutôt que d'être retiré de ce monde dans un accès d'impatience ! C'est cette dernière chose qu'Élie avait demandée, mais c'est la première que Dieu lui accorde : « *Lorsque l'Éternel fit monter Élie au ciel dans un tourbillon, Élie partait de Guilgal avec Élisée* » (2 Rois 2.1).

### **Le dernier voyage : de Guilgal au Jourdain.**

Je sortirais du cadre de cet écrit si je m'arrêtais sur les circonstances de l'introduction d'Élisée dans le ministère prophétique, sur sa lenteur d'abord à suivre Élie, et plus tard sur son refus positif de le quitter. Nous le voyons, dans ce chapitre, accompagnant Élie de Guilgal à Béthel, de Béthel à Jéricho, et de Jéricho au Jourdain. Tous ces endroits étaient célèbres dans l'histoire d'Israël.

Béthel, ou « la maison de Dieu », était le lieu où Jacob avait vu jadis l'échelle mystique s'élevant de la terre au ciel ; belle et juste expression des desseins futurs de Dieu concernant la famille céleste et la famille terrestre. Dans ce même lieu, Jacob dut revenir par le commandement exprès de Dieu, après s'être purifié des souillures de Sichem (Genèse 35.1). Béthel était donc un endroit profondément intéressant pour le cœur d'un Israélite. Mais hélas, il avait été souillé. Le veau de Jéroboam n'avait que trop réellement fait oublier les principes sacrés de vérité enseignés par l'échelle de Jacob.

L'échelle de Jacob élevait l'esprit de la terre au ciel. Elle portait les cœurs en haut et en avant : en haut, au conseil éternel de la grâce de Dieu ; en avant, à la manifestation de ce conseil en gloire. Le veau, au contraire, rabaissait le cœur et l'attachait à un système dégradant de religion politique, un système dans lequel on employait le nom des choses célestes pour sauvegarder les réalités des choses terrestres.

Jéroboam se servait de la « maison de Dieu » pour se garantir la possession du royaume d'Israël. Il était content de rester au bas de l'échelle et ne se souciait nullement de regarder en haut. Son cœur terrestre ne désirait pas gravir les sublimes hauteurs auxquelles conduisait l'échelle de Jacob. La terre et sa gloire étaient tout ce qu'il ambitionnait. Et pourvu qu'il les obtienne, peu lui importait un culte devant le veau de Baal à Béthel ou devant l'autel de l'Éternel à Jérusalem. Cela n'était rien pour lui. Jérusalem, Béthel ou Dan n'étaient que des noms pour cet homme politico-religieux, comme au reste pour tout homme semblable.

La religion n'est qu'un instrument dans les mains des enfants de ce monde, un instrument pour creuser dans les entrailles de la terre, et non pas une échelle pour monter de la terre au ciel. L'homme souille tout ce qui est sacré. Mettez entre ses mains la vérité la plus pure, la plus céleste, et bientôt il l'aura profanée. Confiez à sa garde l'ordonnance la plus précieuse, la plus émouvante, et bientôt il l'aura convertie en une forme sans vie, et il aura complètement perdu de vue les principes qu'elle devait faire ressortir.

Il en était ainsi de Béthel. Il en est ainsi de toutes les choses saintes avec lesquelles l'homme a affaire.

Quant à Guilgal, d'où les deux prophètes étaient partis, c'était aussi un endroit digne d'intérêt. C'était là que l'Éternel avait roulé l'opprobre d'Égypte de dessus son peuple. Là que les enfants d'Israël avaient célébré leur première Pâque dans le pays de Canaan et qu'ils s'étaient restaurés en mangeant le blé du pays.

Guilgal était un point de ralliement pour Josué et pour ses hommes de guerre. C'est de là qu'ils sortaient, dans la force de l'Éternel, pour remporter de glorieux triomphes sur les incirconcis, et c'est là qu'ils retournaient pour partager le butin. Ainsi Guilgal était un lieu sur lequel les affections d'un Israélite pouvaient bien se porter, un lieu qui rappelait bien des saints souvenirs.

Cependant, Israël en avait perdu toute la réalité. L'opprobre d'Égypte avait de nouveau roulé sur Israël. Les principes autrefois liés à Guilgal avaient perdu leur emprise sur les cœurs du peuple de Dieu de profession. Bokim (le lieu des larmes) avait depuis longtemps remplacé Guilgal pour Israël, et Guilgal était devenu une forme vide. Une forme ancienne, sans doute, mais sans vertu, car Israël avait cessé de marcher dans la vérité enseignée à Guilgal.

Puis, quant à Jéricho, c'était là que les armées de l'Éternel, sous leur vaillant capitaine, avaient remporté leur première victoire dans le pays de la promesse et manifesté la puissance de la foi.

Enfin, quant au Jourdain, c'était là qu'Israël avait eu une manifestation si frappante de la puissance de l'Éternel en relation avec l'arche de sa présence. Le Jourdain était l'endroit où, en type, la mort avait été vaincue par le pouvoir de la vie, le fleuve dont le milieu et les bords présentaient les trophées de la victoire sur l'ennemi.

Ainsi ces diverses places ; Béthel, Guilgal, Jéricho et le Jourdain ; étaient profondément intéressantes pour le cœur d'un vrai fils d'Abraham. Mais leur efficace et leur signification étaient perdues. Béthel n'était plus que de nom la maison de Dieu. Guilgal n'était plus apprécié comme la place où l'opprobre d'Égypte avait été ôté de dessus le peuple. Les murailles de Jéricho, qui avaient été détruites par la foi, étaient rebâties. Le Jourdain n'était plus considéré comme la scène de la puissance de l'Éternel.

En un mot, tous ces lieux étaient devenus de pures formes sans influence. Et même au temps d'Élie, le Seigneur aurait pu, concernant ces choses, adresser à son peuple ces énergiques paroles : « *Cherchez-moi, et vous vivrez ! Ne cherchez pas Béthel, n'allez pas à Guilgal, ne passez pas à Beer-Schéba. Car Guilgal sera emmené captif, et Béthel anéanti. Cherchez l'Éternel, et vous vivrez !* » (Amos 5.4-6).

Il y a ici une importante vérité pour tous ceux dont les cœurs sont enclins à s'attacher à d'anciennes formes. **Ce frappant passage nous apprend que rien ne subsistera si ce n'est la divine réalité d'une communion personnelle avec Dieu.** Les hommes peuvent plaider en faveur des formes, de leur grande antiquité. Mais où trouverions-nous une plus grande antiquité que celle dont Béthel et Guilgal pouvaient se glorifier ? Cependant ces places tombèrent et furent détruites, et les fidèles furent exhortés à les abandonner et à regarder, avec une foi simple, au Dieu vivant.

Notre prophète traversa donc tous ces lieux dans l'énergie et la dignité d'un homme céleste. Sa destination était au-delà et au-dessus de tous ces endroits. Élie cherche, à plusieurs reprises, à laisser Élisée en arrière tandis qu'il se hâtait sur le chemin qui devait aboutir au ciel. Mais ce dernier s'attache à lui et l'accompagne, pour ainsi dire, jusqu'à la porte des cieux, et il réprime l'inquiète curiosité de ses frères moins éclairés par ces mots : « *Taisez-vous !* »

Mais Élie marche en avant dans l'énergie de son obligation céleste : « *L'Éternel m'envoie !* », dit-il. Et en obéissance au commandement divin, il passe par Guilgal, Béthel, Jéricho et le Jourdain, laissant derrière lui toutes ces anciennes formes et ces localités sacrées qui auraient pu attirer les affections de tous ceux qui n'étaient pas, comme Élie le Thishbite, portés en avant par une espérance céleste.

Les fils des prophètes pouvaient s'arrêter à ces choses, qui réveillaient peut-être en eux maint souvenir sacré. Mais pour celui dont l'esprit était rempli de la pensée de son enlèvement au ciel, les choses de la terre, aussi sacrées ou vénérables qu'elles puissent être, ne pouvaient lui présenter aucun attrait.

Son objet, c'était le ciel, et non pas Béthel ou Guilgal. Il allait quitter la terre et toutes ses fatigantes scènes. Il allait laisser derrière lui Achab et Jézabel s'avançant vers leur terrible jugement, pour s'élever au-dessus de la région des alliances abandonnées, des autels démolis et des prophètes tués par l'épée. En un mot, pour passer au-delà des obscurités et des douleurs, des épreuves et des déceptions de ce monde orageux ; et cela non pas par la voie de la mort, mais par un chariot céleste.

### **L'enlèvement au ciel : une victoire sur la mort.**

La mort ne devait pas avoir de pouvoir sur cet homme céleste. Sans doute, son corps fut changé en un clin d'œil, car : « *La chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité* » (1 Corinthiens 15.50).

Mais la mort n'a pas de pouvoir sur lui. C'est plutôt comme un vainqueur qu'il monte dans son char de triomphe et qu'il entre ainsi dans son repos. Heureux homme ! Pour lui, le combat était fini, la course achevée, la victoire certaine. Il avait été étranger ici-bas, en contraste avec les hommes du monde, et même en contraste avec plusieurs des enfants du royaume. Il était sorti des montagnes de Galaad, les reins ceints, comme un témoin fidèle de Dieu, pour rendre un sévère témoignage contre le train de vie d'un monde de profession. Il n'avait ni demeure ni lieu de repos ici-bas, mais comme étranger et voyageur, il courait en avant vers son repos céleste.

D'un bout à l'autre, la carrière d'Élie fut une carrière unique. Comme Jean le Baptiseur, il était « *une voix qui crie dans le désert* » (Jean 1.23), loin des rassemblements des hommes. Et partout où il faisait son apparition, il était comme un météore céleste dont l'origine et la destinée étaient également au-dessus de la portée des idées humaines.

L'homme à la ceinture de cuir n'était connu que comme le témoin contre le mal, le messager de la vérité de Dieu. Il n'avait pas de communion avec l'homme en tant qu'homme. Mais dans toutes ses voies, il conservait une dignité qui, à la fois, repoussait toute influence charnelle d'autrui et lui assurait la vénération et le respect. Il était comme entouré de la sainte solennité du sanctuaire, en sorte que la vanité et la folie ne pouvaient tenir en sa présence.

Il n'était pas, comme son successeur Élisée, un homme sociable. Son chemin fut solitaire : il « *est venu, ne mangeant ni ne buvant* » (*Matthieu 11.18*). En un mot, il fut singulier en toutes choses : singulier à son entrée dans la carrière prophétique, singulier dans la manière dont il en sortit. Il fut une exception et une exception remarquable. Le fait même qu'il ne fut pas appelé à passer par les portes du sépulcre suffirait amplement pour attirer sur lui une attention toute spéciale.

Mais observons la route que suivit notre prophète en s'acheminant vers la scène de son enlèvement. Il refaisait le même chemin qu'avait fait jadis le camp d'Israël, mais en sens contraire. Israël avait marché du Jourdain à Jéricho, mais Élie marchait de Jéricho au Jourdain.

En d'autres termes, comme le Jourdain était ce qui séparait le désert du pays, le prophète le traversa, laissant ainsi Canaan derrière lui. Son chariot le rencontra non pas dans le pays, mais dans le désert. Le pays était souillé. Il devait bientôt être purifié de ceux qui y avaient introduit la souillure. La gloire devait bientôt s'éloigner même de la place la plus privilégiée. « *Icabod* » allait être écrit sur tout cela. C'est pourquoi le prophète le quitte et passe dans le désert, indiquant ainsi aux esprits spirituels qu'il ne restait rien pour les hommes célestes, si ce n'est le désert et le repos en haut. La terre ne devait plus être le lieu du repos ni la portion de l'homme de Dieu. Elle était souillée.

Les eaux du Jourdain avaient été divisées pour permettre à Israël de passer du désert en Canaan. Elles allaient maintenant être divisées pour permettre à un homme céleste de passer de Canaan au désert, où l'attendait son chariot, prêt à le transporter de la terre au ciel.

Les choses terrestres et les espérances terrestres étaient bannies de l'esprit d'Élie. Il avait appris la totale vanité de tout ce qui est ici-bas, et il ne lui restait plus rien qu'à regarder au-delà de ces choses. Il s'était fatigué au milieu des autels démolis d'Israël. Il avait travaillé et rendu témoignage pendant des années au milieu d'un peuple rebelle et contredisant. Il avait ardemment désiré de partir et d'entrer dans le repos, et c'est ce qui allait lui arriver, mais d'une manière digne de Dieu.

Dieu lui-même allait placer ses bras éternels autour de son serviteur pour le garantir du pouvoir de la mort. Ici la mort n'avait pas d'aiguillon, le sépulcre pas de victoire. Élie, sur le sable du désert, eut le privilège de regarder directement en haut et, sans être entravé par les circonstances humiliantes de la maladie et de la mort, de voir le ciel ouvert pour le recevoir.

Concernant son départ de la terre, notre prophète fut dispensé de toutes les circonstances pénibles qui sont le lot de l'humanité déchue. Il échangea son manteau de prophète contre un chariot de feu. Il était heureux de laisser son manteau tomber à terre pendant qu'il montait au ciel. Pour lui, la terre n'était qu'une place souillée et périssable dans la création de Dieu, et il était fort heureux de se dépouiller de tout ce qui lui rappelait ses relations avec elle. Il laissait derrière lui, il est vrai, un homme qui savait l'apprécier et qui sentirait sa perte, un homme qui, en contemplant son miraculeux enlèvement, s'écriait : « *Mon père ! mon père ! Char d'Israël et sa cavalerie !* » (2 Rois 2.12).

Mais qu'était-ce que tout cela ? Il s'élevait maintenant au-dessus de la région des sentiments purement humains et des affections humaines. Élisée pouvait dire : « *Laisse-moi embrasser mon père et ma mère* » (1 Rois 19.20) ; mais notre prophète était déjà au-dessus de ces affections naturelles. Les choses humaines n'étaient plus rien pour lui. Il avait la terre derrière lui, le ciel devant lui, les choses humaines au-dessous de lui.

Quelle position ! Et pourtant c'est la seule position que tout homme céleste devrait occuper. Le monde et la terre n'ont plus aucun droit sur l'homme qui croit en Jésus. La croix a brisé toutes les chaînes qui l'attachaient précédemment à la terre. De même que le Jourdain sépara Élie de Canaan et l'amena, dans le désert, à la rencontre du chariot de Dieu, ainsi la croix a introduit le croyant sur un tout nouveau terrain. Elle l'a mis dans les réelles circonstances du désert. Elle l'a placé, lui aussi, de l'autre côté de la mort, n'ayant d'autre objet devant lui que son enlèvement à la rencontre du Seigneur, en l'air.

### **Une réalité spirituelle à expérimenter.**

Telle est la part réelle, incontestable de chaque saint, aussi faible et ignorant qu'il soit. Mais s'il s'agit d'en faire l'heureuse expérience, c'est tout autre chose. Pour y parvenir, il nous faut être beaucoup seuls avec Dieu. Il faut que nous connaissions l'exercice fréquent du jugement de nous-mêmes.

La chair et le sang ne peuvent jamais être amenés à comprendre l'enlèvement d'un homme céleste. En effet, nous voyons que même les fils des prophètes ne le comprenaient pas, car ils disaient à Élisée : « *Voici, il y a parmi tes serviteurs cinquante hommes vaillants ; qu'ils aillent, nous te prions, chercher ton maître ; peut-être l'esprit de l'Éternel l'a emporté et l'a jeté sur quelque montagne ou dans quelque vallée* » (2 Rois 2.16). Ils n'avaient pas de pensées plus élevées au sujet de l'enlèvement du prophète : « *L'Esprit de l'Éternel l'a jeté sur quelque montagne ou dans quelque vallée* ». Ils ne pouvaient pas concevoir qu'il ait été transporté au ciel sur un chariot de feu.

Ils s'arrêtaient encore aux choses de la terre et n'avaient pas le sens spirituel suffisamment exercé pour comprendre et apprécier une aussi glorieuse vérité. Élisée céda à leur insistance, et ils apprirent quelle était la folie de leurs pensées par la peine inutile que se donnèrent leurs messagers. Cinquante hommes vaillants ne purent trouver nulle part le prophète enlevé. Il s'en était allé, et il fallait une tout autre force que celle de la nature pour suivre la même route que lui : « *L'homme naturel n'accueille pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge* » (1 Corinthiens 2.14).

Ceux qui marchent par l'Esprit comprendront mieux le privilège du prophète d'être délivré de tout tribut à la mortalité et d'être introduit d'une manière aussi glorieuse dans son repos céleste.

Telle fut donc la fin de la carrière de notre prophète. Glorieuse fin ! Qui ne dirait pas : « *Que ma fin soit semblable à la sienne* » ? Béni soit l'amour qui a voulu qu'un homme soit ainsi honoré ! Bénie soit la grâce qui a conduit le Fils de Dieu, le Prince de la vie, à descendre du sein de sa gloire dans les cieux et à se soumettre à la mort ignominieuse de la croix, en vertu de laquelle, même en perspective, le prophète Élie fut dispensé du salaire du péché, et autorisé à passer dans les régions de la lumière et de l'immortalité sans avoir même senti l'odeur de la mort.

Comme nous devrions adorer cet amour, cher lecteur chrétien ! Oui, tout en étudiant les traces de l'homme remarquable dont l'histoire nous a occupés ; tout en le suivant de Galaad au Kerith, du Kerith à Sarepta, de Sarepta au Carmel, du Carmel à Horeb, et de Horeb au ciel ; nous devons nous sentir comme contraints de nous écrier : « *Oh, quel amour parfait que l'amour de Dieu !* »

Qui pourrait concevoir que l'homme mortel puisse fournir une telle carrière ? Qui, si ce n'est Dieu, pouvait opérer de telles choses ? La vie d'Élie le Thishbite magnifie extrêmement la grâce de Dieu et confond la sagesse de l'ennemi.

L'enlèvement d'un saint au ciel est l'un des fruits les plus précieux et des plus magnifiques résultats de la rédemption. Sauver une âme de l'enfer est, en soi, une œuvre glorieuse, un superbe triomphe. Ressusciter le corps d'un saint endormi est une manifestation plus éclatante encore de la grâce et de la puissance divines. Mais prendre un homme vivant, dans toute la vigueur et l'énergie de son existence naturelle, et le transporter de la terre au ciel, est l'un des plus admirables déploiements de la puissance de Dieu et de la valeur de la rédemption que l'on puisse concevoir.

Ce fut là le sort d'Élie. Ce n'était pas seulement le salut de son âme ni la résurrection de son corps, mais c'était l'enlèvement de sa personne, « corps, âme et esprit ». Il fut retiré du milieu du tumulte et de la confusion de ce monde.

La marée du mal pouvait continuer à monter. Les hommes et les principes pouvaient continuer à agir et à se manifester. La mesure des iniquités d'Israël pouvait bientôt être comble. L'orgueilleux Assyrien pouvait bientôt entrer sur la scène comme la verge du courroux de Dieu pour châtier son peuple. Mais qu'était tout cela pour le prophète enlevé ? Rien.

Le ciel s'était ouvert sur lui lorsqu'il se tenait, humble pèlerin, dans le désert. Il en avait maintenant fini avec la terre de Canaan, avec ses souillures et sa dégradation, et il allait prendre sa place là-haut pour y attendre les scènes solennelles auxquelles il devait, et doit encore, prendre part.

### **Sur la montagne de la Transfiguration.**

Ayant ainsi vu notre prophète monter au ciel, nos réflexions sur sa vie et sur son époque pourraient naturellement s'arrêter ici. Cependant, il est une scène particulière dans laquelle il apparaît dans le Nouveau Testament, et si nous ne nous y arrêtons pas un instant, notre esquisse de cet homme de Dieu serait incomplète.

Je veux parler de la montagne de la Transfiguration, où Moïse et Élie apparurent en gloire, s'entretenant avec le Seigneur Jésus-Christ de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem. Le Seigneur Jésus avait pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les avait conduits seuls, à l'écart, sur une haute montagne, afin de leur manifester un aperçu de sa gloire future ; et cela dans le but de fortifier leurs cœurs pour les circonstances critiques par lesquelles, soit lui, soit eux, devaient encore passer.

Quelle compagnie ! Le Fils de Dieu dont le vêtement était d'une blancheur étincelante. Moïse, type de ceux qui se sont endormis en Jésus. Élie, type des saints qui seront transformés, et Pierre, Jacques et Jean, qui sont appelés les colonnes de l'Église !

Il est évident que l'intention du Seigneur était de préparer ses apôtres à la vue de ses souffrances en leur montrant comme un échantillon des gloires qui devaient les suivre. Il voyait la croix, avec tout son cortège d'horreurs, au-devant de lui. Peu avant sa Transfiguration, il avait dit aux douze : « *Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs et par les scribes, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite trois jours après* » (Marc 8.31).

Mais avant d'entrer dans ces terribles souffrances, il voulut montrer à trois d'entre eux quelque chose de sa gloire. La croix est, en réalité, le fondement de tout. La gloire future de Christ et de ses saints, la joie d'Israël rétabli dans le pays de Canaan, et l'affranchissement des créatures de la servitude de la corruption ; tout se rattache à la croix du Seigneur Jésus-Christ. Ses douleurs et ses souffrances ont assuré la gloire de l'Église, la restauration d'Israël et la bénédiction de la création tout entière. Il n'est donc pas étonnant que la croix soit le sujet de l'entretien entre Christ et ses compagnons dans la gloire : « *Ils parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem* » (Luc 9.31). Tout dépendait de ce grand fait. Le passé, le présent et l'avenir, tout reposait sur la croix comme sur une base immortelle.

Moïse pouvait voir et reconnaître, dans la croix, ce qui mettait de côté la loi avec ses rites et ses cérémonies, qui n'étaient que des ombres. Élie pouvait voir et reconnaître en elle ce qui pouvait donner efficace à tout le témoignage prophétique. La loi et les prophètes montraient en avant vers la croix comme le fondement de la gloire à venir.

Qu'il était donc profondément intéressant, le sujet de cette conversation sur la montagne de la Transfiguration, au milieu de la gloire magnifique ! Il était intéressant pour la terre, intéressant pour le ciel, intéressant pour l'immense création de Dieu. Il forme le centre de tous les conseils, de tous les décrets divins. Il concilie, dans une sainte harmonie, tous les attributs de Dieu. Il fonde et sauvegarde, sur des principes immuables, la gloire de Dieu et la paix du pécheur.

Là-dessus on peut graver en caractères ineffaçables : « *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée !* » (Luc 2.14).

Il n'est donc pas étonnant, je le répète, que Moïse et Élie, apparaissant en gloire, puissent parler d'un pareil sujet. Ils allaient retourner à leur repos, tandis que leur adorable Maître devait redescendre dans la lice du combat pour rencontrer la croix dans toute son épouvantable réalité. Mais ils savaient très bien que lui et eux se rencontreraient encore au milieu d'une gloire qui ne sera jamais couverte d'un nuage ; une gloire dont lui, l'Agneau, doit être la source et le centre à jamais ; une gloire qui brillera d'un éclat éternel quand toutes les gloires humaines et terrestres seront obscurcies par les ombres d'une éternelle nuit.

Mais que devenaient les disciples pendant cette merveilleuse conversation ? À quoi s'occupaient-ils ? Ils dormaient ! Ils dormaient alors que Moïse et Élie s'entretenaient avec le Fils de Dieu de sa croix et de sa passion ! Étonnante insensibilité ! La nature peut dormir même en présence de la gloire magnifique.

« *Quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire, et les deux hommes qui étaient avec lui. Au moment où ces hommes se séparaient de Jésus, Pierre lui dit : Maître, il est bon que nous soyons ici ; dressons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. Il ne savait ce qu'il disait* » (Luc 9.32-33).

Sans doute, il était bon d'être là. Beaucoup meilleur que de descendre de cette élévation et de cette gloire pour rencontrer de nouveau toutes les contradictions et la duplicité des hommes. Quand Pierre vit la gloire, et Moïse et Élie, l'idée se présenta aussitôt à son esprit juif que rien ne pouvait empêcher la célébration de la fête des Tabernacles.

Il avait dormi pendant qu'ils parlaient de « la mort ». Il avait cédé à la nature pendant que les souffrances de son Maître faisaient le sujet de leurs discours. Et quand il se réveille, il ne voit rien de mieux que de planter sa tente au milieu de cette scène de paix et de gloire, sous les cieux ouverts.

Mais hélas, il ne savait ce qu'il disait. Cet aspect de gloire n'était qu'un instant passager. Les visiteurs célestes allaient s'éloigner. Le Seigneur Jésus devait être livré entre les mains des hommes. Il devait passer de la montagne de gloire à celle des souffrances. Pierre lui-même devait encore être criblé par Satan pour être profondément humilié et brisé sous le sentiment de sa chute honteuse, puis pour être conduit où il ne voudrait pas (Jean 21.18).

Une longue et aride période, une sombre nuit de souffrance et de tribulation attendait l'Église. Les armées de Rome fouleraient aux pieds la sainte cité et dévasteraient ses remparts. Les foudres de la guerre et des révolutions politiques gronderaient encore, avec une terrible violence, sur tout le monde civilisé. Toutes ces choses, et bien d'autres encore, devaient se passer avant que la pensée que caressait follement le pauvre cœur de Pierre puisse se réaliser sur la terre.

### **Élie doit revenir.**

Le prophète Élie doit visiter de nouveau ce monde « avant que vienne le jour de l'Éternel, ce jour grand et redoutable » : « *Voici, je vous enverrai Élie, le prophète, avant que le jour de l'Éternel arrive, ce jour grand et redoutable* » (Malachie 4.5).

« *En effet* », dit Jésus : « *Élie doit venir, et rétablir toutes choses* » (Matthieu 17.11).

Jusques à quand, Seigneur ? Que cela puisse être le cri continu de nos cœurs pendant notre passage ici-bas, tandis que nous nous rendons à ce repos et à cette gloire qui sont devant nous.

« Le temps est court », et l'éternité, avec ses divines et glorieuses réalités, est à la porte. Puisseions-nous vivre et marcher comme à la lumière de cette éternité. Puisseions-nous être toujours capables de contempler, par les yeux de la foi, les brillants rayons du matin du millénium, de ce matin sans nuages illuminant au loin les collines.

Tout aboutit là. Chaque événement qui arrive, chaque voix qui frappe l'oreille nous parle de la rapide approche du royaume. On peut entendre mugir la mer et ses vagues. On peut voir les nations en convulsion, les trônes renversés. Toutes ces choses ont une voix pour l'oreille attentive, et cette voix dit : « *Regardez en haut !* »

Ceux qui ont reçu le Saint-Esprit ont reçu les arrhes de leur futur héritage. Et les arrhes, nous le savons, sont une partie de la chose que l'on doit obtenir. Ils ont été sur la montagne, et bien que la nuée les ait couverts eux aussi, bien qu'eux aussi aient dû descendre de la montagne pour rencontrer l'épreuve et l'affliction ici-bas, cependant ils ont un avant-goût de la joie et des bénédictions qui seront à eux à jamais.

Et ils peuvent sincèrement, chaque jour, à mesure qu'ils avancent, rendre grâce à Dieu de ce que leurs espérances ne sont pas limitées au triste horizon de ce monde, mais d'avoir une demeure au-delà et au-dessus de toute cette scène.

## 6. CONCLUSION.

Bien que, par le caractère de son ministère, Élie le Thishbite ait eu beaucoup de points communs avec Jean le Baptiseur, comme nous l'avons déjà fait remarquer, cependant si l'on considère sa personne, sa carrière de pèlerin qui n'eut presque rien de terrestre, et surtout son enlèvement au ciel, il se présente à nous comme un remarquable symbole de l'Église ou de la famille céleste.

Arrivé ici, je pense que quelques réflexions sur l'importante doctrine de l'Église ne seront pas de trop pour conclure cette esquisse de la vie et de l'époque d'Élie.

### **Comprendre le caractère céleste de l'Église.**

Il est extrêmement important pour le chrétien de bien comprendre la doctrine du caractère céleste de l'Église. C'est là, on le verra de plus en plus, la seule protection contre les formes variées du mal et les fausses doctrines qui prévalent autour de nous.

Être sainement instruit de l'origine céleste, de la position céleste et de la destinée céleste de l'Église, est la plus efficace protection contre la mondanité dans la marche chrétienne actuelle, comme aussi contre les faux enseignements concernant les espérances futures des saints.

Tout système de doctrine ou de discipline qui voudrait rattacher l'Église à la terre, soit dans sa condition actuelle, soit dans ses perspectives pour l'avenir, doit être mauvais et doit avoir une influence pernicieuse. L'Église n'appartient pas à la terre. Sa vie, sa position, ses espérances, tout en elle est céleste, dans le sens le plus élevé de ce mot. La vocation et l'existence de l'Église sont, humainement parlant, une conséquence de la malédiction de la terre actuelle.

Le jardin d'Éden et le pays de Canaan furent successivement le théâtre de l'action de Dieu. Mais le péché, comme nous le savons, les a gâtés l'un et l'autre. Et maintenant, tous ceux qui croient l'Évangile de la grâce de Dieu, annoncé au nom d'un Sauveur crucifié, ressuscité et monté au ciel, sont constitués membres vivants du corps de Christ et appelés par là même à abandonner toute espérance terrestre. Étant vivifiés par la voix de celui qui a traversé les cieux, et non seulement cela, mais ayant leur vie unie à la sienne, ils doivent marcher sur la terre comme des étrangers et des voyageurs.

La position d'Élie le Thishbite, se tenant sur le bord du Jourdain du côté du désert et attendant d'être enlevé au ciel, illustre bien la position de l'Église en corps ou du croyant individuellement. **L'Église proprement dite, sait que les deux termes de son existence sont, d'un côté la croix, de l'autre la venue de son Seigneur. Et nous pouvons certainement dire qu'il n'y a pas de place pour la terre entre ces deux saintes limites.**

Considérer l'Église comme une corporation terrestre, aussi sainte et conforme aux Écritures qu'elle puisse être par ailleurs, c'est la rabaisser infiniment au-dessous des pensées de Dieu à son égard.

La doctrine du caractère céleste de l'Église fut développée dans toute sa puissance et sa beauté par le Saint-Esprit, sous la plume de l'apôtre Paul. Jusqu'à lui, et même pendant les premiers temps de son ministère, le dessein de Dieu était d'agir sur Israël. Il y avait eu une série ininterrompue de témoins dont la mission avait eu exclusivement pour objet la maison d'Israël.

Les prophètes, comme nous l'avons déjà fait observer au commencement de cet écrit, rendaient témoignage aux Israélites non seulement de leur chute totale, mais aussi de l'établissement futur du « royaume », conformément à l'alliance conclue avec Abraham, Isaac, Jacob et David. Ils ne parlaient pas de l'Église, corps de Christ. Comment l'auraient-ils pu, puisque c'était là un profond mystère : « *qui n'a pas été manifesté aux fils des hommes dans les autres générations* » (Éphésiens 3.5).

La pensée de l'Église composée de Juifs et de Gentils, « *assis ensemble dans les lieux célestes* » (Éphésiens 2.6), était tout à fait au-dessus de la portée du témoignage prophétique. Sans doute, Ésaïe parle, dans un style des plus élevés, de la gloire de Jérusalem aux derniers jours. Il parle des nations marchant à sa lumière et des rois, à la splendeur qui se lèvera sur elle. Mais il ne s'élève jamais plus haut que le royaume, et par conséquent, aucune de ses pensées à ce sujet ne dépasse l'alliance faite avec Abraham, qui assure une éternelle bénédiction à sa postérité et, par elle, aux nations.

Nous pouvons parcourir toutes les pages inspirées de l'Ancien Testament, d'un bout à l'autre, sans y trouver ni l'exposition ni la solution du « grand mystère » de l'Église. Puis, dans le ministère de Jean le Baptiseur, nous faisons la même observation. Nous avons la somme et la substance de son témoignage dans ces paroles : « *Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche* » (Matthieu 3.2).

Il vint comme le grand précurseur du Messie, cherchant à ramener l'ordre moral dans tous les rangs du peuple. Il disait aux Juifs ce qu'ils avaient à faire dans cet état de transition où son ministère aurait dû les introduire, et il leur montrait Celui qui allait venir.

Trouvons-nous, en tout cela, quelque chose du mystère ? Pas un mot. Encore ici, le Royaume est la plus haute pensée. Jean amenait ses disciples aux eaux du Jourdain à la place de la confession, mais il ne pouvait pas les faire monter de là. C'est ce qui était réservé à « *un plus puissant que lui* » (Marc 1.7).

Le Seigneur lui-même reprend la chaîne du témoignage. Les prophètes avaient été lapidés. Jean avait été décapité. Et maintenant, le Fidèle Témoin entrait sur la scène. Non seulement il déclarait que le royaume était proche, mais il se présentait lui-même à la fille de Sion comme son roi. Lui aussi fut rejeté et, comme la plupart des témoins précédents, il scella son témoignage de son sang. Israël ne voulut pas du roi que Dieu lui envoyait, et Dieu ne donna pas le royaume à Israël.

Ensuite vinrent les douze apôtres qui, eux aussi, relevèrent la chaîne du témoignage. Immédiatement après la résurrection, ils demandent au Seigneur : « *Seigneur, est-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël ?* » (Actes 1.6).

Leurs esprits étaient préoccupés par la pensée du royaume. « *Nous espérons* », disent les deux disciples en route vers Emmaüs, « *que ce serait lui qui délivrerait Israël* » (Luc 24.21). Et il en était bien ainsi. La question était de savoir quand la chose arriverait. Le Seigneur ne blâme nullement ses disciples d'avoir l'esprit occupé du royaume. Il se borne à leur dire : « *Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* » (Actes 1.7-8).

En conséquence, l'apôtre Pierre, dans son premier discours aux Israélites, leur offre le royaume : « *Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés, afin que des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur, et qu'il envoie celui qui vous a été destiné, Jésus-Christ, que le ciel doit recevoir jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé anciennement par la bouche de ses saints prophètes* » (Actes 3.19-21).

Avons-nous là le développement du mystère ? Non. Le résultat de ce témoignage fut simplement le rassemblement d'un certain nombre de croyants formant une communauté à Jérusalem. Les personnes ainsi rassemblées ne reçurent aucun enseignement concernant la position distincte de l'Église dans le ciel. Le temps n'était pas venu pour cela. La doctrine de l'Église devait être, plus tard, imposée pour ainsi dire comme quelque chose de tout à fait extraordinaire, quelque chose de complètement en dehors du cours régulier des choses.

L'Église telle qu'elle nous est montrée au commencement des Actes, nous présente un modèle exquis de grâce et de bon ordre dans sa marche, mais rien n'y dépasse ce que l'homme pouvait connaître et apprécier. En un mot, c'était encore plutôt le royaume que le grand mystère de l'Église.

Ceux qui s'imaginent que les premiers chapitres des Actes nous montrent l'Église dans son aspect le plus élevé n'ont nullement compris la pensée divine sur ce sujet. La vision de Pierre en Actes 10 est évidemment un progrès par rapport à sa prédication du chapitre 3. La grande nappe descendait du ciel et y remontait. En outre, elle contenait des animaux purs et impurs. Et si elle pouvait ressembler à un symbole de l'Église, la grande idée du mystère céleste n'était pas encore pleinement manifestée.

### **Au concile de Jérusalem.**

Dans le concile assemblé à Jérusalem pour élucider la question qui s'était élevée concernant les Gentils, nous voyons les apôtres adhérant tous à cette position de Jacques : *« Simon a raconté comment Dieu a d'abord jeté les regards sur les nations pour choisir du milieu d'elles un peuple qui portât son nom. Et avec cela s'accordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit : Après cela, je reviendrai, et je relèverai de sa chute la tente de David, j'en réparerai les ruines, et je la redresserai, afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations sur lesquelles mon nom est invoqué, dit le Seigneur, qui fait ces choses »* (Actes 15.14-17).

De ce passage ressort cet enseignement : il n'y avait rien dans l'appel des Gentils qui ne soit en harmonie avec les paroles des prophètes. On pourrait, dans un sens, en dire autant du mystère de l'Église. Car bien qu'il n'y ait absolument rien là-dessus dans les prophètes, cela ne créerait pourtant pas de dissonance avec leurs prédictions. Au contraire, rapproché de ces prédictions, il n'en résulterait que de l'harmonie. Il y a une grande différence entre les prophètes exposant eux-mêmes une vérité, et les prophètes se trouvant d'accord avec une vérité mise en avant par un autre.

Mais voici la question : Est-ce que le concile de Jérusalem a compris la vérité de l'Église, Juifs et Gentils en un seul corps, assise dans les lieux célestes ? Je ne le pense pas. Quelques-uns de ceux qui y assistaient pouvaient l'avoir entendue annoncer par Paul (voir Galates 2.1-2), mais considérés collectivement, ils ne paraissent pas l'avoir comprise à ce moment-là.

La question qu'ils avaient à discuter n'était pas la place de l'Église dans le ciel, mais plutôt comment elle devait être conduite et dirigée dans sa condition terrestre. Nous concluons donc que la prédication de l'Évangile par la bouche de Pierre, n'était pas le développement du « grand mystère » de l'Église, mais seulement l'ouverture au « royaume », conformément aux paroles des prophètes et aussi à la commission de Pierre en Matthieu 16 : « *Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux* » (Matthieu 16.18-19).

Remarquez qu'il s'agit ici du « royaume » et non pas de l'Église dans son aspect céleste. Il n'y a rien là sur l'Église dans le ciel. Au contraire, l'Église est considérée, dans la personne de Pierre, « sur la terre », comme liant et déliant seulement. Elle n'est nullement assise dans les cieux. Pierre reçut les clefs du royaume, et il s'en servit d'abord pour ouvrir le royaume aux Juifs, puis aux Gentils. Mais Pierre ne reçut jamais la commission de conduire l'Église dans les lieux célestes. Non, il contemple l'Église sur la terre et non dans le ciel. Même dans ses épîtres, nous ne trouvons rien sur le « mystère ». Il voit l'Église ici-bas, comme étrangère sans doute, mais sur la terre, ayant son espérance dans le ciel, mais n'y étant pas encore.

### **Avec le ministère de Paul.**

Il était réservé au grand apôtre des Gentils d'exposer, dans l'énergie et la puissance du Saint-Esprit, le mystère dont nous parlons. Il fut cependant suscité avant le temps, comme lui-même nous le dit : « *Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton* » (1 Corinthiens 15.8).

Les choses n'étaient pas suffisamment mûres pour le développement du mystère dont Paul devait être le ministre spécial. De là vient qu'il parle de lui-même comme d'un homme né « avant » terme, car telle est la force du mot original. Et comment était-il venu avant le temps ? Parce qu'Israël n'avait pas encore été définitivement mis de côté.

Le Seigneur s'attardait encore sur sa cité bien-aimée, répugnant à entrer en jugement. Car, comme on l'a dit : « *Toutes les fois que le Seigneur quitte une place de miséricorde ou qu'il entre dans une place de jugement, il le fait d'un pas lent et mesuré !* » Cela est parfaitement vrai. Aussi, bien que l'apôtre des Gentils ait été suscité et constitué dépositaire d'une vérité qui devait porter tous ceux qui la recevraient bien au-delà des limites des choses juives, la maison d'Israël était encore le premier objet de sa sollicitude.

Par là même, il travaillait en accord avec les douze, bien qu'il ne leur soit redevable à aucun égard : *« C'est à vous premièrement que la parole de Dieu devait être annoncée ; mais, puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les païens »* (Actes 13.46).

Pourquoi était-ce à eux premièrement qu'il fallait annoncer la Parole ? À cause du long support et de la grâce de Dieu. Paul n'était pas seulement le dépositaire des conseils divins, il l'était aussi des affections divines. Sous le premier rapport, il devait agir d'après sa commission spéciale. Sous le second, il devait user de délai avec *« ses frères, ses parents selon la chair »* (Romains 9.3).

Sous le premier rapport, il était vraiment appelé à amener l'Église à la connaître un mystère qui, *« dans les autres générations, n'a pas été manifesté aux fils des hommes »* (Éphésiens 3.5). Sous le second, il voulait, comme son Maître, d'un pas lent et mesuré, tourner le dos à la cité vouée au jugement et à la nation obstinément endurcie. En un mot, comme l'Évangile qui lui avait été confié devait nécessairement être proclamé sur le principe de l'abandon total de la terre, de la cité terrestre et du peuple terrestre, et que d'un autre côté le cœur de Paul était ému de compassion pour ce peuple et cette cité, cela explique pourquoi il mit tant de lenteur à faire connaître publiquement l'Évangile qu'il prêchait.

Comme lui-même nous en informe, il n'attendit pas moins de quatorze ans pour le faire : *« Puis, au bout de quatorze ans, je montai de nouveau à Jérusalem avec Barnabas, ayant aussi pris Tite avec moi ; et ce fut d'après une révélation que j'y montai. Je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les païens, je l'exposai en particulier à ceux qui sont les plus considérés, afin de ne pas courir ou avoir couru en vain »* (Galates 2.1-2).

C'est là un passage fort important au sujet de la question qui nous occupe. Paul avait été suscité complètement en dehors du cours régulier des choses. Son ministère était entièrement dépouillé de tout élément terrestre, humain et juif, au point même de donner lieu fréquemment à des doutes sur son origine divine.

À Paul était commis ce qu'il appelle avec insistance « son Évangile ». Mais comme nous l'avons dit, il s'agissait de savoir si les choses étaient mûres, concernant les conseils divins envers Israël, pour le développement public de cet Évangile. L'apôtre sentait que c'était là une question de grande importance. De là vient la circonspection avec laquelle il le communique, « en particulier », à un petit nombre de frères.

Il ne pouvait pas, même au milieu de l'Église à Jérusalem, parler ouvertement de ce grand sujet, parce qu'il craignait que le temps n'en soit pas encore pleinement venu.

S'il l'exposait prématurément, il y aurait peut-être trop peu de saints ayant assez d'intelligence spirituelle ou de largeur d'esprit pour comprendre « cet » Évangile ou pour le recevoir. Ses craintes, nous le savons, n'étaient que trop fondées. Il n'y avait que bien peu de fidèles à Jérusalem qui soient réellement préparés pour l'Évangile de Paul. Même quelques années plus tard, nous voyons Jacques, qui avait pris, semble-t-il, une position fort proéminente dans l'Église à Jérusalem, engageant Paul à se purifier et à se raser la tête ! Et dans quel but ? Précisément pour ne pas rompre avec les choses terrestres :

*« Tu vois, frère, combien de milliers de Juifs ont cru, et tous sont zélés pour la loi. Or, ils ont appris que tu enseignes à tous les Juifs qui sont parmi les païens à renoncer à Moïse, leur disant de ne pas circoncire les enfants et de ne pas se conformer aux coutumes. Que faire donc ? Sans aucun doute la multitude se rassemblera, car on saura que tu es venu. C'est pourquoi fais ce que nous allons te dire. Il y a parmi nous quatre hommes qui ont fait un vœu ; prends-les avec toi, purifie-toi avec eux, et pourvois à leur dépense, afin qu'ils se rasent la tête. Et ainsi tous sauront que ce qu'ils ont entendu dire sur ton compte est faux, mais que toi aussi tu te conduis en observateur de la loi. » (Actes 21.20-24).*

Voilà une preuve plus que suffisante du fait que le grand mystère n'était pas compris et n'aurait pas été reçu par l'Église à Jérusalem. Or on peut bien concevoir que l'esprit de Jacques ait pu reculer d'effroi, à la pensée de la terrible explosion, qui aurait été le résultat inévitable de la proclamation publique de l'Évangile de Paul au milieu de ceux dont **les cœurs étaient encore si fort attachés aux choses terrestres.**

C'était, il est vrai, le privilège du Juif croyant de respirer une atmosphère plus pure que celle d'un sanctuaire terrestre. Cependant, ils n'étaient pas en mesure de supporter la nourriture solide de l'Évangile de Paul. Et de plus, leur cœur entretenait, avec une complaisance toute particulière, l'idée que Jérusalem devait être le foyer de la lumière et du témoignage chrétien, d'où la clarté de la vérité évangélique rayonnerait tout autour.

Mais si le mystère que Paul avait communiqué à quelques-uns d'entre eux, en particulier, avait été révélé à la multitude, les nombreux « milliers de Juifs » ne l'auraient pas reçu, et ainsi le grand centre de lumière serait devenu le centre de la division.

De plus, le même motif qui avait dirigé Paul lors de sa précédente visite à Jérusalem, quand il se borna à faire part de son Évangile à un petit nombre de croyants, à savoir « de peur qu'il ne coure en vain » (Galates 2.2).

Si les esprits n'étaient pas mûrs pour cette révélation, ce même motif a pu l'engager plus tard à ajourner encore l'exposition de son Évangile et à s'accommoder aux pensées et aux sentiments de ceux qui ne s'étaient pas encore élevés au-dessus de l'ordre de choses terrestre.

Toutes les affections du cœur de Paul, considéré comme homme et comme Juif, l'auraient conduit, s'il les avait écoutées, à s'attacher à Jérusalem et à hésiter dans le développement d'une doctrine qui rejetterait dans l'ombre Jérusalem et toutes les choses terrestres, tout en élevant les pensées et les sentiments dans une région beaucoup plus haute et plus pure que tout ce qui avait été réalisé jusqu'alors.

Paul connaissait parfaitement la vanité et l'inutilité des vœux et des purifications légales. Dans le temple et dans ses pompeuses cérémonies, il ne voyait qu'un grand système d'ombres dont la substance était au ciel. Néanmoins, son cœur affectueux était ému de compassion pour ses frères qui étaient encore captivés par tout cela. C'est pourquoi il hésitait à faire resplendir pleinement à leurs regards l'éclatante lumière qui lui avait été communiquée. Il craignait de les éblouir, habitués comme ils l'étaient aux ombres des anciens jours.

Si c'est là une vue juste de la conduite de notre apôtre en matière de vœux, elle nous le présente sous un aspect des plus intéressants, tout en manifestant de manière bien distincte deux traits de son caractère : d'une part, il participait aux affections divines envers Israël ; d'autre part, il était dépositaire des conseils divins concernant l'Église.

L'une et l'autre de ces facettes du caractère de Paul sont attrayantes, chacune à sa manière. Son ardent attachement à Israël et sa fidélité dans l'accomplissement de son service spécial sont l'un et l'autre admirables. Il peut sembler qu'il laissait parfois le premier empiéter sur la seconde, comme dans l'affaire du vœu. Mais c'était là un empiétement que nous comprenons et dont nous nous rendons compte aisément.

Cependant son cœur le poussait à s'attarder à Jérusalem, oui, même à y rester jusqu'à ce que le Seigneur le contraigne à la quitter. Sa mission était pour les Gentils et pourtant, à plusieurs reprises, il se rend à Jérusalem, et sa répugnance à en sortir nous rappelle les « pas lents et mesurés » avec lesquels la gloire, telle qu'Ézéchiël la vit, s'était retirée du temple.

Mais le Seigneur insiste auprès de son serviteur pour qu'il parte de Jérusalem. « *Hâte-toi* », lui dit-il, « *et sors au plus tôt de Jérusalem, parce qu'ils ne recevront pas ton témoignage sur moi* » (Actes 22.18).

Le cœur juif de Paul tarde encore. Il répond : « *Seigneur, ils savent eux-mêmes que je faisais mettre en prison et battre de verges dans les synagogues ceux qui croyaient en toi, et que, lorsqu'on répandit le sang d'Étienne, ton témoin, j'étais moi-même présent, joignant mon approbation à celle des autres, et gardant les vêtements de ceux qui le faisaient mourir* » (Actes 22.19-20).

Quel plaidoyer ! Cela revient à ceci : « *C'est par ma faute qu'ils sont incrédules. C'est l'indignité de ma conduite précédente qui est, pour eux, le grand obstacle à la réception du témoignage, laisse-moi donc demeurer ici !* »

Impossible ! « *Va, je t'enverrai au loin vers les nations* » (Actes 22.21).

La vérité devait être publiée. Les conseils divins devaient s'accomplir. Le temps en était venu, et c'était en vain que Jacques cherchait à arrêter le puissant courant des événements, ou que Paul tardait ou hésitait encore. La crise était arrivée et si, après cela, Paul voulait retourner à Jérusalem, il devrait en sortir dans les chaînes.

Il y retourna en effet. Le passage que nous venons de citer est le récit, fait par Paul, de ce que le Seigneur lui avait dit dans une occasion précédente dont il n'avait pas été fait mention jusqu'alors. Ainsi, bien qu'il ait été expressément averti de sortir de Jérusalem parce qu'on n'y recevait pas son témoignage, il y retourne, et nous connaissons le résultat de cette visite, la dernière qu'il y fit. Cela même que Jacques craignait et cherchait à éviter leur arriva : un soulèvement eut lieu, et Paul fut livré entre les mains des Gentils.

Le Seigneur voulait qu'il aille vers les Gentils. S'il ne voulait pas s'y rendre de lui-même, eh bien, il irait comme un « *ambassadeur lié de chaînes* » (Éphésiens 6.20). Toutefois, il pouvait dire que c'était pour « *l'espérance d'Israël* » qu'il était chargé de cette chaîne (Actes 28.20). Si son cœur n'avait pas tant soupiré après le bonheur d'Israël, il aurait pu éviter ces liens. Il laissait Israël sans excuse, mais lui-même devint un prisonnier, puis un martyr.

## **L'Évangile proclamé aux nations.**

Ainsi donc, à la fin, Paul prit congé de Jérusalem. Il l'avait visitée plusieurs fois et il y serait volontiers demeuré. Mais ce n'était pas là sa place. Jérusalem avait été, pendant des siècles, l'objet des soins de Dieu et le centre des opérations divines. Mais elle allait bientôt être « *foulée aux pieds par les nations* ».

Son peuple allait être entièrement ruiné, et le troupeau de Christ qui y avait été rassemblé allait être dispersé de divers côtés. Encore quelques années, et cette ville, en rapport depuis si longtemps avec les pensées de Dieu au sujet de la terre, serait réduite en poussière sous les pieds des Romains.

Or, le départ de Paul peut être considéré comme le précurseur de tous ces jugements. La vérité spéciale dont il était dépositaire ne pouvait être proclamée dans toute sa plénitude et sa force qu'en la rattachant à l'abandon de la terre en tant que scène manifeste des opérations divines. Aussi, le voyage de Paul de Jérusalem à Rome doit être envisagé avec un profond intérêt par tout chrétien éclairé. Mais est-ce que notre apôtre, en tournant le dos à Jérusalem, prit aussi congé d'Israël ? Non, il ne désespérait pas encore de ce peuple. Il est vrai qu'ils n'avaient pas reçu son témoignage à Jérusalem, mais peut-être le recevraient-ils à Rome. Ils l'avaient repoussé en Orient, peut-être l'accueilleraient-ils en Occident. En tout cas, il voulut en faire l'essai. Il ne voulut pas abandonner Israël, quand bien même Israël l'avait rejeté.

*Aussi lisons-nous : « Au bout de trois jours, Paul convoqua les principaux des Juifs ; et, quand ils furent réunis, il leur adressa ces paroles : Hommes frères, sans avoir rien fait contre le peuple ni contre les coutumes de nos pères, j'ai été mis en prison à Jérusalem et livré de là entre les mains des Romains... C'est pour ce motif que j'ai demandé à vous voir et à vous parler ; car c'est à cause de l'espérance d'Israël que je porte cette chaîne... Ils lui fixèrent un jour, et plusieurs vinrent le trouver dans son logis. Paul leur annonça le royaume de Dieu, en rendant témoignage, et en cherchant, par la loi de Moïse et par les prophètes, à les persuader de ce qui concerne Jésus. L'entretien dura depuis le matin jusqu'au soir » (Actes 28.17, 20, 23).*

Ici donc, nous voyons ce fidèle ambassadeur dans les chaînes, cherchant toujours les brebis perdues de la maison d'Israël et leur offrant premièrement « le salut de Dieu ». Mais « ils n'étaient pas d'accord entre eux », et à la fin, Paul se voit forcé de leur dire : « *C'est avec raison que le Saint-Esprit, parlant à vos pères par le prophète Ésaïe, a dit : Va vers ce peuple, et dis : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple est devenu insensible ; ils ont endurci leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, qu'ils ne comprennent de leur cœur, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse. Sachez donc que ce salut de Dieu a été envoyé aux païens, et qu'ils l'écouteront* » (Actes 28.25-28).

Il n'y avait désormais plus d'espoir. Tout ce que l'amour pouvait faire avait été fait, mais en vain. Et notre apôtre, bien à contrecœur, les abandonne sous la puissance de cet aveuglement judiciaire, résultat naturel de leur rejet du salut de Dieu.

Ainsi fut enlevé tout ce qui pouvait faire obstacle au développement explicite et complet de l'Évangile de Paul. Il se trouvait au milieu du vaste monde des Gentils, lui, prisonnier à Rome et rejeté par Israël. Il avait fait tout son possible pour demeurer encore en rapport avec les Juifs. Son cœur, plein d'affection pour eux, le poussait à attendre aussi longtemps qu'il le pourrait avant de répéter le verdict du prophète. Mais maintenant c'en était fait, tout espoir était flétri, toutes les institutions et associations humaines ne présentaient à sa vue que ruine et déception. En conséquence, il fallait qu'il se mette à exposer ce saint et céleste mystère par lequel l'Église était élevée de la terre au ciel.

Ainsi se terminent les Actes des apôtres, ce livre qui, de même que les Évangiles, est plus ou moins en relation avec le témoignage pour Israël. Aussi longtemps qu'Israël put être considéré comme l'objet du témoignage, ce témoignage continua. Mais quand les Juifs furent judiciairement livrés à l'aveuglement, ils cessèrent de se trouver dans la sphère du témoignage. C'est pourquoi ce témoignage cessa.

### **La nature de l'Évangile de Paul.**

Voyons maintenant ce qu'était au fond ce « mystère », cet « Évangile », ce « salut », et ce qu'il avait de particulier. Il est d'une très grande importance de comprendre cela. Quel était donc l'Évangile de Paul ? Était-ce une méthode de justification du pécheur différente de celle que prêchaient les autres apôtres ? Non, nullement. Paul prêchait, soit aux Juifs, soit aux Grecs : « *la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ* » (Actes 20.21).

C'était la substance de sa prédication. Ce qu'il y avait de particulier dans l'Évangile de Paul ne concernait pas la manière dont Dieu agit envers le pécheur, mais plutôt les voies de Dieu envers le saint. Ce n'était pas tant comment Dieu justifie un pécheur, que ce qu'il fait à son égard quand celui-ci est justifié. En un mot, c'était la position dans laquelle l'Évangile de Paul conduisait l'Église qui en signalait la particularité.

Concernant la justification d'un pécheur, il ne pouvait y avoir qu'un seul moyen : la foi dans le seul sacrifice du Seigneur Jésus-Christ. Mais concernant la condition du saint, il pouvait y avoir de nombreux degrés d'élévation. Par exemple, un saint du commencement des Actes avait des privilèges plus élevés qu'un saint sous la loi.

Moïse, les prophètes, Jean le Baptiseur, notre Seigneur dans son ministère particulier, et les douze, tous présentent des aspects divers de la position du fidèle devant Dieu.

Mais l'Évangile de Paul allait plus loin qu'eux tous. Ce n'était pas le royaume offert à Israël sur la base de la repentance, comme il l'avait été par Jean le Baptiseur et par notre Seigneur. Ce n'était pas non plus le royaume ouvert aux Juifs et aux Gentils par l'apôtre Pierre en Actes 3 et 10. **C'était l'appel céleste de l'Église de Christ, composée de Juifs et de Gentils en un seul corps, et unie, par la présence du Saint-Esprit, à un Christ glorifié.**

L'Épître aux Éphésiens développe pleinement le mystère de la volonté de Dieu concernant l'Église. Là, nous trouvons une ample instruction sur notre position céleste, nos espérances célestes, nos luttes dans les lieux célestes. L'apôtre ne contemple pas l'Église comme en voyage « sur la terre » (ce qui, bien entendu, est très vrai aussi), mais comme assise « dans le ciel ». Non pas comme se fatiguant « ici-bas », mais comme se reposant « là-haut » : « *Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ* » (Éphésiens 2.6).

Ce n'est pas quelque chose qu'il « veut » faire, mais qu'il a fait. Quand Christ fut ressuscité d'entre les morts, tous les membres de son corps furent ressuscités aussi. Quand il monta au ciel, ils y montèrent aussi. Quand il s'assit, ils s'assirent aussi dans le conseil de Dieu. Et cela devait, avec le temps, être rendu effectif par le Saint-Esprit envoyé du ciel.

Telle était la pensée, tel était le décret du dessein divin concernant les membres du corps de Christ. C'est ce que les croyants ne connurent pas d'abord. Cela ne fut pas développé par le ministère des douze, tel que nous le voyons dans les Actes des apôtres, parce que le témoignage envers Israël continuait encore. Tant que la terre était la scène des opérations divines, tant qu'il y avait encore quelques motifs d'espérance relativement à Israël, le mystère céleste était tenu en retrait.

Mais quand la terre eut été abandonnée et Israël mis de côté, l'apôtre des Gentils, depuis sa prison de Rome, écrit à l'Église et lui dévoile tous les glorieux privilèges en rapport avec la place qu'elle a dans les cieux avec Jésus.

Quand Paul arriva à Rome comme prisonnier, il était, pour ainsi dire, parvenu au terme de toutes les choses humaines. Il n'avait plus la pensée que l'Église puisse manifester quelque chose qui ressemble à un parfait témoignage sur la terre. Il voyait l'Église dans le ciel, et là seulement, dans toute la beauté et la perfection de Christ.

Il savait comment il en irait de la carrière terrestre de l'Église. Il savait qu'il en serait d'elle comme il en avait été du navire à bord duquel il s'était embarqué pour venir à Rome. Mais son esprit était soutenu par la bienheureuse assurance que rien ne pouvait atteindre l'unité du corps de Christ, parce que cette unité, bien qu'elle puisse être gâtée sur la terre, était infailliblement maintenue dans le ciel.

Je crois qu'il est de la plus grande importance pour le croyant de ne pas se laisser aller à des pensées relâchées ou indifférentes concernant la présence du Saint-Esprit dans l'Église et l'unité du corps de Christ. L'homme qui retient fermement la première recherchera assurément la seconde.

On vient de me remettre une lettre d'un cher et précieux serviteur de Christ, dont j'extraits les paroles qui suivent, comme bien dignes d'attention : « *Le Saint-Esprit est descendu du ciel pour former un corps sur la terre, car nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. C'est là l'unité du maintien de laquelle nous sommes responsables ; quant à l'autre, l'unité finale, Dieu la garantit infailliblement. Si Dieu a mis dans l'Église des dons de guérisons, ce n'est assurément pas dans le ciel. On n'a qu'à lire 1 Corinthiens 10.17 pour voir que l'unité de l'Église sur la terre est une institution fondamentale, essentielle, divine, la vérité cardinale qui distinguera, je le crois, ceux qui ont de la foi pour marcher avec dévouement dans ces derniers jours, et sans laquelle l'attente de Christ ne sera qu'une délivrance personnelle, et non pas le cri de l'Esprit et de l'Épouse disant : « Viens ».*

*Toute l'épître aux Éphésiens traite ce sujet et est fondée sur lui, dont d'autres passages parlent aussi. Le fait que le Saint-Esprit ait été envoyé d'en haut pour former l'Église, et que sa présence sur la terre est ce qui caractérise l'œuvre de Dieu pendant que Christ est en haut, est une preuve irréfragable que cette unité est sur la terre. De là vient que ceux qui ont quitté la terre pour le ciel, bien qu'étant sans doute de cette unité, n'en sont plus comptés maintenant, parce que leur âme étant séparée du corps, et eux étant absents du lieu, du seul lieu où maintenant le Seigneur se glorifie par les actes de sa puissance en grâce, ils ne font plus partie de ce en quoi l'unité, comme rendant témoignage de Dieu, consiste manifestement ! »*

Je voudrais engager le lecteur chrétien à peser avec une attention particulière l'extrait qu'il vient de lire, et à se rappeler que toutes les fois que, dans les pages précédentes, il est dit que « l'Église n'est pas ici-bas », cela signifie simplement qu'elle n'est pas ici quant à ce qui concerne la source et la puissance de son unité, bien que, cela va sans dire, c'est bien ici-bas que l'unité aurait dû être manifestée.

C'était là une source de joie pour Paul lorsqu'il était enfermé, comme un prisonnier méprisé, dans le cachot de Néron. Il n'était pas confus, car il savait que l'Église, bien que brisée en pièces ici-bas, n'en était pas moins fermement tenue dans les bras éternels du Fils de Dieu, et qu'il était puissant pour la garder jusqu'à l'heureux moment de son enlèvement à la rencontre du Seigneur en l'air.

Mais, demandera-t-on, comment peut-on dire que les croyants sont assis dans les lieux célestes, quand ils sont encore dans le monde, luttant contre ses difficultés, ses tribulations et ses tentations ? La même question pourrait être posée concernant l'importante doctrine de Romains 6. Comment les croyants peuvent-ils être représentés comme morts au péché, quand ils sentent le péché agissant continuellement en eux ?

Il n'y a qu'une seule et même réponse à faire à ces deux questions. Dieu voit le croyant comme mort avec Christ, et il voit aussi l'Église comme ressuscitée et assise au ciel avec Christ. Mais il appartient à la foi de donner à l'âme de réaliser l'une et l'autre de ces grâces. Considérez-vous comme étant ce que Dieu vous dit que vous êtes. La force du croyant pour surmonter et soumettre la corruption qui est en lui consiste en ce qu'il se considère lui-même comme étant mort à cette corruption. Et sa force pour se séparer du monde consiste en ce qu'il se considère lui-même comme étant ressuscité et assis dans les lieux célestes avec Christ.

L'Église, selon le jugement de Dieu, a aussi peu à faire que Christ avec le péché et le monde. Mais autre chose sont les pensées de Dieu, autre chose nos conceptions de ces pensées.

On peut dire encore : Est-ce que l'apôtre, dans le chapitre 11 de l'épître aux Romains, ne considère pas l'Église des Gentils comme prenant la place d'Israël « sur la terre » ? À cela nous répondons que, dans ce chapitre, il n'est pas du tout question de la vocation céleste ni du « grand mystère ». Et par conséquent, si « l'olivier » nous y est présenté, il est bien évident que ce n'est pas le corps de Christ dans le ciel.

Dans le premier chapitre de cette épître, Paul parle, il est vrai, de son Évangile et de sa disposition à le prêcher à Rome. Dans le dernier chapitre, il fait aussi allusion à la « *révélation du mystère* ». Cependant, dans les onze premiers chapitres, nous n'avons pas d'exposition de la vérité de l'Église comme étant le corps de Christ (Juifs et Gentils en un seul corps) assis dans le ciel. Telle n'était pas l'intention de l'Esprit dans cette portion de l'Écriture, quelque précieuse et importante qu'elle soit à d'autres égards.

On ne pourrait jamais dire de l'Église comme corps de Christ : « *autrement toi aussi tu seras retranché* » (Romains 11.22). La seule pensée en est révoltante. Qu'est-ce donc que l'olivier ? Je pense que c'est la chrétienté professante dans sa place de témoignage sur la terre, laquelle, sous ce rapport, a failli de la manière la plus évidente, comme tout ce qui est en relation avec la terre doit faillir. Elle n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu et est devenue une « grande maison », où le saint doit se séparer des vases à déshonneur s'il veut être un vase sanctifié et bien utile au Maître (2 Timothée 2.20-21).

**L'olivier, comme le royaume, est en rapport avec la terre. L'Église, au contraire, n'a rien à faire avec la terre, du moins en ce qui concerne son origine et ses espérances.**

La période de l'Église, dans l'histoire des dispensations divines, forme une parenthèse sans aucune connexion avec ce qui a précédé et avec ce qui viendra après. La présence ou l'absence de l'Église n'affecte en rien les événements de la terre. Si l'enlèvement des saints avait lieu ce soir, le monde, avec tous ses systèmes politiques et religieux, n'en continuerait pas moins comme à l'ordinaire.

L'Église de Dieu ne fait pas partie du mécanisme de ce monde, et tous ceux qui voudraient l'y introduire ne comprennent pas son vrai caractère. Que nos esprits soient seulement remplis du mystère céleste de l'Église de Christ, et nous pourrions juger sagement de la chrétienté et de toutes ses facettes et sectes diverses.

Mais que le lecteur chrétien se rappelle bien que toutes les tendances de l'esprit humain, non seulement ne peuvent concevoir cette vérité divine sur l'Église, mais encore y sont, de fait, opposées. Nous avons vu combien de temps s'écoula avant que l'homme puisse la saisir, comment elle lui fut en quelque sorte imposée. Et il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'Église pendant ces derniers dix-huit siècles pour voir comme cette vérité était faiblement comprise et maintenue, et comme elle fut promptement négligée et laissée.

Le cœur naturel s'attache à la terre, et la pensée d'une corporation terrestre est attrayante pour lui. Aussi pouvons-nous nous attendre à ce que la vérité du caractère céleste de l'Église ne soit admise et réalisée que par une petite et bien faible minorité.

Il n'est pas à supposer que les réformateurs aient fait de cet important sujet l'objet de leurs pensées et de leurs recherches. Ils furent des instruments puissants et bénis pour remettre au jour la précieuse doctrine de la justification par la foi, au milieu des décombres de la superstition romaine, ainsi que pour proposer à la conscience humaine la lumière de l'inspiration, en opposition aux dogmes faux et séduisants de la tradition des hommes. C'était là, certes, une grande œuvre.

Cependant, il faut l'avouer, la position et les espérances de l'Église n'attirèrent pas leur attention. Il y avait, me semble-t-il, trop de chemin à faire entre l'église de Rome et l'Église dans le ciel. Et pourtant, on reconnaîtra à la fin qu'il n'existe pas réellement de terrain neutre entre les deux.

**Car toute église, ou, pour parler plus correctement, toute corporation religieuse élevée, soutenue et dirigée par la sagesse et les ressources de l'homme, quelque purs que soient ses principes, se trouvera, si elle est jugée par l'Esprit et à la lumière du ciel, plus ou moins infestée des éléments du système romain.**

L'idée de l'Église dans le ciel, d'hommes marchant « ici-bas » et pourtant ayant leur place propre et leur centre d'union « en haut », cette idée est trop pure, trop sublime, trop céleste, pour pouvoir être généralement admise parmi les hommes.

Les cœurs sont attachés à la terre et sont difficilement amenés à croire que le temps où Dieu cesse d'être manifestement occupé de la terre ; cet intervalle qui seul n'est pas mentionné dans l'histoire prophétique des temps ; est précisément la période durant laquelle Dieu, par le Saint-Esprit, rassemble l'Église pour former le corps de Christ dans le ciel. De plus, lorsque Dieu agissait publiquement dans ses dispensations envers la terre, l'Église proprement dite ne s'y voyait pas. Puis, lorsqu'il reprendra ses dispensations publiques envers la terre et ses rapports avec Israël, l'Église ne sera plus sur cette scène.

Pour comprendre tout cela, il faut une plus grande mesure de spiritualité qu'on ne la trouve chez la plupart des chrétiens. Le lecteur comprendra, je pense, la différence qu'il y a entre les actes publics de Dieu et les opérations secrètes de la Providence. Les premiers cessèrent quand Israël fut mis de côté et recommenceront quand Israël apparaîtra de nouveau. Les secondes ont lieu maintenant. Dieu contrôle les rouages des gouvernements et les conseils des rois pour amener l'accomplissement de ses grands desseins.

Une question assez naturelle surgit dans l'esprit de celui qui cherche la vérité : « *Quelle est la forme de gouvernement de l'Église la plus conforme aux Écritures ?* » La seule réponse à faire à une telle question est celle-ci : « *vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix* » (Éphésiens 4.3).

Les sectes ne sont pas l'Église. Les partis religieux ne sont pas le corps de Christ. Aussi, si nous sommes ou demeurons attachés à des sectes, nous nous trouvons dans l'un de ces nombreux ruisseaux qui coulent rapidement vers le terrible gouffre dont il est parlé dans les chapitres 17 et 18 de l'Apocalypse.

Ne nous abusons pas. Les principes porteront des fruits, et les systèmes trouveront leur propre niveau. Les préjugés agiront pour empêcher la réalisation de ces principes célestes dont nous parlons. Ceux qui veulent maintenir l'Évangile de Paul se verront, comme lui, abandonnés et méprisés au milieu des pompes et de tout l'éclat de ce monde. Le désaccord des systèmes ecclésiastiques, les disputes des sectes, et le cliquetis des controverses religieuses étoufferont sans doute les faibles voix de ceux qui voudraient parler de la vocation céleste et de l'enlèvement de l'Église.

Mais que l'homme spirituel, qui se trouve au milieu de cette triste et déplorable confusion, ne perde pas de vue ce principe bien simple : Tout système de discipline ecclésiastique et tout système d'interprétation prophétique qui rattachent, de quelque manière que ce soit, l'Église à la terre, doivent être contraires à l'esprit et aux principes du grand mystère développé par le Saint-Esprit dans les écrits de l'apôtre des Gentils.

L'Église n'a nullement besoin du secours du monde en matière d'ordre ou de discipline. Le Saint-Esprit habite dans l'Église, quelque brisée et dispersée qu'elle soit, malgré toute l'incrédulité de l'homme à ce sujet. Et si l'on y introduit quelque élément terrestre ou humain, cela ne peut avoir que le fâcheux effet d'attrister celui dont la présence est la vraie lumière des croyants, ainsi que la source et la puissance du ministère et de la discipline. Puis, quant à l'espérance de l'Église : « *nous attendons le Seigneur Jésus-Christ* » (Philippiens 3.20), et non pas l'accomplissement d'un événement terrestre quelconque.

Grâces à Dieu, il n'est nulle part dit aux saints d'attendre la révélation de l'Antichrist, mais bien l'apparition du Fils de Dieu, qui les a aimés et s'est donné lui-même pour eux. **Tous les chrétiens devraient comprendre que la seule chose qu'ils aient à attendre, c'est leur enlèvement en l'air à la rencontre du Seigneur.**

Le monde peut tourner cette idée en ridicule. De faux docteurs peuvent établir des systèmes opposés à cette vérité dans le but d'ébranler la foi des simples. Mais par grâce, nous continuerons à nous consoler les uns les autres par l'assurance que : « *Le temps est proche et l'accomplissement de toute vision* » (Ézéchiel 12.23).

Mais il faut terminer cet écrit. Je sens profondément avec quelle faiblesse et quelle incohérence j'ai développé ce que j'avais dans l'esprit touchant la doctrine de l'Église. Mais je ne doute pas de sa réelle importance, et je suis assuré que, plus le temps approche, plus aussi il y aura de lumière répandue sur ce sujet pour les croyants.

Aujourd'hui, il est à craindre qu'il n'y en ait que bien peu qui l'admettent. S'il était compris, on ferait moins d'efforts, on se donnerait moins de peine pour acquérir un nom et une position sur la terre. Paul, le grand témoin de la céleste vocation de l'Église, devait faire une bien pauvre figure aux yeux des enfants de ce monde. Et il en sera de même de tous ceux qui adoptent ses principes et marchent sur ses traces.

Mais il se consolait par la pensée que : « *le solide fondement de Dieu reste debout, avec ces paroles qui lui servent de sceau : Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent* » (2 Timothée 2.19).

Il savait aussi que, même dans les époques les plus sombres, il y en aurait encore quelques-uns qui « *invoqueraient le Seigneur d'un cœur pur* » (2 Timothée 2.22).

Puisse notre part nous échoir parmi de tels saints, au milieu de cette lamentable scène, jusqu'à ce que nous voyions Jésus tel qu'il est et que nous soyons faits semblables à lui pour l'éternité !

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !  
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !  
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*  
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26